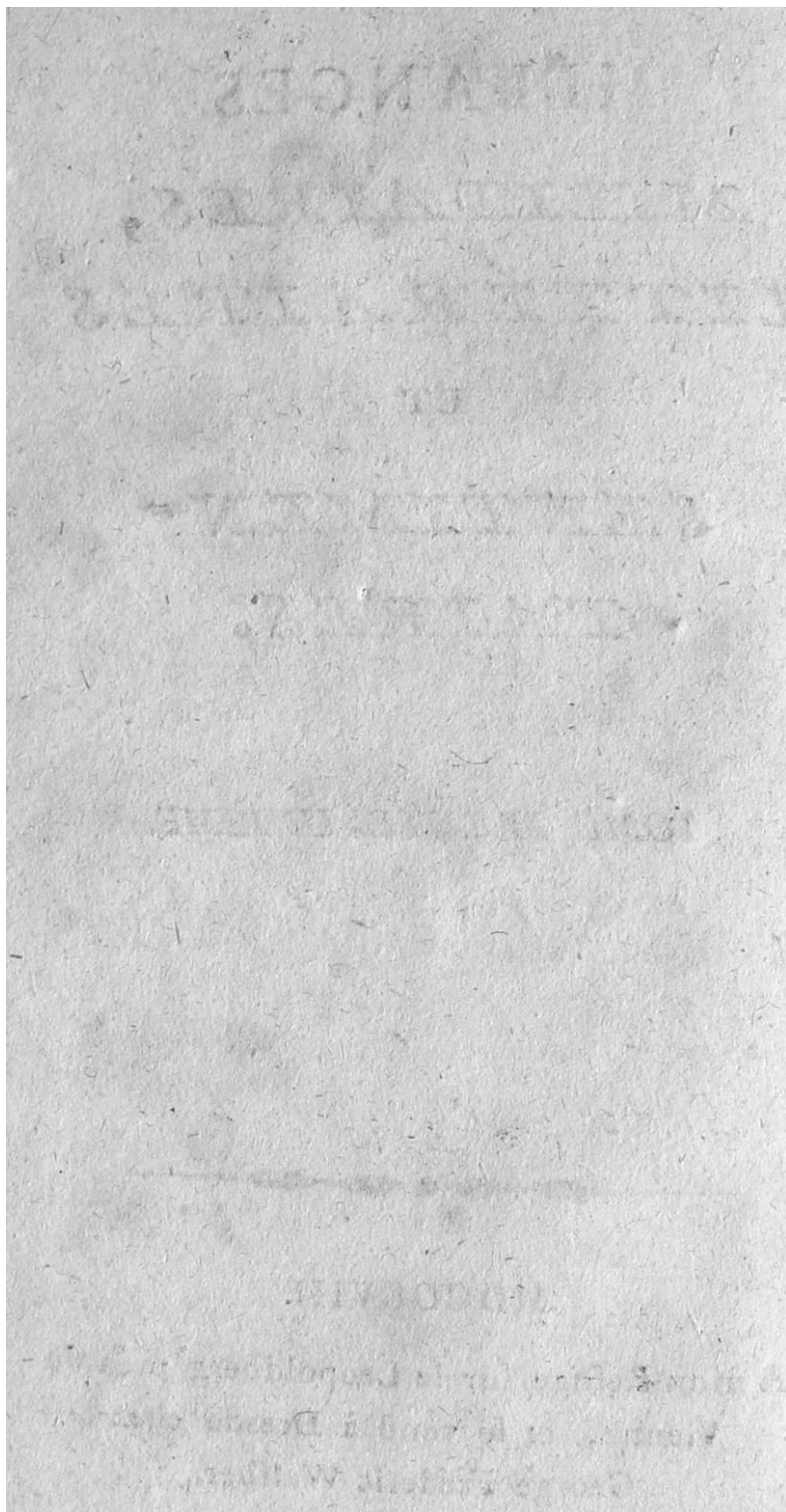
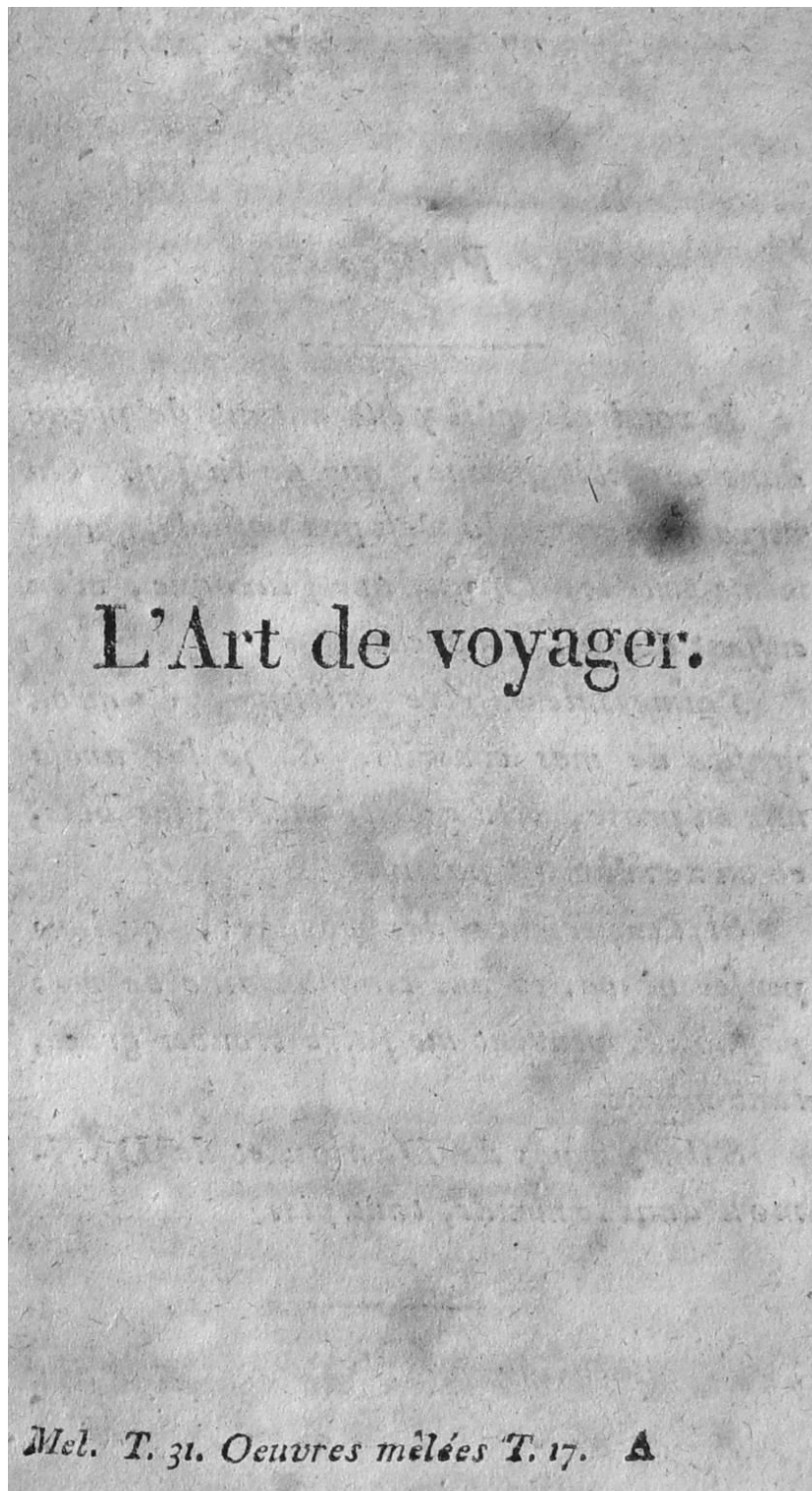


XXXI-[I] titre général



XXXI-[II] blanche





XXXI-[1] titre particulier

## Préface

---

*Je voudrois qu'il y eut autant de poésie dans ce petit poëme, que de raison. On verra pourquoi cela n'est pas possible, quand même tous les Dieux, que j'invoque, m'en eussent donné les moyens.*

*J'aime mieux être critiqué, et qu'on profite de mes conseils. Si je les avois mis en prose, cela eut été encore plus bête, et on ne m'auroit pas lu.*

*Si l'expérience des voyages, quelque pensée neuve, et une cinquantaine de vers passables, peuvent me faire trouver grace, tant mieux.*

*S'il n'y a pas de Damon et de Dorimon dans le monde, tant pis.*

---

XXXI-[2]

# L'Art de voyager.

## Chant premier.

### *Matériel et physique du voyage.*

**M**ercure! n'es-tu pas le Dieu des voya-  
geurs,  
Des agens de plaisir, des marchands, des  
voleurs?  
Sous tes alérions, grand Dieu, daigne me  
prendre,  
Soutiens ma foible voix qui va se faire en-  
tendre.  
Par voie et par chemin, en messager des  
Dieux,  
On te voit sur la terre autant que dans les  
Cieux.  
Protège moi dans l'art de chanter le vo-  
yage.

A\_2

XXXI-[3]

4

La vie est, comme on fait, la vie est un  
passage;

On le prolonge plus, ou moins comme l'on  
peut.

L'on n'y met pas le tems aussi bien qu'on  
le veut,

C'est de le faire bien que s'occupe le sage.

On l'entreprend bien jeune; et depuis le  
berceau,

On voyage toujours jusques à son tom-  
beau.

Mais d'une triste route écartons cette image.

*Mercur*e, j'entrerais dans des détails bien  
bas;

En voyages, en vers, anoblis tous mes pas.

Sans doute pour s'instruire, en même tems  
pour plaire,

Du voyage l'on prend la pénible carrière.

De cheminer tout seul est ennuyeux à  
mort.

A quelque homme bien sûr associant son  
sort,

XXXI-4

---

Il ne faut ni trop peu, ni trop de dépendance :

C'est l'école du monde, et de la complaisance.

*Damon* fera le nom du jeune voyageur,

Et *Dorimon* celui de l'ami gouverneur.

Vous vous ferés attendre. Ayés de l'indulgence.

Attendés-vous souvent aux contrariétés :

En chemin, en chevaux, quelquefois arrêtés ;

Le voyage est vraiment un cours de patience.

---

D'avance je rougis de prononcer des mots  
Qui mettront tous les Dieux et les Muses  
en fuite ;

Et moi je me mettrois sûrement à leur  
fuite,

Si j'avois à chanter les douceurs du repos.

Ma pauvre poésie, et par monts et par  
vaux,

XXXI-5



6

Ne peut que se sentir des pierres, des  
cahots.

*La Fontaine et Boileau* dans des vers pleins  
de graces,

Sur tout ce que la langue a de plus mal  
sonnant,

Ont repandu leur charme. Eh qui suivra  
leurs traces?

Hélas! je vais reprendre un style peu pi-  
quant,

Bien commun, mais auquel le didactique  
entraîne.

Jamais un voyageur n'a bu de l'hypocrène.

On peut mettre beaucoup dans deux porte-  
manteaux;

Sur la caisse je hais vache, étui de chapeaux.

Ces valises et monts sur les impériales:

Tout cela contribue à des chutes fatales.

C'est dans des supplémens qu'on appelle des  
veaux,

Que de ses gens plutôt on n'a que le ba-  
gage.

XXXI-6



7

Mais Mr., disent-ils, .... pour votre blanchissage.

Eh bien, je leur reponds: qu'on se lave où l'on peut.

Mais Mr. vos habits ..... qu'on s'habille où l'on veut.

En caisson sous le siège on met son équipage.

Sous un autre pareil derrière on peut s'asseoir.

Qu'ils soient petits, étroits, pour que l'on puisse voir.

Du pays ce qui cache une grande étendue, Est gros et dégoûtant et fâcheux pour la vue. \*)

Sans grand coffre et sans malle et cassette et paquet;

S'il en falloit quelqu'un, gardés vous du filet.

Préférés la berline ou diligence angloise,

\*) Il est impossible de dire plus proprement, et mieux gazer une leçon importante.

XXXI-7

8

A Phaéton, Kibick, Calèche, Wourst et  
Chaise.

Au lieu d'un chapeau rond, ayés un beau  
bonnet.

Il est essentiel d'être bien à son aise :

Les coudes bien au large et les pieds allon-  
gés.

Où sur votre séant, ou quelquefois couchés.

Où pelisse, ou capotte en voiture est fu-  
neste :

Qu'un pantalon bien haut enferme votre  
veste :

Tous deux, suivant le tems, ou plus ou  
moins doublés ;

Par exemple, en traîneau, s'il étoit à la glace,  
(Bien plus commodément encore vous  
iries)

Entourés vous d'un Shawl. Il ne tient  
point de place.

Des fanfares du cors j'aime les carrillions.

Six chevaux sont plus sûrs avec deux postil-  
lions,

Que quatre avec un seul, ou la triste ar-  
balète.

XXXI-8

---

Il est fort peu d'honneur à se casser le cou.  
Enrayés, s'il le faut; trop courir est d'un  
fou.  
Qu'aucun événement à jamais vous arrête,  
Et pour vous empêcher de casser ou ver-  
fer,  
Qu'un de vos deux valets à tout, sans celle  
veille:  
A l'autre quelquefois permettez qu'il som-  
meille;  
Et vous même, et vos gens craignés de  
vous lasser.

---

Heureux Turcs, Espagnols, Slaves, Grecs  
et Latins  
Votre langue est sonore, et les Italiens  
Harmonieux de même enchantent les oreil-  
les.  
Il n'est point en françois d'expressions pa-  
reilles.  
Obligés à des noms indécens, ou bien bas,  
Si l'on les paraphrase, on ne vous entend  
pas.

10

Sur les dons de Cérès il faut qu'on  
étudie.

Comme un autre essayons de la mythologie.  
Par exemple, je veux qu'en s'arrêtant le  
soir,

On demande aussitôt ce que l'on peut  
avoir.

Mais je vous avertis, faites votre possible  
Afin que sourd aux cris des fils d'*Alec-*  
*trion*

Et du char de *Venus* le galant  
postillion,

Votre ame à cet égard ne soit pas trop sen-  
sible.

Il faut reconforter l'ennuyé voyageur;  
On a, sans manger chaud, quelquefois de  
l'humeur.

*Dorimon*, désirez ce que *Damon* souhaite.

Que rien trouble en vous deux une union  
parfaite.

Ayez tout près de vous un gros flacon de  
vin

Et ce qu' *Esope* trouve et si mal  
et si bien.

XXXI-10

11

Dans l'autre poche ayés, *Voltaire*, *La Fontaine*,  
Et les gentils auteurs et de Rome et d'Athènes.  
Prenés un petit sac avec beaucoup d'argent,  
Pour les estropiés, le vieillard mendiant,  
Et pour les malheureux que le propos vous mène.  
La tablette à la main et sans beaucoup de gêne,  
Pour des mots abrégés, armés vous d'un crayon ;  
A la poste écrivés du chemin le brouillon,  
Jusqu'à ce que la nuit vous couvrant de ses ombres,  
Ne vous apporte plus que des pensées trop sombres.  
Rappelés vous *Damon* les vers que vous savés,  
Par ce moyen jamais vous ne les oubliés.  
Faites en même aussi, du moins une chanson  
Pour vous vanger des gens d'un prétendu bon ton,

XXXI-11



D'une amante infidèle, ou d'une triste  
prude

Qui de faire enrager chacun, fait son étude ;  
Des esprits de parti, d'exagération.

C'est ainsi que je fais à présent en voyage. \*)  
Qu'un exemple pareil a mieux faire en  
courage.

Fuyés le mal certain pour le mal incertain.  
Quoique voulant au lieu d'un siège dans la  
nue,

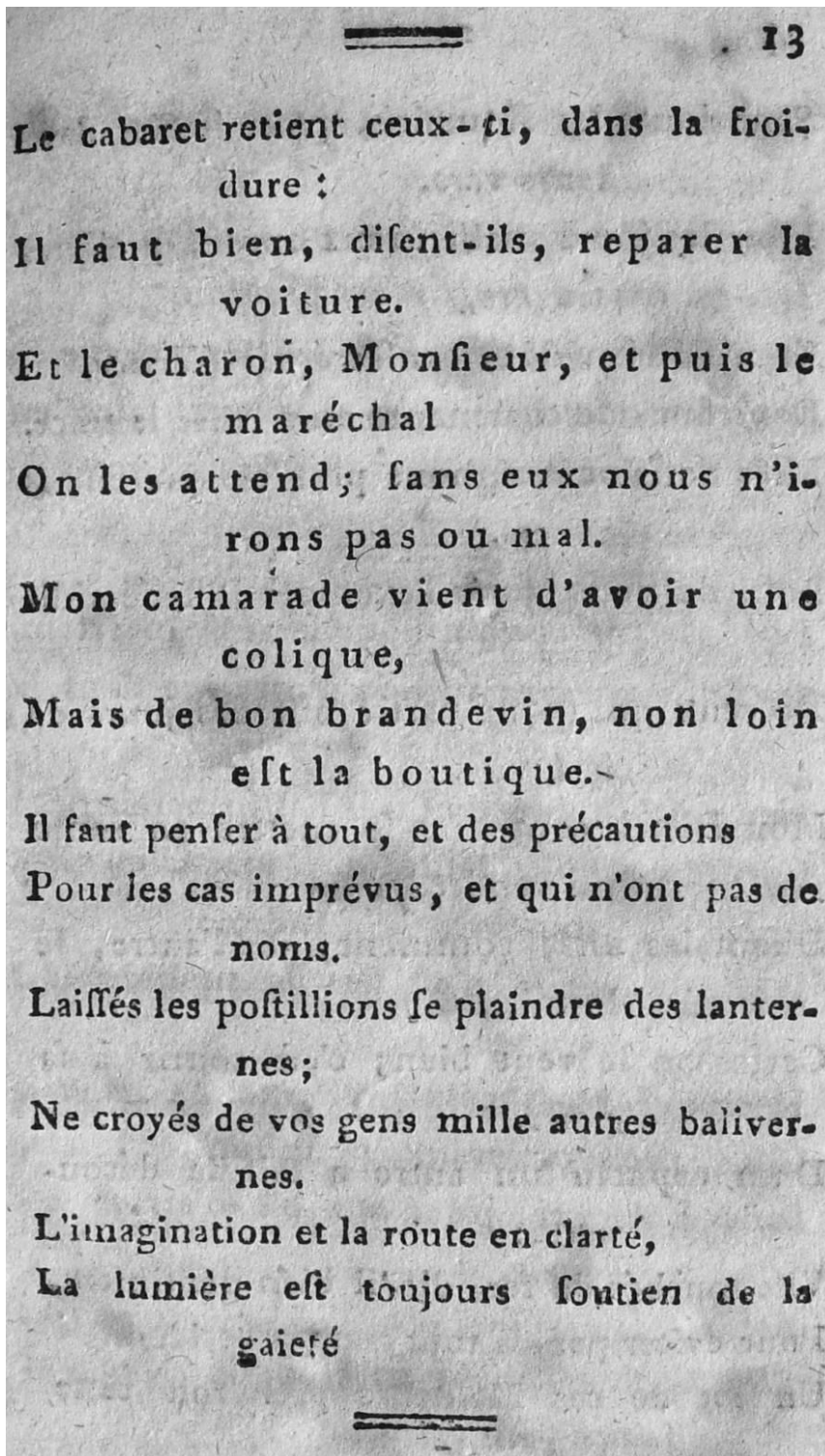
Une voiture douce et très bas suspendue,  
Gardés vous d'en sauter quelquefois en che-  
min.

L'art de verfer n'est pas le moindre du  
voyage :

Et tapis dans un coin à rester tout engage.  
Criés, pressés chevaux, postillions et valets,  
Sans quelques juremens on n'arrive ja-  
mais.

\*) C'est en allant en Hongrie, que j'ai  
fait ce petit poème.





XXXI-13

14

Sans doute les Romains, pour briller dans  
leurs vers,  
Pour les jours malheureux eurent quelques  
travers,  
Et ne fasto die, consacré par *Horace*,  
Dans son ode charmante en a laissé la trace.  
Mais nous ne craignons plus ces prétendus  
revers.  
Loin de vous donc l'exemple insensé ridi-  
cule  
De ceux qui pour partir ont des jours de  
scrupule.  
Mon Dieu! comment se mettre en route  
un vendredi?  
Disent les uns; comment, dit l'autre, le  
lundi.  
Certes on le veut bien; c'est courir à la  
perte.  
D'un capucin un autre a fait la décou-  
verte;  
Vite touchés de fer, dit-il bien gentiment,  
Pour éviter par-là tout genre d'accident.  
Un sot de ces Messieurs prendroit cette  
bêtise:

XXXI-14

15

Mais point de bonne foi même dans leur  
sottise.  
Ils se vantent ainsi pour que l'on parle  
d'eux,  
Qu'on dise il est craintif et superstitieux.  
Comme pour treize à table, et le sel ren-  
versé;  
C'est leur cerveau qui l'est, et d'autant plus  
bleffé,  
Qu'ils visent à l'honneur pour faire les ai-  
mables,  
De se donner des airs là-dessus pitoya-  
bles.  
Lorsque j'en rencontre un qui fait le singu-  
lier,  
Je dis, que je le suis pour le mieux dé-  
jouer.  
Dans le tems que je cite, on voyoit les  
augures  
Rire de tout leur coeur, rencontrant leurs  
figures.  
Mais le peuple croyoit, ami du merveil-  
leux,  
A l'arbre que planta la colère des Dieux,

XXXI-15

16

A l'éclipse, à tel jour de malheur en vo-  
yage,  
Peut-être à certain bruit, au tonnerre, à  
l'orage.  
Mais de ma route ainsi c'est par trop m'é-  
carter,  
Je m'y remets enfin, pour ne plus la quitter.

Faites de même aussi. Commencés votre  
ronde,  
Armés de mes conseils, mettez vous en  
chemin.  
*Damon*, que des parens destinent au grand  
monde;  
Allés voir tous ces fots dont partout il  
abonde;  
Visitez les travers du pauvre genre hu-  
main,  
Sans faire vos adieux, partés le lendemain:  
Car pour ne les point faire, il vaut mieux,  
ce me semble,  
Eviter, pour vous voir, qu'en foule on se  
rassemble.

XXXI-16

Après avoir soupé, (vous en dormirez  
mieux)  
Allés toute la nuit, n'en passés jamais  
deux.  
Pleurés, si vous quittés un coeur qui vous  
ressemble.  
Mais déjà des cornets j'entends les aigres  
sons,  
Le sifflement du fouet, les gros mots, les  
jurons.  
Le flacon des valets se remplit et se vuide.  
Je crois même entendre un bon voyage,  
timide,  
Vos chevaux sont tout prêts. Bien vêtus,  
bien conduits  
Commodément tous deux, partés mes chers  
amis.

### Chant second.

#### *Le Moral du Voyage.*

**N**eptune! c'est à toi, que j'offrirois mes  
vers,

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. B*



18

Si j'allois sur les eaux parcourir l'univers.  
*Phoebus*, si je volois ainsi qu'un autre *Icare*,  
Tu m'aiderois en l'air; tu le fis pour *Pinda-*  
*dare.*

Mais voulant cheminer promenant la raison,  
Je me môque et me passe aisément d'*Apol-*  
*lon.*

*Mercur*e tu me fais voyager terre-à-terre,  
Et je prends en causant mon chemin ordi-  
naire.

Ne voyagés la nuit qu'aux plus beaux jours  
d'été.

Attendés que la lune apporte sa clarté,  
Et qu'insensiblement le tout se décolore.  
Admirés la lueur de ce ciel argenté  
Où chaque petit globe en or est incrusté.  
Tout retrace à nos yeux un être qu'on  
adore.

Quand après le sommeil le lever de l'aurore  
Perce un léger brouillard et la terre colore,  
On voit avec plaisir redorer l'horizon,  
Rafraichir la nature, et verdier le gazon,

XXXI-18



---

Par ces gouttes d'argent que laisse la rosée,  
Remontant doucement vers la voûte em-  
pyrée.

Ne laissés point passer un rapide ruisseau  
Sans penser que vos jours coulent comme  
son eau.

---

Si le ciel vous destine à l'état militaire,  
Faites autour de vous un théâtre de guerre.  
Appuyés l'aîle droite à ce bois sur ce mont,  
Occupés cette église et défendés ce pont.  
Pour couvrir votre front mettés cette car-  
rière,

Formés votre coup d'oeil sur la position,  
Jugeant les pas qu'il faut pour chaque ba-  
taillon.

Regardés cette plaine, où la cavalerie  
Fait mordre la poussière à l'armée ennemie,  
Et faites, au galop, monter le gros canon.

---

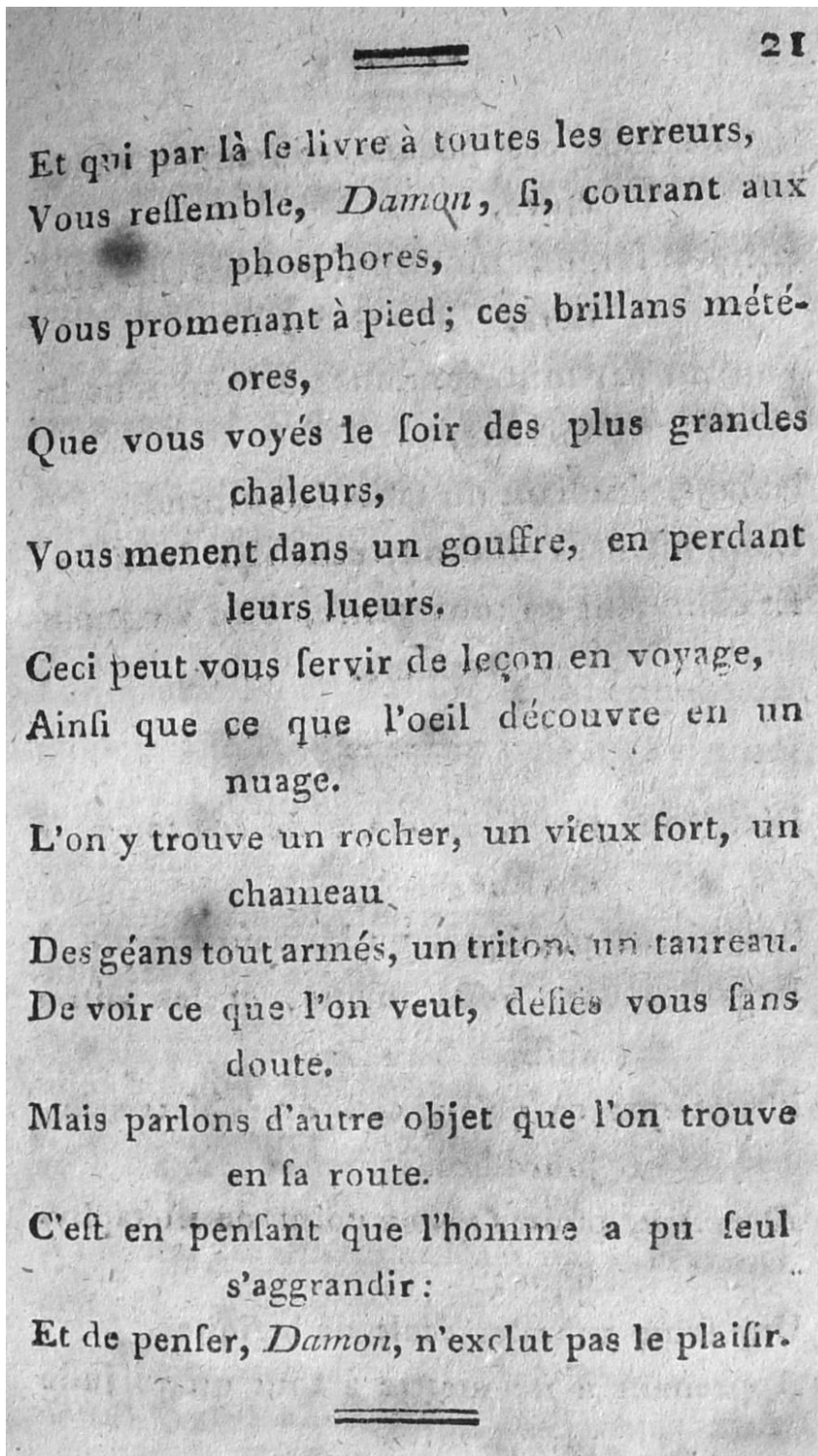
Môqués vous des degrés de large ou longi-  
tude.

20

La conversation est la meilleure étude.  
*Dorimon* donnés lui sujet de bouts-rimés,  
Ou d'impromptus bien gais comme les im-  
primés,  
Qu'on connoit sous le nom: **Diners de**  
**Vaudeville;**  
Et que sa Muse soit prompte, gaye et facile.

*Damon* ne faites point trop de réflexion,  
Pour le bien vous perdriés bientôt la passion.  
Jusques à certain tems point de philoso-  
phie,  
Attendés le malheur, elle éteint le génie.  
Livrés vous, en voiture, à quelque illu-  
sion;  
Choissés la plus douce, une aimable folie.  
En voyant en honneur tous vices à la  
fois,  
Des tristes vérités on entend trop la voix.  
C'est un juste milieu que le sage doit pren-  
dre.  
**Aux apparences qui se laisse trop surpren-**  
**dre;**

XXXI-20



XXXI-21

22

Je hais tous ces pédans courant manufac-  
 ture,  
 Mines, forges, moulins, et tous les atte-  
 liers,  
 Voulant par tout connoître à fond tous les  
 métiers,  
 Notant, étudiant du tabac la culture.  
 Connoissances en droit, celle des financiers,  
 Et comptent en tout genre, être au moins  
 des premiers.

---

Dieu vous garde, *Damon*, de ces cours de  
 chymie,  
 Botanique, physique, ou bien astronomie.  
 Regardés vous vous-même, et les autres  
 aussi,  
 Plutôt que ce qu'au ciel on observe au-  
 jourd'hui.  
*Dorimon*, pour *Damon* point de métaphy-  
 sique;  
 Une saine morale, école de logique  
 Apprenant à ne mettre à tout qu'un juste  
 prix;

XXXI-22

De la raison bientôt même il sera surpris.  
La sensibilité peut regner dans son ame;  
Mais sans la consumer y répandre la flamme.  
La bonne conscience entretient la santé.  
De spéculation bien loin est la pratique.  
D'hopitaux, de prison point de zèle affecté;  
Ne vous avisés point par air philanthropi-  
que  
D'aller, en bon ami de cette humanité  
A la mode aujourd'hui, l'aller voir en souff-  
rance:  
Et n'allés pas non plus pour jouer la scien-  
ce  
Vous pâmer en voyant quelque beau Ra-  
phaël,  
Ou le diable écrasé, dit-on, par S. Michel.  
*Dorimon*, le voyage est une galerie  
D'originaux vivans, qu'il faut qu'on étudie,  
On les trouve aisément quand on les voit  
de près.

Sans faire le docteur allés à la parade.  
Mais jugés l'exercice un peu d'arlequinade,



24

Où l'on voit en transport les généraux de  
paix,  
Sans mérite et dangers, héros à peu de  
fraix.

De voir ce ton guerrier je suis presque ma-  
lade.

Hélas! on peut bien voir, que ce n'est pas  
ainsi

Qu'à présent on apprend à battre l'ennemi.

---

C'est la société, le vrai but du voyage  
A sortir de chés vous, *Damon*, qui vous  
engage.

Si vous manqués par-là de voir un monu-  
ment,

De ce tort prétendu sauvés vous, en men-  
tant.

Ainsi je fis pour Stow, jadis en Angle-  
terre,

Honteux de n'avoir vu les temples, les  
parvis,

Ses gazons, les jardins, les plus beaux de  
la terre;

XXXI-24



C'est ce mensonge seul, que je me fois permis,

Ne vous forcés en rien; si vous n'aimés la  
chasse,  
N'allés pas dans les bois chercher une bé-  
casse.

Au centre de l'Europe est la futilité.  
Civilisation n'est que civilité.  
Le fonds n'est pas la forme: et c'est vers les  
frontières

Que l'on peut rencontrer les qualités pre-  
mières.

A pouvoir admirer, employés chaque  
jour,

Cherchés l'homme modeste assés mal à la  
cour.

Comparés, discutés. Si vous voyés de  
même,

De tout examiner faites vous un système.  
Ainsi que *Diogène*, et lanterne à la main,  
Trouvés où vous pouvés le talent, le mé-  
rite,

XXXI-25

26

Le ministre ou guerrier, que tout le monde  
cite;  
Un mortel accompli, gai, doux, savant,  
humain,  
D'esprit rempli de traits, de coeur plein de  
tendresse.

Môqués vous de ces gens qui n'entendent  
jamais,  
Toujours occupés d'eux, pour les autres  
distracts,  
Sans voir autour de soi, parlant par poli-  
tesse,  
Ignorant qu'écouter est plus qu'une caresse.  
Que de femmes ainsi j'ai vu manquer d'a-  
mant!  
Apprenés, *Dorimon*, à votre élève à rire:  
Non pas en petit sot, avec un fin sourire,  
Entrant dans une chambre, et qui se croit  
plaisant;  
Mais de ce que l'on fait, et dit dans un  
instant.  
Mais avec politesse écoutés chaque phrase.

XXXI-26

---

Sur la guerre, *Damon*, riés de tant d'em-  
phase:

Et de vos compagnons du voyageur Anglois,  
l'Italique au grand geste, ou suffisant Fran-  
çois.

Des trop lents, des trop vifs, des gens sans  
complaisance:

De tant d'autres encor bornés, grossiers,  
épais;

Et de tous ces Messieurs croyant à leurs  
succès.

---

*Dorimon* je permets qu'un peu de médi-  
fance

Trace à *Damon* les traits des gens de con-  
noissance,

Bien plus pour son profit, que pour votre  
plaisir.

Dites, par exemple, ah! comme *Mas* fait  
mentir!

*Alcipe* est dangereux! *Orgon* est suscepti-  
ble!

De *Daphné* la colère à calmer est pénible;

28

La commère *Sophie* est méchante au possible;

*Camille* est trop coquette, et son amant poltron;

On soupçonne en jouant *Lisidas* un fripon.

De ces petits moyens armés vous sans scrupule,

Pour sauver à *Damon* et vice et ridicule.

Parlés, sans avoir l'air d'un discours arrangé,  
Aidés le malheureux, consolés l'affligé,  
Empêchés ou plaignés celui qu'on humilie.  
Dans l'esprit, le maintien ayés du négligé;  
Surtout fuyés les gens que la raison ennuie,  
Mais vous même d'ennui soyés bien dégagé.

Vous même *Dorimon* ennuyant votre élève,

N'imités pas Mentor qui craint qu'on ne l'enlève;

Et s'il a le bonheur qu'une tendre Eucharis

XXXI-28

D'un grand amour pour lui sente son cœur  
épris;  
N'imités pas ce trait qu'avec tort on relève.  
Ce pédagogue sot en se croyant bien fier,  
D'avoir précipité son jeune homme à la  
mer,  
N'avoit fait dans le fond qu'une espièglerie,  
Car il savoit nager; mais grace je vous  
prie  
Mentor et *Dorimon* pour qui ne le fait  
pas;  
Laietés plutôt *Damon* se jeter dans les  
bras.  
D'époux ou bien d'amant, s'il est un bon  
ménage,  
Ne le troublés jamais. Présentés votre  
hommage  
A celle qui veut plaire, ignorant, sans son  
cœur,  
Qu'un plaisir passager n'est pas le vrai bon-  
heur;  
Mais toujours avec gens de bonne compa-  
gnie  
Et ce qu'on peut nommer société choisie.

XXXI-29



30

Si ce n'est la vertu l'ennui préservera  
Des filles de la ville ou bien de l'opéra,  
De la beauté, la sagesse et l'esprit,  
De la grace à nos cœurs qui plus encor  
sourit,  
En Vous déterminant à qui donner la  
pomme,  
Vous trouverez plutôt une femme qu'un  
homme.

---

### Chant troisième.

#### *La Morale du Voyage.*

Pour peindre les dangers, ou bien ce qui  
ravit,  
*Mercur* c'est à toi que je m'adresse encore.  
Exerçant tant d'emplois, dans chacun je  
t'honore.  
Sous tes départemens garde les voyageurs,  
Des suites des plaisirs et genres de voleurs:  
Tels qu'usuriers, amis, maitresses et  
joueurs.

XXXI-30

Deux de ces noms sacrés (c'est très facheux  
à dire)

Sont pour la sûreté ce qu'on trouve de pire.  
Qu'on soit plutôt trompé que tromper à son  
tour.

Pour l'amitié c'est crime, et c'est jeu pour  
l'amour.

Sur tant d'objets portant, étendant la pen-  
sée,

La voiture sera du monde un vrai lycée.

Ainsi sans s'en douter on gagne chaque  
jour.

Faites tous vos projets aux portes de la  
ville;

Sondant esprits et coeurs ayés l'abord  
facile.

Par exemple essayant votre premier séjour,  
Faites boire et buvés pour connoître les  
hommes ;

C'est à table souvent qu'on voit ce que nous  
sommes.

Ne soyés point bavard, questionneur ou  
tranchant,

Importun, important, timide ou dénigrant.

XXXI-31

32

Surtout ne faites pas, pour réussir à plaire,  
Le penseur, l'amoureux, le gentil, l'élégant.  
C'est un chemin plus droit qui nous mène  
à Cythère.

Ne soyés point parfait ainsi qu'un *Grand*  
*diffen*,

Car je veux bien souffrir quelque écart de  
raison.

Soyés un étourdi plutôt qu'un *Télémaque*,  
Qui selon moi ne vaut pas plus que son  
Ithaque.

Soyés *Anacharsis*, soyés un *Antenor*.

N'allés pas au pays où l'on puise de l'or,  
Ni voyager par mer pour savoir si le monde  
S'aplatit vers le pôle; il est très plat ici;  
Et si l'on rend quarrée une machine ronde,  
Que ce soit à vous deux votre moindre  
soudi.

Ah! que j'aimois le tems où toujours ma-  
gnifiques,  
Les voyageurs brilloient dans les fêtes  
publiques;

XXXI-32

Au bal et mascarade et course de traîneaux  
Ils étoient obligés d'être élégans et beaux,  
Pleins de grace, de goût, de talens et d'adresse.

Des beautés ils voyoient sur eux fixer les yeux,  
Distingués à la cour, aimables, radieux  
Et prenant quelquefois au vol une princesse.

Pourquoi couper en rond, en abbé vos cheveux?

Cet air sale ou jockey, ne peut vous rendre heureux.

On croit qu'on a perdu, grand-père, épouse et mère,

Entrant dans une salle ainsi qu'au monument.

L'on n'y porte le deuil que de son enjouement,

On diroit qu'on va dire, est-ce là qu'on l'enterre?

Pour Walzer remarqués tous ces hommes en noir;

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17, C*

34

Voyés de la gaieté le lugubre éteignoir.  
Tel est l'étrange effet qu'arrivant à Venise  
Offre chaque gondole à notre ame surprise;  
Et de la vie, hélas! c'est l'image du soir.

Sans trop vous écarter ne suivés pas la  
mode;

L'originalité sans être original,  
(La copie à chacun allant toujours très  
mal)

Pour réussir partout, est la bonne méthode.  
On est toujours très bien quand on est  
naturel.

Ne dites pas, il est comme Monsieur  
un tel.

Ce qu'on appelle esprit n'est souvent qu'une  
bête.

Avec une jolie imagination,  
Réunie au bon coeur, je verrai mon  
*Damon*

Des pays parcourus se faire la conquête.

XXXI-34



*Dorimon* n'imités pas ces autres gouver-  
neurs,  
Qui menant leurs Messieurs chés leurs  
ambassadeurs,  
Trouvant dans leur diner le plus grand des  
honneurs,  
Attestent aux parens les bontés de la ville,  
En cartes de visite à prouver très facile :  
Leur écrivant le jour qu'on les avoit reçu,  
Et le jour que chacun chés eux s'étoit rendu.  
D'autres à l'Excellence, ou l'Altesse le père  
Mandent qu'ayant reçu la remise ordinaire,  
Ils ont chés leurs banquiers mis leur élève  
au jeu,  
Avec de vieille femme où l'on ne perd que  
peu,  
A ces jeux de commerce où l'on se bétifie.  
On diroit que l'on veut raccourcir notre vie.  
Le tems même sans faux nous pousse par  
les reins,  
Et c'est de chaque instant, et du tems bien  
plus rare  
Que l'argent selon moi, qu'on devroit être  
avare.

36

Il vaut mieux ménager en heures qu'en  
florins ;

Sans en faire pourtant un trop grand sacrifice  
Ne marchandés pas trop en pays étranger.

Pour être bienfaisant on doit peu s'engager,  
Je permettrois plutôt quelque peu d'avarice ;  
Estimant beaucoup moins la générosité,  
Que ce que fait donner la sensibilité.

Ainsi de corps, d'esprit la course vagabonde  
Vous fera parcourir la surface du monde.

Au retour, rapportés contes de revenans,  
Histoires de voleurs, de sorciers malfaisans.

Mais *Damon*, en passant, regardés la cam-  
pagne,

Observés le bonheur qui souvent l'accom-  
pagne.

Promettés vous de faire, au retour, des  
jardins,

Prenant beaucoup du Kent, gardant un peu  
du Nautre :

Et dans votre pays, du goût soyez l'apôtre.

Observés ce qu'on trouve en tout sur les  
chemins.

XXXI-36

Vous voyés de bien loin s'élever la poussière.  
Sans vous appesantir sur la mort, la misère,  
Qui vont suivre bientôt tout ce que vous  
voyés.

Pour passer votre tems, sur cela raisonnés.  
Vous vous dites tous deux c'est à la bou-  
cherie,  
Qu'on mène ces moutons pour leur ôter la  
vie.

Blancs, innocens comme eux, vous ne  
vous trompés pas;

Mais au lieu de moutons vous verrés des  
soldats,

Que l'amour prétendu de la chose publi-  
que

Fait marcher se couvrant du nom de politi-  
que;

Et tel pour un soufflet qui ne se battroit pas,  
Aux armes fait courir, pour l'honneur des  
états.

Aimés de rencontrer des croix et des cal-  
vaires,

38

---

Aux pieds desquels on voit sur un mauvais  
prié-dieu

Payfans et passans récitans leurs prières.

D'être aussi bon chrétien, vous même, faites  
voeu.

Voyés ce vieux chateau dans un sauvage lieu :

Pensés à ce Baron qui rossoit la Baronne,

Et ne lui permettoit de parler à personne :

Et moqués vous de ceux qui regrettent le  
tems

De nos ayeux grossiers, ivrognes et mé-  
chans.

---

Aux pays où l'on voit souvent une potence,  
Qu'un bâton plein de noeuds vous serve de  
défense.

En voiture je haïs tout genre d'arsenal ;

A foi-même, en versant, l'on peut faire du  
mal.

Ou bien comme l'Anglois, qui par plai-  
fanterie,

A son ami demande ou la bourse ou la vie,

Le Mylord le prenant pour cavalier larron,

D'un coup de pistolet l'envoya chés Pluton.

XXXI-38

---

On peut se repentir toute sa vie entière,  
D'un premier mouvement de meprise ou  
colère.

---

Les pays qu'on parcourt sans crainte des  
voleurs,  
N'en sont pas pour cela ni plus sûrs, ni  
meilleurs.

*Mercur*e tu connois de filoux bien des classes,  
Plus dangereux encore occupant d'autres  
places.

Ils ont bien plus d'esprit, mais bien plus  
mauvais coeurs.

Contre plusieurs déjà, je t'ai demandé  
graces.

Mais j'oubliai, je crois, médecins, procu-  
reurs,

Intrigans et valets et femmes dont l'a-  
morce

Se cache sous les fleurs, ou la plus belle  
écorce.

---

Par la poste jugés de son gouvernement.  
Si l'on y veut souffrir que l'on soit insolent,



40

---

En vain l'on se croira de l'aristocratique;  
On nourrit dans son sein le vers démocratique :

Et celui qui les grands déconfidérera,  
Fera par les petits que le mal gagnera.

---

Aux pays où l'on a la belle et grande chasse,  
Mettés y votre adresse autant que de l'audace.  
L'espèce de danger rend piquant le plaisir :  
C'est le seul qu'on attrape à force de courir.

En revanche celui qui me paroît bien fade.  
A pied comme à cheval c'est une promenade.

Et lorsque ce n'est pas pour voir de l'inconnu,

Admirer un objet ; je vois un tems perdu

---

*Dorimon* et *Damon* revenés plus aimable ;  
Dans un opéra buff le nom de sécateur  
Est comme un synonyme au mot de voyageur :

Et l'on devient alors à tous insupportable.  
Ainsi ne faites point trop de relations ;

XXXI-40

Et le vrai n'étant pas quelquefois vraisem-  
blable,

Préservez vos recits d'exagérations.

Je fais très peu de cas des dates et des  
noms,

Et ne veux pas savoir qui prés de vous à  
table

à Vienne vous offrit du Tokey délectable;

La couleur du cheval du Prince de la paix;

Et comment est l'habit d'un Sénateur fran-  
çois.

Je haïs toute fureur de danse ou de musique,  
Les clavecins maudits, les aimables chan-  
tans;

Je passe les balets et l'opéra comique.

Mais on ne cause pas quand on a des talens,  
Et pour bien l'employer on perd ainsi son  
tems.

Tout est presque partout sujet de moquerie,  
En approfondissant d'où vient chaque folie.  
Dans des coins de l'Europe on voit des sales  
juifs,

Aux vertus, à Jesus, si constamment rétifs,

XXXI-41

42

Grimaciers, chantronant, finges en syna-  
gogue.

D'autres ailleurs prenant leur *Kant* pour  
pédagogue,

Ne le comprenant pas, le font illuminés:  
Et le ressent toujours faute d'être éclairés.

Admirés le Herrnhut avec son air  
Jésuite,

Vous vendre bien plus cher tout ce qu'il  
vous débite.

Voyés l'Anabaptiste et le Quakre insolent,

Un grand Seigneur bien bas, un prélat  
indécent;

En cour grande ou petite examinés l'in-  
trigue,

Et contre la vertu, comme chacun se ligue;

Remarqués les grands airs d'un grave Pré-  
sident,

Et les petits d'un fat homme à bonne for-  
tune,

Qui va prenant, donnant à chacun sa cha-  
cune.

A l'inverse que tout vous serve de leçon.

XXXI-42

Profitez bien de tout, en langues, en manières,

Et pour vous former mieux, même des caractères.

Par exemple prenez suivant l'occasion,

La noblesse du Turc, la gaieté du Gascon,

Du Suisse un gros bon sens; de l'Espagnol si grave,

De la foi d'un Flamand; du calcul du Batave:

Du Russe si connu par l'hospitalité;

Du Polonois qui l'est par sa mobilité:

Et de l'Italien par sa subtilité.

Prenez des bons Germains l'antique bon-homme;

L'esprit adroit du Grec, la valeur du Hongrois.

Des peuples du midi la chaleur, le génie;

La générosité, le profond de l'Anglois,

Et le ton que jadis on vit chés les François.

Enrichissez en tout ainsi votre patrie.

---

*Dorimon*, en santé ramenés nous *Damon*.

S'il trouve à son retour une beauté qu'il aime,

44

Qu'il se souvienne alors du malheureux  
pigeon,

Il pourroit à *Damon* en arriver de même.

Qu'il renonce au voyage, et pensant à

*Macar*

Il trouvera chés lui le bonheur par hazard.

Galoper après lui n'est que de la folie;

Dans un heureux repos passés toute la vie.

*Mercur* ! j'ai fini; prête moi ton secours

Une seule fois encor; mais non pour mes  
amours.

Permetts que les journaux portant ton nom  
illustre,

A ce poème-ci donnent un peu de lustre.

Je me ris pour mes vers d'autre divinité.

En ce genre, *Mercur* est toujours maltraité

D'autres ont appelé le Dieu le plus lu-  
brique,

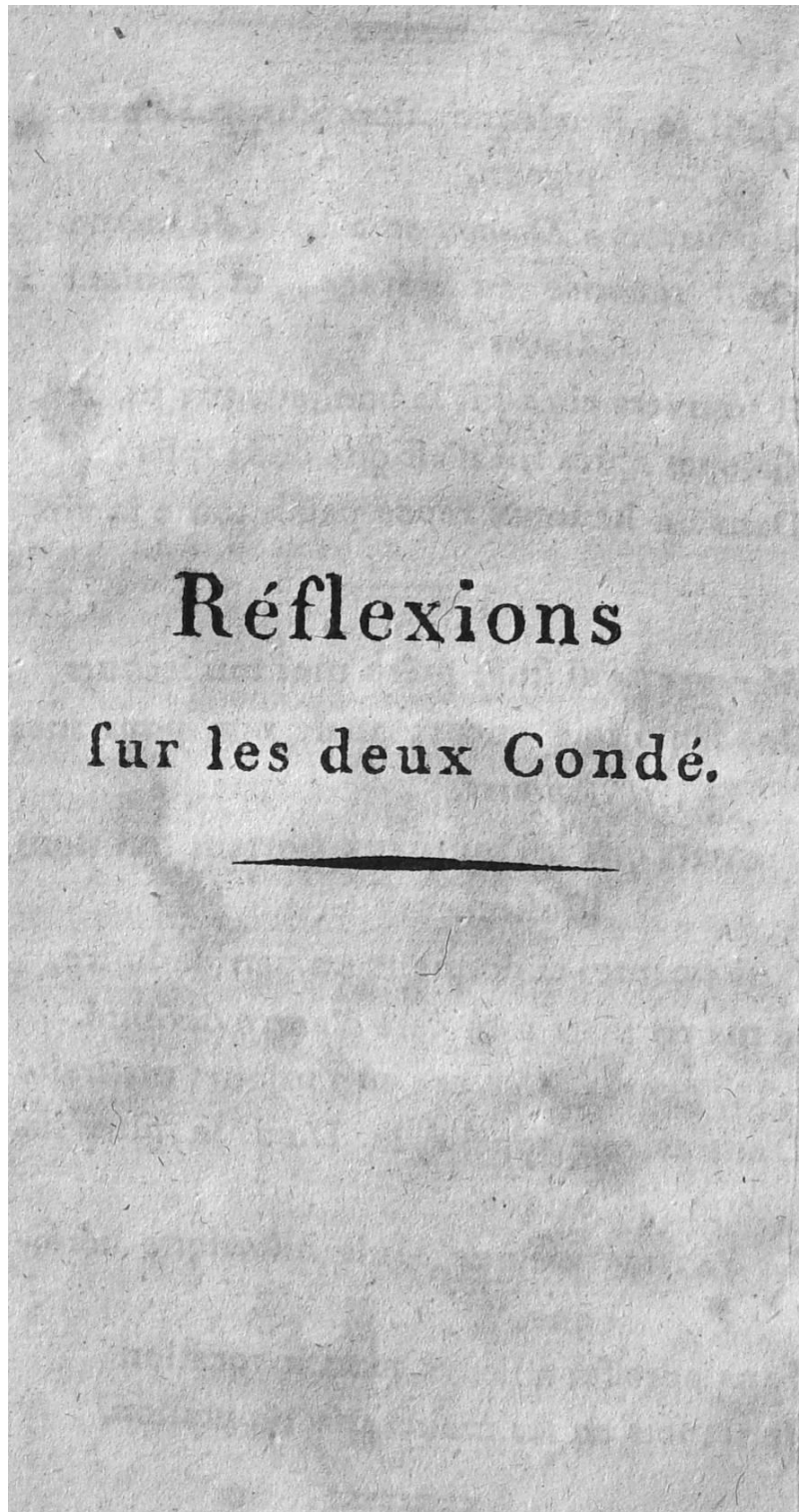
Et d'autres quelque Muse historique héroï-  
que,

Sans adresser ailleurs mon invocation

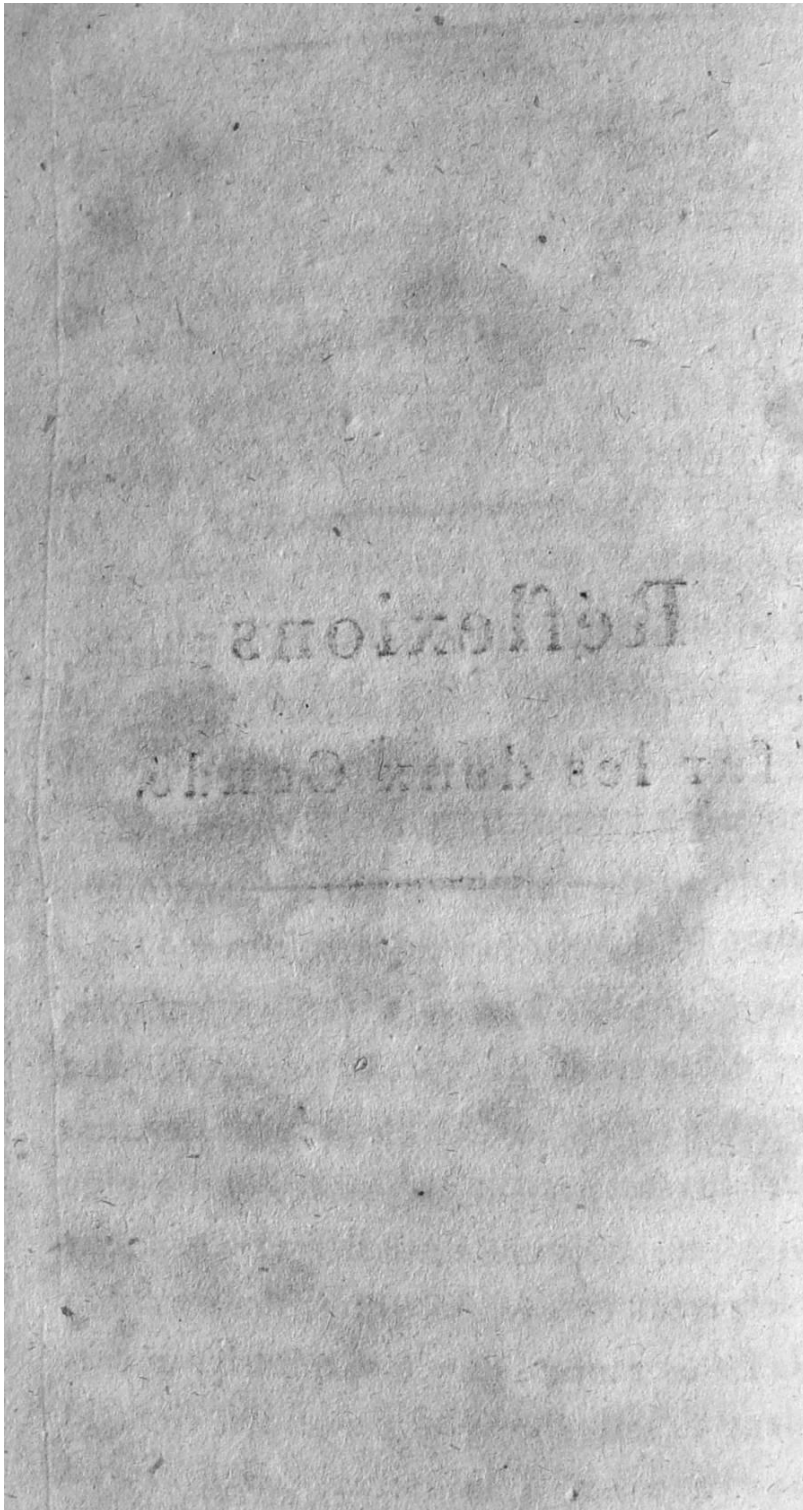
Je remets en tes mains ma réputation.

XXXI-44

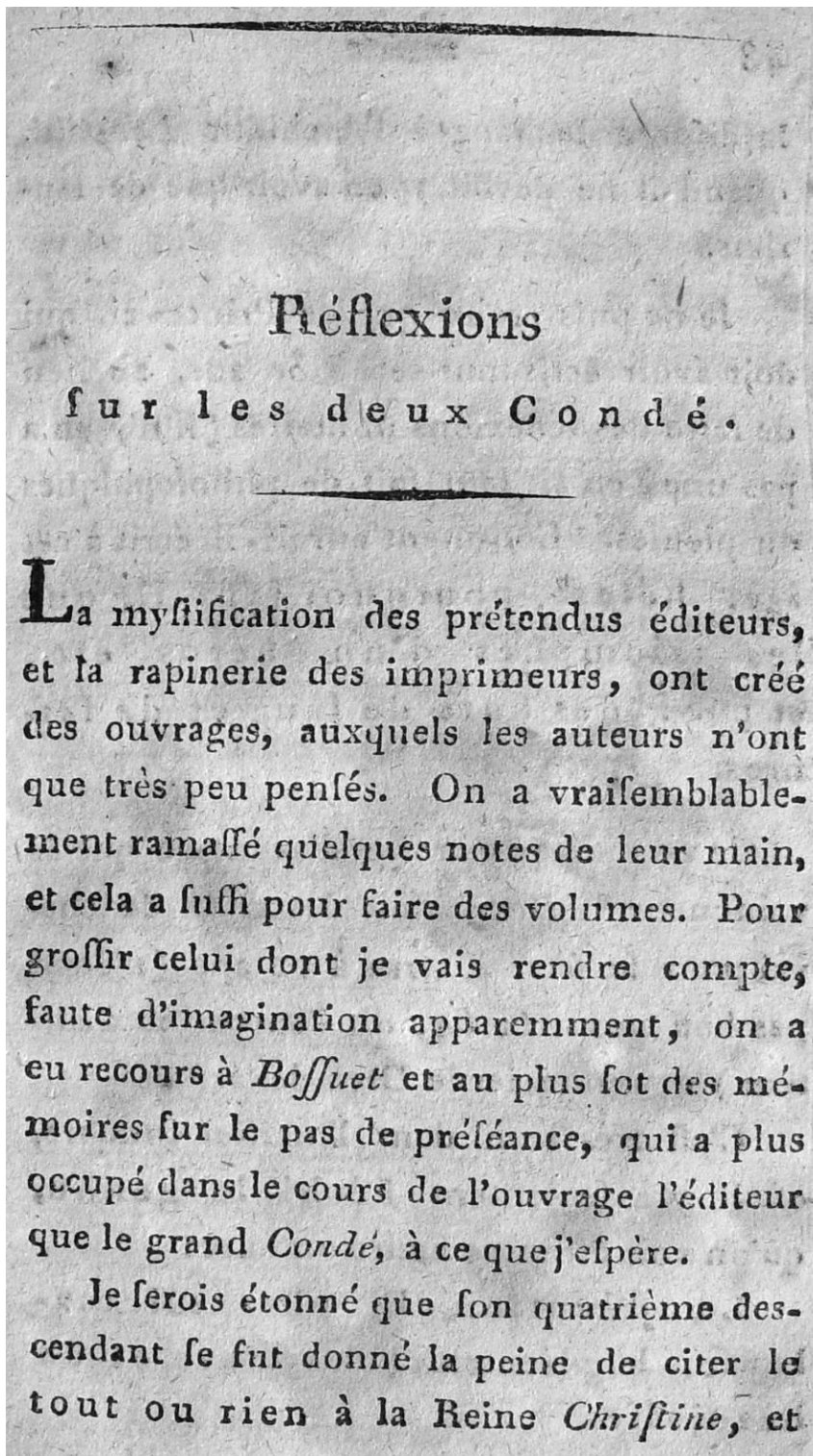




XXXI-[45]



XXXI-[46] blanche



XXXI-[47]

48

la dispute de rang à l'Archiduc *Leopold*, quand il ne devoit y en avoir que de lauriers.

Je ne puis croire que ce Prince-ci, qui doit avoir écrit tout ceci à 30 ans, au lieu de faire des réflexions militaires (il n'y en a pas une) en ait tant fait de philosophiques ou pieuses. Comment auroit-il écrit à cet âge: hélas! pourquoi faut-il, que les triomphes d'un héros etc., et puis: des flots de sang et de larmes.

Je ne puis pas croire d'avantage que le vainqueur de *Rocroi* soit descendu de cheval pour se jeter à terre à 22 ans (n'étant pas bon croyant à 64, dit l'auteur ou l'éditeur) et remercier le Dieu des armées.

C'est très bien dans l'oraison funèbre, où il y a seulement fléchi le genou, qu'on voit être une figure oratoire:

La dévotion la plus miraculeuse, le pléonasme: d'audace et de hardiesse.

XXXI-48

Allier le charme de la vie avec l'élévation de la fortune. Dérober à la divinité les rayons éclatans de gloire et de bonheur.

Cette expression: les armes brisées, qui ne va qu'à quelques héros *d'Homère*. L'Europe s'en indigna à cause de l'originel de ce maudit pas de préséance etc. Trente autres phrases aussi mal placées ou aussi précieuses; et les antithèses du portrait du grand *Condé*, ne vont pas à la physionomie du Prince de ce nom, qui s'en est rendu bien digne par sa valeur et sa conduite.

Il écrit mieux et moins bien, je le connois beaucoup. J'ai vu beaucoup de ses lettres; tout y est concis, comme dans la conversation, clair, noble et d'un style et goût parfait. Il y a dans tout ceci plus de l'homme de lettres que de l'homme de guerre.

Je m'attendois à trouver des anecdotes de famille, et des traits et des mots point connus: on en a supprimé le plus caractéristique à la bataille de *Nordingue*: Mercy est donc mort.

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. D*



50

On s'appesantit sur celui, qui n'est que gay, une bonne nuit de Paris, qui n'a pas besoin de justification, puis qu'on dit dans un moment comme celui-là, ce qu'on ne penseroit pas, si l'on y réfléchissoit; pourquoi y mettre tant de prix, y attacher tant d'importance!

Il y auroit bien des choses plus nécessaires à traiter pour faire changer l'idée reçue du caractère de M. le Prince. Son quatrième descendant, ne pouvant pas en avoir une autre que nous, ne l'auroit pas entrepris; on en parle trop souvent; il fait bien lui-même, ce que *Coligny* en a dit et écrit dans des termes horribles, que j'ai vu de sa main, et ce que *Gassion* et *Tavannes* en ont pensé.

Je ne vois que le Maréchal *de Grammont*, avec qui il ne se soit pas brouillé, et de la reconnaissance, que vis-à-vis de *Gourville* bien subalterne.

Le Prince de *Condé* d'aujourd'hui s'est fait vraisemblablement pour son instruction un petit abrégé des actions mémorables de son quadrisayeul. Cela a été enflé, et

XXXI-50

monstré et réfléchi, ou exprimé de travers. Il n'auroit pas dit le Comte de Rosen, que l'on ignoroit si bien en France, avoir été gentil-homme, que passant pour un soldat de fortune. *Voltaire*, dans son enfant prodigue, a fait ce vers:

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Et moi, quatrième descendant aussi de ce Prince de Ligne dont il est ici question, je crois que le Prince, ayant lu les mémoires de *Turenne* et du *Duc d'York*, en auroit mieux parlé, puisqu'il chargea l'escorte de ce convoi à la tête de ses gardes, quoique trop tard, puisque *Caracene* dormoit, et non *Don Juan*, comme c'est dit ici, et qu'il sauva ces deux Espagnols, et *Condé* lui-même à la bataille des *Dunes* en 1656.

Rien dans l'histoire l'accuse pour sa marche sur *Calais* et son combat près d'*Ipres*.

Le Prince de *Condé* d'aujourd'hui, qui a fait la guerre brillamment sur le même théâtre, n'auroit pas donné à une montagne

en particulier le nom de *noire*, puisque c'est celui de tout le pays qui s'appelle la Forêt noire.

Le Prince de *Condé* se feroit dispensé, je crois, de relever les torts de son quatrième ayeul, vis-à-vis de la femme et de parler du geste offensant du Comte de *Rieux*, qui méritoit un coup d'épée plutôt, qu'un soufflet. Je n'ai jamais conçu qu'ils ne se soient pas battus.

On s'est accoutumé, et même *Bossuet* aussi, à regretter les lauriers de M. le Prince, remportés sur le Roi; mais je le vois toujours malheureux, à bien peu de chose près, depuis *S. Antoine* jusqu'à *Dunkerke*.

Pourquoi l'auteur tel qu'il soit, ne parle-t-il pas du fauteuil, que j'ai vu, dans lequel *Fuentes* fut tué au milieu de son quarré de lances Espagnoles.

Je fais que les battans perdent beaucoup moins que les battus, mais en bonne conscience, 500 hommes pour en tuer, ou blesser, ou prendre 10000 et 800 officiers à *Rocroi*, sont trop peu.

*Beck* ne fut pas tué sur le champ de bataille de *Lens*; il fut pris de même, que ce *Ligne*, qui après avoir fait des merveilles avec la cavalerie, le fut à la tête de l'infanterie, qu'il avoit ralliée.

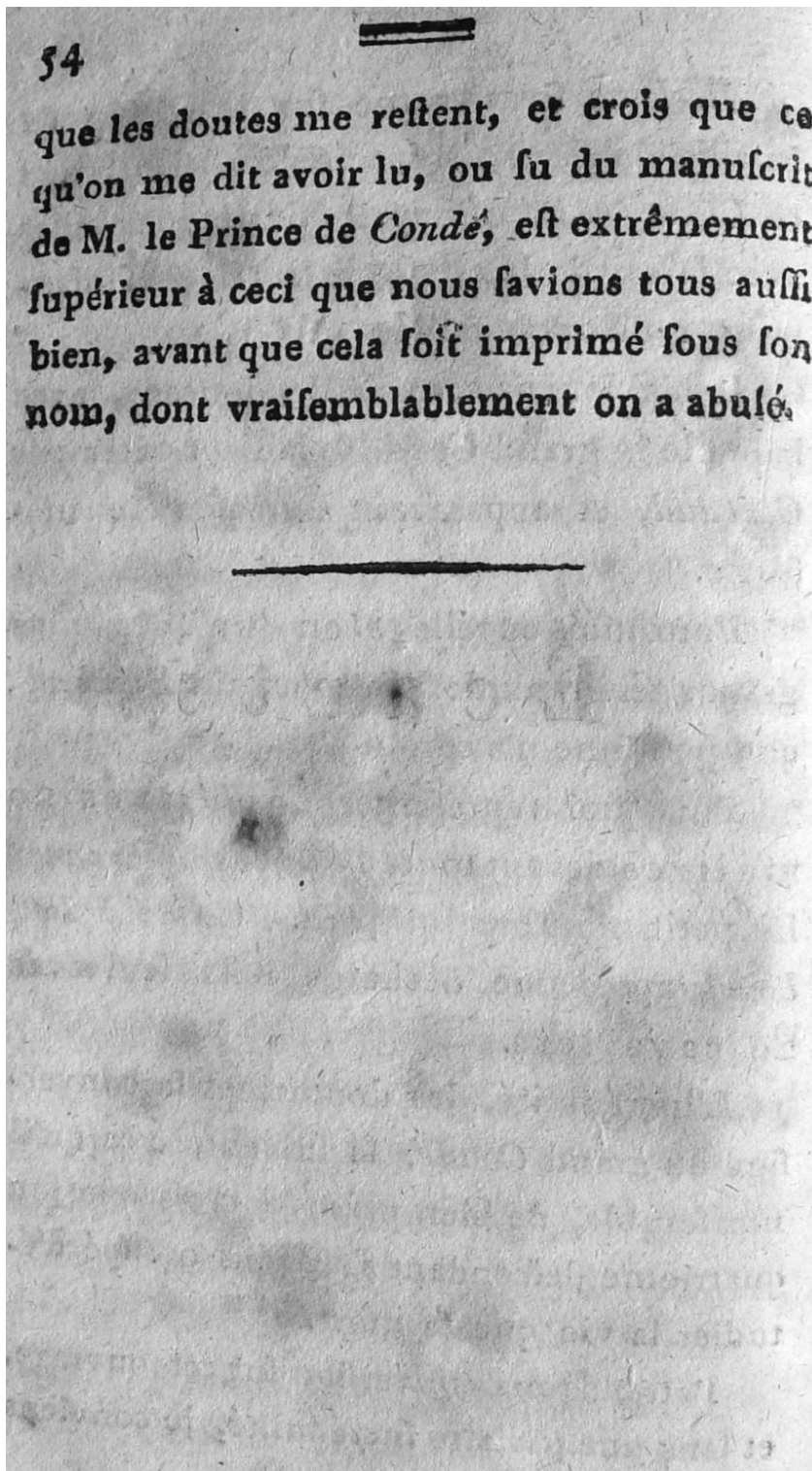
Je n'ai jamais compris la douceur, avec laquelle le grand *Condé* se laissa arrêter par *Guitaud*, et auparavant son peu de méfiance.

Pourquoi appelle-t-on un des plus grands généraux de l'Europe, un *Bamberg*, que personne n'a connu?

Pourquoi représenter *Condé* avec 20 maîtres devant toute l'armée de *Turenne*? Le petit nombre lui plait. *Condé* à *Fribourg* après une décharge reste seul avec 20 cavaliers.

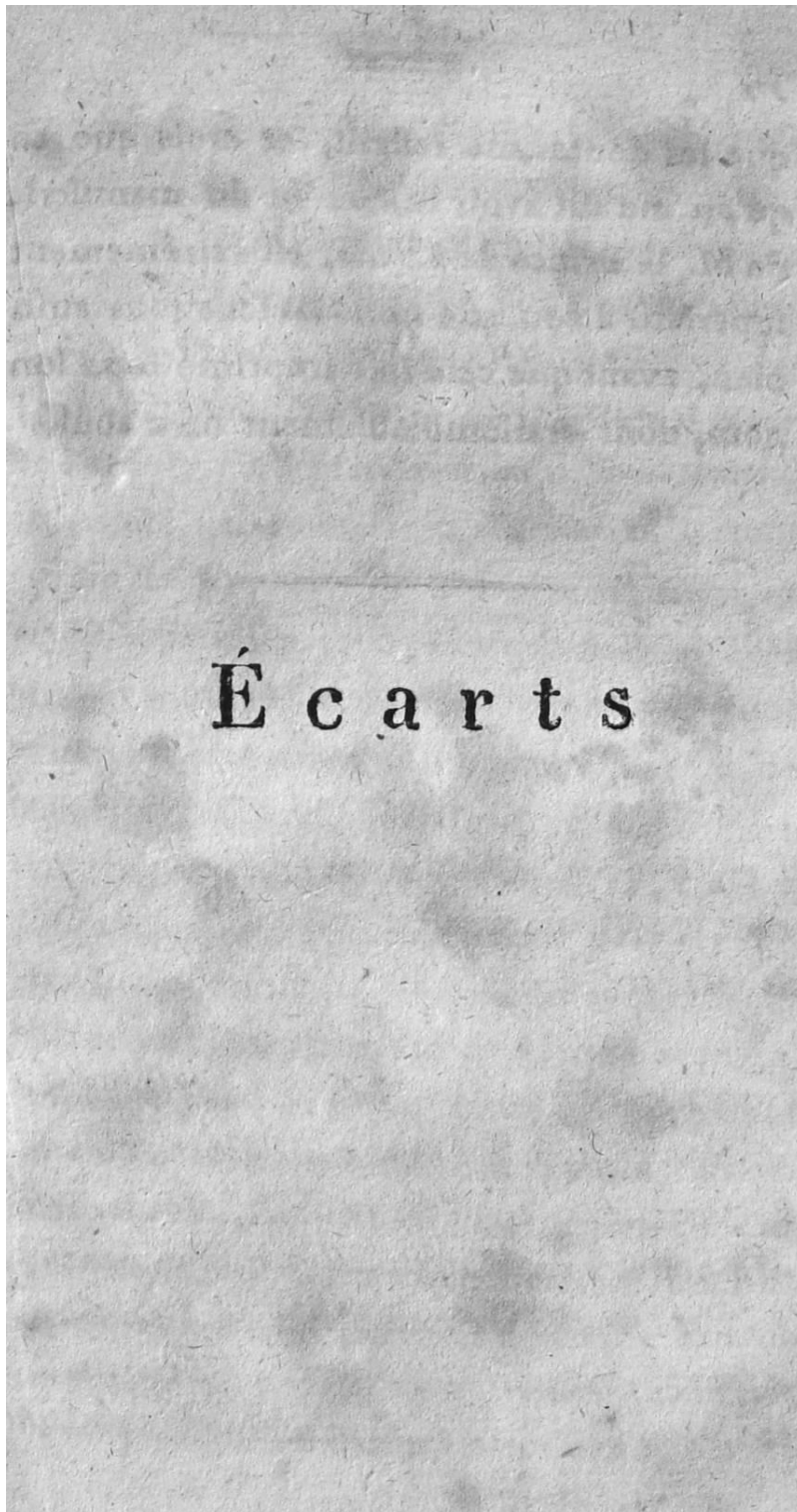
L'incrédulité, les doutes, et la conversion du grand *Condé*, se suivent, à ce qu'il me semble, de bien près; je crois que son quatrième descendant s'est plus occupé d'étudier la vie que la mort.

J'attends ma conversion sur cet ouvrage, et sans une parfaite incrédulité, je conviens

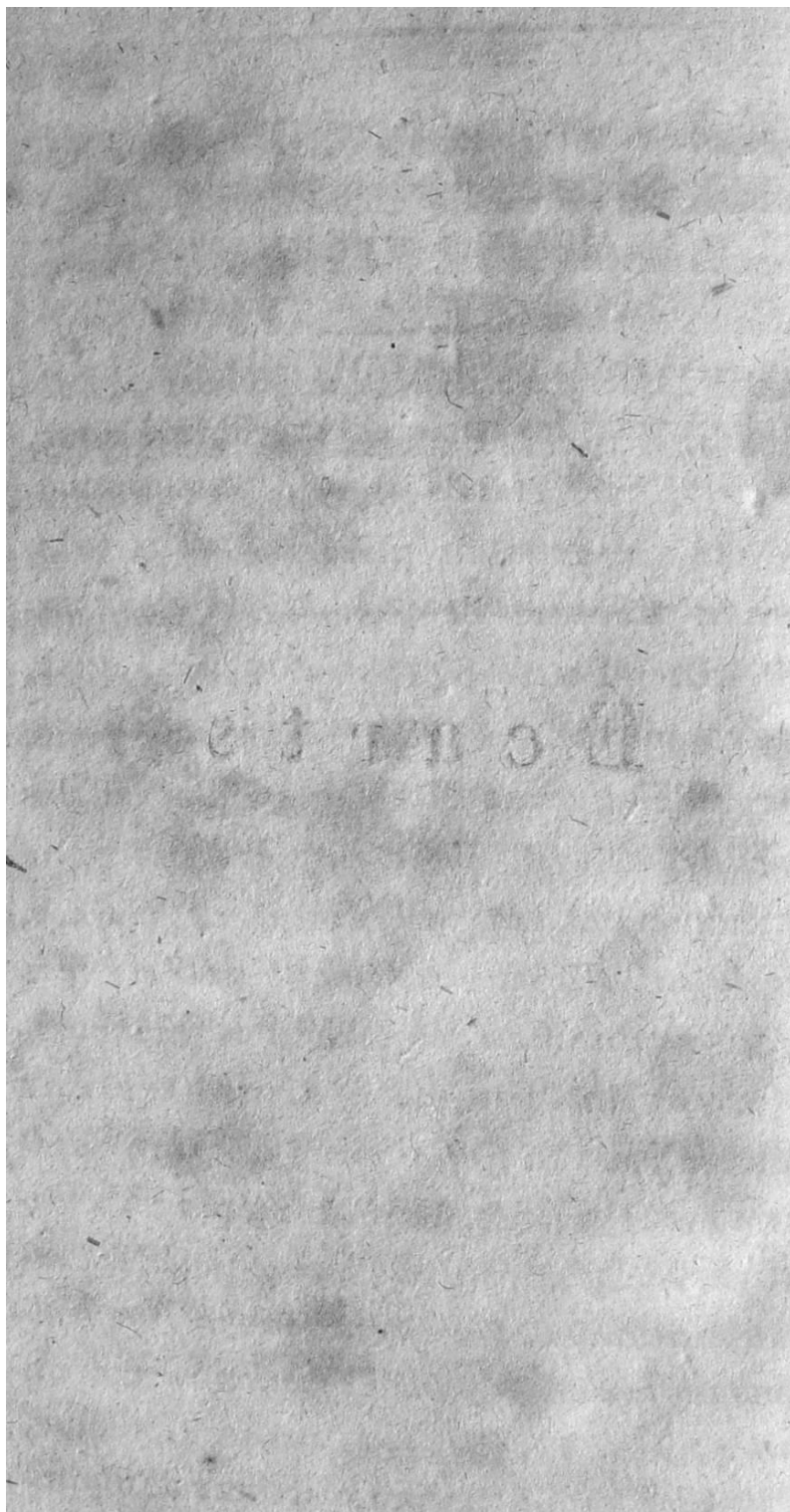


XXXI-54





XXXI-[55] titre particulier



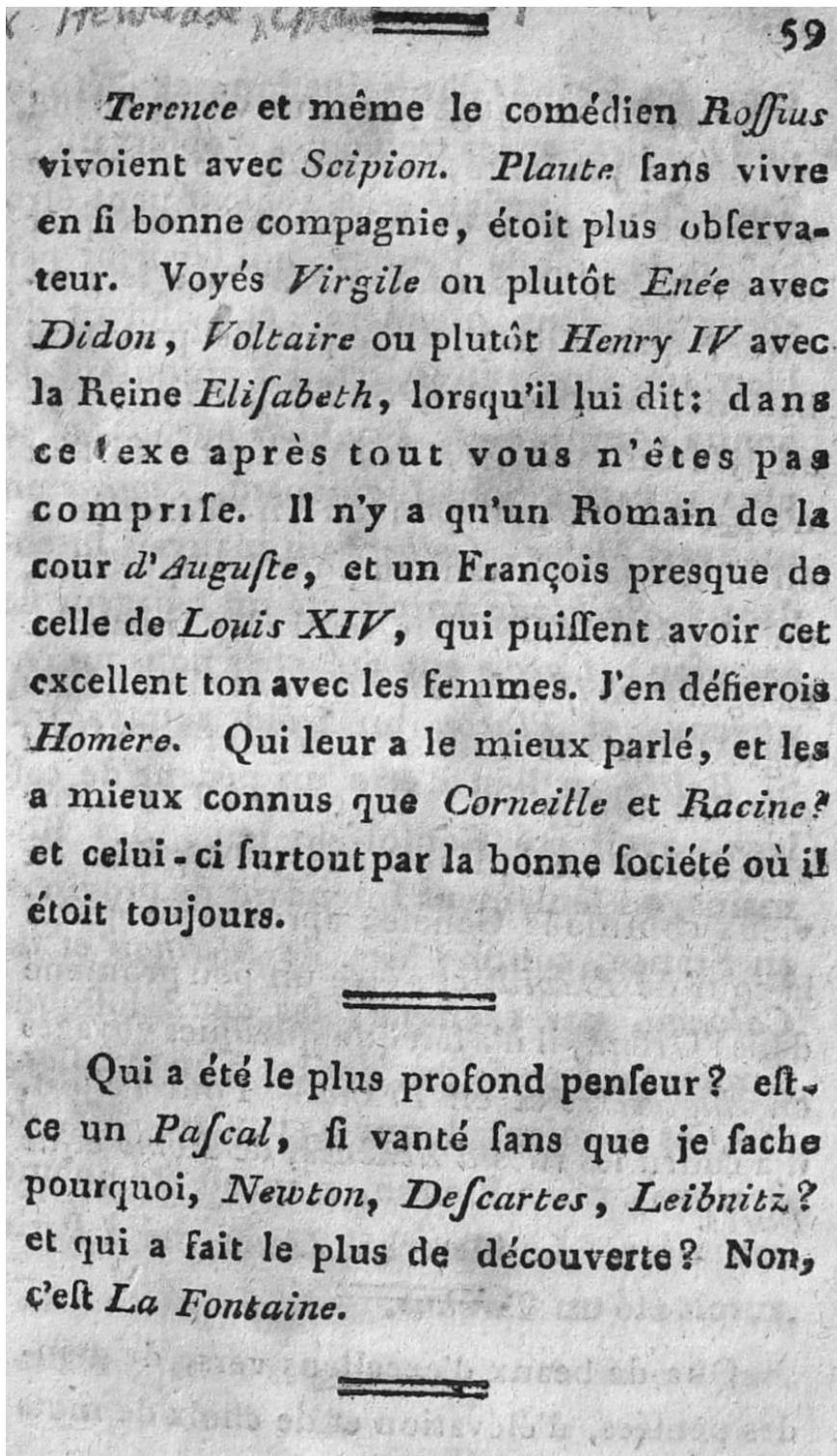
XXXI-[56] blanche

## É c a r t s

Ce qui rend les anciens supérieurs à nous, c'est que leurs grands auteurs ont presque tous été des gens en place. *Longin* étoit premier ministre de *Zénobie*. *Xenophon* étoit Général etc. Si *Demosthenes* et *Cicéron* avoient été des avocats dans une petite ville, si *Bossuet* et *Fléchier* avoient été des curés de village, ils n'auroient pas parlé comme ils ont fait. Si *Voltaire*, *Horace*, *Ovide* et *Virgile* n'avoient pas été des favoris de ministres, et des grands Seigneurs, ils n'auroient pas été si aimablement philosophes. Si *César* avoit été un Lieutenant de Houzards, il n'auroit pas écrit de ce style rapide et brillant, disant plus de choses que de mots. *Homère*, *Pindare*, *Rousseau* dans un genre, *Racine* et *Corneille* dans un autre, *Molière*, *Boileau* dans un troisième, n'avoient besoin les premiers que d'inspira-

XXXI-57

tion, les seconds d'imagination, et d'étude de l'histoire, et les troisièmes d'observation. Tous ces sept malgré cela, avoient peut-être besoin de grands Princes, qui savoient par coeur les deux premiers, et faisoient du bien aux cinq autres, en les entourant de bonne compagnie. *Vendôme* auroit été le plus mauvais Sous-Lieutenant, *Eugène* un mauvais Major, *Colbert* un mauvais Intendant. *Alcibiade* auroit été un tapageur de garnison; *Caton* eut été chès nous un ennuyeux, et *Platon* un froid extravagant. Si *Rollin* au lieu d'être un pédant de collège, avoit été Consul du tems des Romains, ou seulement Intendant de province en France, comme Mrs. de *Meilhan* et de *Calonne*, par exemple, les deux histoires auroient été parfaites, écrites d'un excellent ton, et auroient donné à penser. Me. de *Sévigné*, née à Vienne, n'auroit été qu'une commère. Le Maréchal *Dauvin*, né à Paris auroit été un *Turenne*.

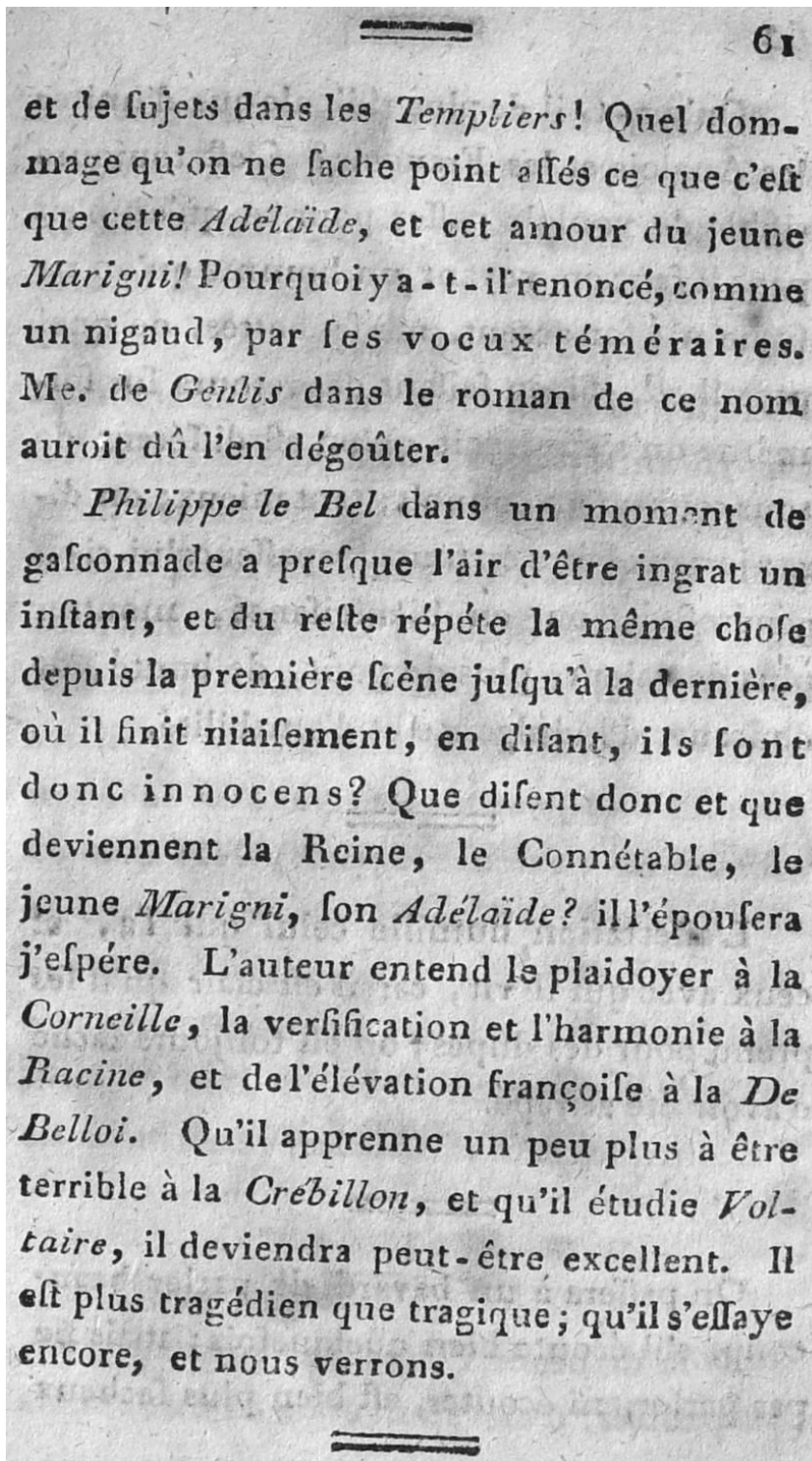


XXXI-59



Quand on ne juge pas pour vivre, quand on n'a ni partialité, ni raison particulière pour être injuste, quand on veut critiquer un ouvrage, sans vouloir d'avance le censurer; quand il n'y a ni esprit de parti, ni flatterie, ni animosité, on n'a jamais mieux analysé un ouvrage, qu'à présent. Si l'on n'a pas assez de goût pour en faire d'excellens, on n'en a jamais tant eu pour les apprécier, on n'a jamais si bien senti les nuances. *Longin, Aristote, Horace* ont donné des règles; mais le goût n'en a pas, et il n'a pas plus de 150 ans. La grace est la soeur cadette de quelques années; le génie est vieux comme la Genèse; après avoir quitté la cour de *David*, et s'être un peu promené dans l'Orient, il n'a fait que quelques voyages en *Angleterre* et en *France*. Pour l'esprit, il a couru les rues d'*Athènes*, de *Rome* et de *Paris*.

Que de beaux d'excellens vers, de grandes pensées, d'élévation et de choix de mots



XXXI-61

Qu'y a-t-il de plus ridicule que d'imiter les Anglois et les François? C'est toujours risible de vouloir passer pour ce qu'on n'est pas. Il faut en voyant un homme qu'on ne sache ni à son accent, ni à ses bottes, de quel pays il est. Si en faisant des retours sur soi-même on s'apperçoit qu'on est différent de tous ceux qu'on connoît; tant mieux; on dira: je veux l'être en tout, surpasser celui-ci en générosité, ou en bienfaisance, montrer plus de valeur, plus de goût, de bonté, de douceur, d'indulgence et d'amabilité,

L'affectation humilie celui qui l'a, et ceux avec qui il vit, car il est clair qu'il les prend pour des dupes; on est toujours fâché d'avoir été attrapé.

On passera à un bavard de parler beaucoup, s'il écoute bien quelquefois; mais ne pas parler, ni écouter, est bien plus fâcheux

dans la société. Il faut apprendre aux jeunes gens à faire face à plusieurs conversations, à ne rien perdre de ce qu'on dit; un mot, un geste, peuvent découvrir bien des choses et bien des gens. Que je hais ces gens dont l'esprit et les oreilles ne sont jamais à la maison, tout occupés de ce qu'ils vont dire, ou de ce qu'ils ont entendu; on les croit peut-être des dédaigneux, ce ne sont que des fots. Mais on est fâché d'avoir perdu ce qu'on s'est donné la peine de bien dire. On n'ose pas répéter de peur d'avoir été peut-être écouté. On les prend en guignon, parcequ' on se déplait à soi-même pour avoir fait des fraix inutiles. Quelle différence si l'on entend: je vous ai entendu dire, Mr., un jour, telle ou telle chose. La mémoire et l'attention sont deux surs moyens de réussir.

Il y a bien de la différence à être original, ou un Original. Celui-ci est maléficié

de la nature, qui peut très bien ressembler à un autre, soit d'une façon ou de l'autre. Il a sûrement des ridicules, des manies, des singularités jouées, ou sottement naturelles. Il est mis extraordinairement, ou par défaut de goût, ou pour être remarqué, et dit: c'est singulier, voilà comme je suis, voilà comme je fais.

Si ce n'est pas la nature marâtre qui l'a arrangé ainsi; suivez-le. Vous trouverez un homme moins qu'ordinaire, à coup sûr, bien petit génie. Mais si, sans le chercher, on est autre, on est tout-à-fait soi, l'on a un caractère qui ne peut être que piquant; on a son cachet dans la manière de dire, d'écrire, peut-être de se mettre.

On est sûr de ne copier personne, il est permis de l'éviter, car il n'y a pas une bonne copie. Par constance à être mis comme on veut, la mode vient souvent vous chercher, vous quitte et vous revient. Ceci est neuf, au moins, dira-t-on de lui; on ne s'attendait pas à cela, on examine davantage l'homme original; et on lui trouvera

XXXI-64



vraisemblablement, puisqu'il n'est pas comme un autre, plus d'élévation et de sensibilité. Il ne peut y avoir que du bien à ne ressembler à personne; car que trouve-t-on presque toujours? des manières si communes, d'être, de penser, et d'agir, qu'on est à merveille de n'être pas un autre.

J'admire que le pieux *Arnould* ait été séduit par *Boileau*, et le justifie sur les mots qu'il dit n'être pas contre la pudeur. Il est bien plus dangereux de l'attaquer sans qu'on s'en doute par ces mots qui apportent avec eux des images. Les questions de mon premier confesseur m'ont appris toutes les sottises, que l'on n'approfondit que trop. A propos d'images et de langue; après celle des Grecs, des espèces d'héritiers, car ils régissent dans des pays qu'ils ont habité, en conservent dans leurs noms. Celui de quantité de Russes, par exemple, veut dire quelque chose. C'est une image, un attribut, une phrase. Si les Slaves n'avoient pas eu *Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. E*

XXXI-65

tant de guerres, ils auroient peut-être perpétué le talent et l'imagination des Grecs.

Peut-être plus corrompus qu'on ne l'étoit autrefois, par cette raison, notre délicatesse connoit mieux la pudeur et le danger de se laisser aller à ce qui la blesse. On devoit changer des expressions des commandemens de Dieu et de l'église. Je crois avoir déjà dit le danger de la Bible, par la même raison; et que c'est faute de connoître l'hébreu, qu'on a traduit par exemple en latin: et ne nos inducas in tentationem; c'est sûrement au lieu de: ne nous induis pas à la tentation. Ne permettez pas que nous y succombions. Que veut-on, par exemple, qu'une petite pensionnaire pense de l'éguillon de la chair, qu'on nomme si souvent même dans les *Bourdaloue* et les *Massillon*? et (si je ne l'ai pas dit encore) toutes ces sortes de péchés qu'on trouve dans les examens de conscience, avec des

XXXI-66

nuances, que l'imagination du sortir de l'enfance cherche à définir et développer.

Si nous entendions bien le grec, nous ne verrions sûrement pas un cochon et un ampoulé dans la description que fait *Platon* du corps humain, et tantôt de l'obscène, ou du bas, ou du ridicule métaphorique chés les anciens.

Il en est de même pour les saints livres écrits en hébreu. J'en reviens à *d'Arnould* un des pères modernes de l'église, un peu Janseniste, à la vérité; il faut qu'il ait été bien pur, pour n'y pas entendre malice.

Plus je lis les traductions des anciens, et les jugemens qu'on en porte, plus je vois qu'on n'en fait pas bien les langues. Les François, ayant trop d'esprit pour n'être pas superficiels, car ils ont peur de s'ennuyer, même les plus profonds parmi eux, ont défini *Homère* et des Grecs moins connus,

comme ils ont voulu : ils leur ont laissé de la grace. Les étrangers la leur ont ôtée, et se sont appesanti sur des choses indifférentes, ayant d'ailleurs moins de cette imagination qui fait promener les autres d'erreur en erreur. Le pédant *Dacier*, le lourd *Per-  
raut* ont peut-être plus de tort encore que *Boileau* sur les Grecs. Mais au moins celui-ci leur donne un habit plus agréable, et plus à la françoise, quoique je le crois moins habile que les deux autres.

C'est à la source qu'il faut aller. Je fais bien que la distance des tems peut l'avoir corrompue, mais j'ai montré des traductions à des Grecs du fauxbourg de *Péra*; de l'Archipel; et à des femmes jolies et instruites des Boyards à *Jaffy*, sachant bien le françois, parlant le grec vulgaire en conversation, mais entendant le littéraire de père en fils, ils m'ont tous assuré que c'étoit toute autre chose, et qu'il étoit plaissant de voir en *France*, des querelles sur les anciens qui, surtout en poésie, n'y sont pas entendus.

Une détestable manière de raisonner, c'est de trop raisonner, et supposer des choses qu'on croit raisonnables :

1. Parceque peut-être elles ne le font pas.
2. Parceque si elles le font, c'est peut-être une raison pour qu'elles ne se fassent pas.
3. Parceque si celui à qui l'on a affaire à une raison supérieure, il fera les mêmes calculs, et vous déjouera.

Ou le Général, le Ministre, que vous voulés arrêter, a moins d'esprit ou plus d'esprit que vous. En ce premier cas, vous faites une fausse combinaison, en lui prêtant ce que vous avés de trop : et dans le second cas, ne voyant pas si loin que lui, vous ferés des sottises, en l'en supposant capable.

Voici le raisonnement du prétendu sage qui n'est qu'un ignorant entêté. Comment peut-il faire telle ou telle chose sans cette raison ? C'est, peut-on lui dire, que vous ne savés pas la position, la façon de penser, les vues, qui sont plus longues que les vôtres.

XXXI-69



On dit: voilà ce que je ferois, si j'étois le Général ennemi, ainsi voilà ce que je vais faire.

C'est ainsi que les pauvres finasseurs et les présomptueux calculateurs se trompent et ne tromperont jamais, surtout s'ils sont minucieux; ils se perdent à la guerre et en politique. Le sot vaut mieux qu'un demi sage, il déjouera peut-être le vrai sage par sa sottise. Le crédule et l'incrédule sont aussi dangereux, l'un que l'autre, dans ces deux genres, ainsi que le méfiant et le confiant. Ces Messieurs qui ne savent pas prendre un juste milieu, manquent de la connoissance des hommes, et ne se fient à leur jugement que parceque leur mémoire, ou leur réflexion ne leur tracent ni exemples, ni comparaisons, parcequ'ils sont froids, lents à concevoir, et qu'ils parlent ou marchent lentement. Ils se croient supérieurs à ceux qui conçoivent vite, et qui dans quatre minutes ont plus vu et pensé qu'eux dans vingt-quatre heures. Dieu me préserve de dépendre de gens pareils, de devoir me

XXXI-70

concerter avec eux pour quelque entreprise ; des gens à écarts, si l'on veut, mais jamais de demi bons sujets, de demi sages, de demi guerriers et demi politiques.

Il n'y a jamais un livre d'éducation qui satisfasse tout-à-fait. Ceux ou celles qui écrivent n'ont jamais passé par de grandes aventures, et n'ont presque jamais eu d'enfants ; ils répètent des lieux communs. La société des médifans est excellente, ils apprennent les défauts d'un chacun. Si l'on fait réfléchir (chose la plus importante à apprendre) on dira : je ne serai pas comme celui-ci, comme celle-ci, car on en dit du mal ; je ne serai pas non plus comme ce médifant, car il doit se faire détester, mais il me sera plus utile que mon gouverneur et vingt livres de morale.

La médifance plaît toujours, il faut en tirer parti. L'histoire n'amuse pas lors-

qu'elle n'est pas médisante. Les panégyriques, les éloges, les oraisons funèbres ennuyent; mais qu'on voie le plaisir qu'on a à lire la chronique scandaleuse, et les critiques de chaque cour. Celle de Louis XIV. a fourni cent volumes qu'on lit toujours avec le même plaisir. Les défauts des grands hommes et des hommes supérieurs consolent l'humanité; sans cela nous serions humiliés.

On s'élève soi-même plus qu'on n'est élevé. Il faut se faire des méthodes pour retenir. La mienne pour l'histoire m'a passablement servi, j'ai toujours choisi un grand règne, un grand événement dans l'espace de 50 ans: les Souverains, les grands hommes contemporains, et tournant autour d'eux, me rappelant ce qui s'est passé un peu avant, un peu après, j'ai desséché la chronologie depuis *Nemrod* jusqu'à nos jours. Par exemple la S. Barthélemy étoit en 1572, cent ans avant le passage du

XXXI-72

Rhin, telle ou telle bataille, tel ou tel traité de paix etc. Celle de *Westphalie* cent ans après *Charles V.*, *François I.*, *Henry VIII.*, *Léon X.* etc.

Il y a des défauts qui au lieu de se communiquer, éloignent de les avoir. Les vices, par exemple, qui sont plus que des défauts, font cet effet là. J'ai très peu vu de libertine de mère en fille; celle-ci se souvient des chagrins qu'avoit celle-là, vis-à-vis de son mari, et de ses amans, de la perte de sa réputation et de sa beauté, et même sans avoir des principes elle prend des moeurs.

Mais ce sont les petits défauts des gens qui, à peu près, ont du mérite, qui sont contagieux, comme la puérilité des occupations, les détails de son intérieur, les petites économies, les minuties, les fausses et inutiles prudences.

Si vous avés de quoi devenir un grand homme, Dieu vous garde de ces gens là, vous ne le ferés jamais. Votre esprit se rétrécira; vos manières, vos propos s'en

ressentiront; vous deviendrés un homme médiocre, inquiet, incertain, indécis, importun, et peut-être même très mince de coeur; car je prétends toujours que le coeur et l'esprit sont cousins germains.

---

Je ne suis un *Antimoine* que pour *Lu-ther*. Comment se donne-t-il lui et tous les autres hérésiarques la peine de s'écarter des bons principes que de bonne foi, il ne pouvoit nier, pour aller et faire aller au diable, par des religions plus gênantes que la nôtre et quelquefois plus sévères.

Passé encore pour les Anabaptistes qui disent: Dieu est par tout, je le prie chés moi aussi bien qu'à l'église, où il n'est pas plus qu'ici. Je conçois une religion de paresseux, de négligens; ils auroient moins de tort et d'impiété, mais ils se priveroient des consolations de la véritable qui, par raison de justice et de morale l'emporte, ainsi que je l'ai dit, sur toutes les autres.

---



Chaque ouvrage a son baptistère. *Voltaire* a souvent fait disparoître le sien, et ce n'est qu'en tragédie qu'on a pu s'en appercevoir. C'est qu'il y faut du génie, et génie continuel, ainsi que dans une grande comédie de caractère. *Voltaire* auroit pu gagner une bataille à 80 ans, s'il avoit été Général, parcequ'un moment de génie suffit pour cela, mais pour le reste sans s'éteindre, il diminue; la grace et le goût survivent; l'habitude en étoit tellement prise qu'on ne peut pas deviner l'âge de ses avant derniers vers pour moi, et de ses adieux du vieillard, qui sont les derniers. Pour l'esprit, c'est un instrument dont on joue plus ou moins bien jusqu'à la mort. Il survit à la mémoire, et celle-ci part avant le jugement. Ce départ fait tort au raisonnement, aux exemples, aux comparaisons, enfin on s'en va par pièces et morceaux. On voit souvent la différence de 20 à 50 ans, et de 50 à 80 ans, surtout en poème épique. L'*Odyssée* est le cadet de l'*Illiade* à coup sûr de 40 ans. La *Henriade* et *Oedipe* se sou-

XXXI-75

76

tiennent par les 20 ans de *Voltaire*. Les mœurs douces et les ouvrages d'habitude d'esprit de *Fontenelle* et du Président *Henault*, ont caché leur âge. On ne découvre celui d'un propriétaire de jardin, c'est lorsqu'il n'en a plus soin, lorsque d'y faire travailler ne l'amuse plus; lorsqu'il cesse d'aimer la nature, c'est qu'il sent la fin approcher. On est jeune à 100 ans, si l'on prend encore de l'intérêt à ce qu'on dit, ce qu'on fait, et ce qui se passe dans le monde.

Je vous donne ma parole d'honneur, qu'il n'y a pas une expression qui me fasse plus de peine. On dit: je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai jamais vu un si beau ballet. C'est une habitude affreuse. Insensiblement on n'y met plus de prix. Qui fait si le pécheur accoutumé à manquer à son serment dans le confessionnal, ne seroit pas arrêté par la parole d'honneur, qu'on a le bon esprit de demander, puisqu'on connoit la fragilité humaine. Depuis l'enfant jusqu'au

XXXI-76

premier ministre on oblige quelquefois à y manquer. Quand on voit nier une chose assés indifférente et foiblement, il ne faut pas presser assés pour obliger à mentir plus fort, et enfin à consommer le mensonge par une parole d'honneur, qui est plus qu'un jurement. On se fait illusion sur celui-ci, qui est partout sacré; on croit ce qu'on jure, on se l'imagine au moins. Mais un enfant élevé par des gens sages, un homme du monde qui a affaire à des supérieurs raisonnables, ne prennent pas l'habitude de se déshonorer. Souverains, Gouvernans, Gouverneurs, petits Précepteurs, pensés à cela, je vous prie.

On ne voit ni un gouvernement, ni un particulier se corriger. Il n'y a pas jusqu'à l'échevin de la plus petite bourgade; le cosaque qui commande dans une petite peuplade presque de sauvages, qui n'ait son flatteur. Il n'en faut qu'un pour empêcher le bien que ceux qui ne le font pas voudroient faire, et la flatterie est agréable

surtout à un paresseux. On dit tout va bien, tout ira encore mieux; que faut-il de plus pour être content? Le Major d'un régiment, à qui un officier, qui veut pêcher dans l'eau trouble, dit cela, envoie promener celui qui lui représente que le soldat n'est pas content, qu'il est près de désert, qu'il n'est pas payé: et s'applaudit le soir avec la nièce du curé de son village, de ce que tout va si bien. Il n'y a que des malintentionnés, disent-ils, qui prétendent que tout va mal. Un tel et un tel sont de bien honnêtes gens, car ils trouvent que tout va bien.

On plait, on est coupable en se prêtant aux goûts, aux inclinations, aux passions, si l'on en a; en disant du mal des gens qu'on fait qu'on n'aime pas. Une espèce de silence respectueux qu'on prend pour de l'admiration, ou un regard plein d'attachement, une réticence, la manière de faire valoir son supérieur, en lui laissant avoir raison, et résistant un peu; voilà les ingrédients du poison qui tue les hommes et les états.

Et puis ils disent, quand le mal est arrivé, qui auroit jamais pu le croire? cela ne s'est jamais vu. C'est la phrase générale des ignorans, ou des gens sans mémoire ou sans réflexion. Tout s'est vu, tout est arrivé. C'est à cause de cela, que ceux, qui ont envie de faire, entreprennent, et que les fots les laissent faire, ne s'attendant à rien. Les premiers savent qu'il y a des exemples, et n'en prennent, et n'en donnent que suivant les circonstances, et les gens à qui ils ont à faire.

Ainsi, je crois l'avoir déjà dit, l'histoire est utile à ceux qui la lisent avec méditation, nuisible aux esprits faux qui ne savent pas comparer les hommes, les choses et les tems, et inutile pour les autres. On dit on n'a jamais été si brave, si poltron, si habile, si bête, si cruel, si brigand, si perfide, si voleur, si honnête etc. Entre les Grecs, les Romains, les François, les Anglois, les Espagnols, les Italiens, et les Allemands, on

XXXI-79



verra les mêmes événemens modifiés, ou changés à peu de chose près. Les nations moins civilisées conservent mieux leur caractère. Les plus libres parmi elles, ont plus d'énergie. Les esclaves ont plus de finesse.

Celui qui a de la disposition à devenir un grand homme, étudie ceux qui l'ont précédé, et profite de tout. Il fait des enthousiastes; ceux qui veulent lui résister sont des fanatiques qui le servent à merveille. Ils écrivent avec de la verve, à ce qu'ils croient, et il n'en faut pas en politique; de plus fots les croient. On ne voit pas que ce qui arrive, a du arriver. Il ne faudroit permettre aux écrivains et aux ministres de travailler en politique qu'après les avoir examiné sur l'histoire. Les conseils de conférence chés le chef des états devroient en être un cours, et après avoir repassé toutes les circonstances de l'ancien tems qui approchent de celui-ci, prendre alors leur résolution.

Le grand homme de guerre ne pourroit-il donc pas être un grand homme en tout? hélas! je n'en vois pas. On diroit qu'il a besoin d'un peu de sauvagerie. Je voudrois savoir ce qu'eut été le *Grand Frédéric* sur le trône de France. Auroit-il eu de la chevalerie, de la grace, de l'élévation, de la douceur, de la générosité? Sans cela, on peut être mon héros, mais non pas mon homme. *Aristide* auroit-il pu être un grand homme de guerre?

Une injustice, une dureté, perdent le grand homme à mes yeux. Je souffre d'être gêné dans mon admiration. *Frédéric* et le *Grand Condé* l'ont presque eu toute entière; ainsi que quelques années de *César*.

Je cherche depuis *Adam*, qui sans contredit a été le premier homme du monde; mais la foiblesse qui entraîna tant de suites  
*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17, F*

82

facheuses me le fait paroître le dernier. Je ne suis pas plus content de *David*, *Salomon* etc. de l'histoire sainte, que de tout mon Plutarque.

*Diogène* n'auroit pas encore éteint la lanterne; il chercheroit encore. Dieu a créé les perfections, mais n'a pas voulu qu'elles fussent réunies sur une seule tête. Je voudrois au moins un grand politique, sans un seul moment de mauvaise foi, ou de contrariété dans ses principes. C'est ce que j'aurois exigé de *Charles Quint*. Il faudroit être attaqué injustement par son voisin, le battre, garder quelque-une de ses provinces pour le punir, la mieux administrer, et la lui rendre après s'être dédommagé des frais de la guerre. Il est aisé d'être bon quand on est heureux, et d'être modéré quand on est fort. Mais qui est capable de cela?

XXXI-82

Le Prince *Eugène*, qui étoit maître de la guerre et de la politique, finissoit l'une pour commencer l'autre par la paix. Un ministre peut-il la faire, sans connoître les positions militaires, le cours des rivières, la chaîne des montagnes, la fatalité du sol? Votre doigt n'est pas un pont, disoit, je crois, le *Grand Condé*, à l'Abbé *De la Rivière*, qui lui montrait sur une carte, ce qu'il devoit faire, en donnant un coup, avec une clef qu'il tenoit à la main sur ce petit doigt indicateur.

Un grand homme de guerre est celui dont la montre n'avance ni ne retarde, qui ne fait jamais un pas que pour en faire un autre, qui calcule les espaces, les chemins, les distances, les heures, les minutes, les obstacles, les cas imprévus et les hommes. J'en connois un comme cela, par exemple.

On a de la peine à faire un projet sur 7 ou 8 lieues de diamètre un peu compliqué;

F 2

comment en faire sur 200 lieues? *Frédéric*, environné de 200000 hommes à *Liegnitz* se jette en force sur un point, et gagne une grande bataille. Il n'avoit besoin que de sa montre. Celles des Généraux Russes, de *Lacy*, *Loudon* et *Dāun* n'alloient pas de même. C'est dans les coalitions qu'on doit dire chacun pour soi, et Dieu pour tout. Mais qu'on pense à la fable de l'alouette avec les petits, et qu'on ne compte que sur soi.

Quand tout va si mal, qu'on ne peut pas dire que tout va bien, on dit: cela ira mieux, tout va être réparé. On accumule sottises sur sottises. La flatterie, ce poison si funeste pour les gens en place, ne consiste pas à dire: vous êtes beau ou aimable, mais à rassurer un Général, un Président, un Gouverneur insouciant, incapable ou fainéant.



---

Une des plus grandes voluptés du coeur, c'est de prendre sur soi une faute, non seulement pour sauver un innocent, mais presque un coupable, s'il n'en coûte pas pourtant l'honneur. La générosité de bourse est aisée, il n'y a qu'à être riche pour en avoir. C'est celle qui ne coûte pas un sou, celle de l'ame, que j'estime.

---

On ne devrait pas plus plaindre les gens qui meurent de chagrin que ceux qui se tuent; on ne peut pas s'en empêcher. Ce sont pourtant eux-mêmes qui le veulent; qu'on meurs de douleur, cela devrait être, mais n'arrive pas; c'est là ce qui seroit intéressant. L'amour propre est cause des deux genres de suicide, dont je viens de parler. Hélas! l'amour et l'amitié ne produisent pas le même effet. L'un a sa cause dans la tête; l'autre l'auroit dans le coeur, il est déchiré, mais son enveloppe ne l'est point par une balle de pistolet. Quand cela arrive, c'est une espèce de fièvre, de délire qui

86

l'occasionne, et non la sensibilité; celui ou celle qui en a le plus, diminue peut-être de santé, de force et d'agrément, mais vit malgré cela.

Ce n'est jamais la fermeté, la dignité, même un coup de vigueur qui brouille les états; c'est un mot, un article de la gazette, de l'aigreur, une animosité particulière, la protection pour quelque espèce, le cas qu'on pourroit faire de ceux qui ne sont pas bien avec telle ou telle cour, qui font répandre le sang d'un million d'hommes.

Qui ne fait pas que des plaisanteries du *Grand Frédéric* sur certain dérèglement de santé de *Mdme. de Pompadour*, et de conduite d'*Elisabeth* de Russie, sur la toilette du Prince de *Kaunitz*, la garde-robe du Comte de *Brühl*, la pesanteur de l'Empire, la nullité de la Suède, armèrent contre lui 700000 hommes?

XXXI-86

Les animaux et les gens de plusieurs métiers, comme tailleur, perruquier et quelques autres plus relevés sont de même, dans tous les pays. Il n'y a que ceux qui n'en ont pas, qui dépendent du pays où ils sont nés, et qui ne se ressemblent pas.

C'est la grace de Dieu qui fait la grace d'état en grand et en petit. Sans cela, on se tueroit, quand on n'a pas de religion; mais sans avoir recours à elle qui doit arrêter, l'un est content de sa femme qui est un monstre de laideur, l'autre de sa maitresse qui est une diablesse, l'un de sa propre figure quoiqu'il soit bossu, l'autre de ses chevaux qui sont des rosses, et de sa voiture qui brise les os; chacun est content de sa détestable maison achetée ou bâtie par lui; on la montre avec complaisance. Voyés, dit-on, ce dégagement, cet escalier, et ces meubles; comme tout cela est commode: l'exposition est au midi, dit l'un; quel bonheur d'être au frais, d'avoir presque l'été au milieu de

XXXI-87

l'hiver. Je suis au nord, dit l'autre; quel bonheur dans les grandes chaleurs! On n'ose pas dire que j'ai d'esprit, mais on le pense.

Bien des gens pourroient se dire, je n'ai ni honneur, ni talent, ni réputation, ni considération, j'ennuye quand je parle, je vis dans un climat affreux, je suis envieux, je ne fais du bien à personne, j'ai été ingrat quand on m'en a fait, je ne fais pas m'occuper, je m'ennuye, je n'ai pas de jour dans ma chambre, je n'y vois pas assés pour lire, d'ailleurs je n'ai pas de mémoire pour retenir ce que je lirois, je n'ai pas d'amis, mon cuisinier est détestable aussi bien que mon vin, et je suis cocu, ce qui doit être, à la vérité, la moindre de toutes ces disgraces de la nature; à ceci près, voilà le cas d'aller se jeter dans la rivière; mais heureusement cela n'arrive pas.

On ment à soi-même, et puis on ment aux autres. Un menteur tient le passé, le présent et l'avenir dans ses mains. Que de batailles où l'on s'est distingué! que de jolis vers on donne pour être les siens! que de femmes on a eues! que de fêtes charmantes on a données! plus le menteur a l'imagination fleurie, et plus il est heureux; il y trouve des ressources ravissantes, surtout si son éducation a été soignée. Ce qu'il ne manque jamais de faire, c'est de se moquer d'un autre qui travaille dans le même genre.

Par vertu, éducation et heureusement moins de ressort et de jeu pour les passions, on ne se familiarise plus avec les crimes comme autrefois; ils nous font horreur. Je ne parle pas de la fièvre de sang des François pendant deux ou trois ans; mais à cela près, les tems ont bien gagné de ce côté-là. On convenoit d'avoir voulu tuer, empoisonner, on en faisoit le projet; on voit que le Cardinal *de Retz* ne regretta

XXXI-89



d'avoir manqué le Cardinal *Mazarin*, que parcequ'il étoit prêtre. Excepté en Italie où ce genre existe encore quelquefois, les autres pays n'y sont pas sujets. Il y a même peu de Bachas étranglés à présent. J'ai encore vu des familles en Moldavie, mélancoliques dans la société; quand j'en demandois la raison, c'est, me disoit-on, parcequ'on a coupé la tête à un oncle, et qu'on craint un peu pour le frère. Cela est bien diminué depuis 18 ans que j'ai passé un hiver à *Jaffy*. Outre le Prince *Gika*, qui eut ce sort là quelque tems auparavant, on soupçonna un prêtre italien d'avoir assisté l'Hospodar qui lui succéda à se débarrasser d'un Consul de Prusse, devant qui, à souper, il avoit eu l'imprudence de parler un peu trop légèrement de la sublime Porte. Quand je lui en parlois, il rioit comme un fou. Je n'en aime pas la manière, lui disois-je; on dit que vous et son Altesse vous l'avés jeté dans un égout, sous les planches qui tiennent lieu de pavé, dans les villes turques. Bon, quelle folie, disoit-il, en

riant! On peut dater la fin des cruautés avec lesquelles, ainsi que je l'ai dit, on étoit familiarisé, de la majorité de Louis XIV.

C'est, je crois, dans les Archives de la littérature que j'ai trouvé un parallèle des Grecs et des Romains. Il y a tant de parallèles connus qu'on se doute bien de ce que ce titre annonce. Mais il faudroit au moins y dire autre chose, et voici ce que j'ai trouvé à ajouter et qui n'a pas été dit. Une bibliothèque bien choisie et point considérable d'ouvrages où il n'y eut aucune répétition des autres; on devroit effacer tout ce qui par hasard se trouveroit ailleurs. Au lieu de cela même trait d'histoire, même anecdote, même réflexion, se trouvent partout. On ne fait pas qu'on pille ou qu'on rabâche; ce n'est pas à l'auteur que j'en veux; il ne peut pas deviner, qu'on ait dit la même chose; c'est au lecteur qui perd son tems. C'est comme dans la conversation où

XXXI-91

l'on dit si souvent ce que tout le monde fait. Il faudroit, quand on entend quelqu'un nommer *Corneille*, et *Racine*, *Bossuet* et *Fle-chier* etc. prendre la main du causeur; cela voudroit dire: chacun est de votre sentiment, parlons d'autre chose. Je la refuserois pourtant dans quelque occasion et je lui dirois: voici ce que j'ajouterois à ce que vous allés me dire. Certes il est à la mode d'élever Rome antique au dessus de la moderne, et on croit avoir lâché une de ces phrases hardies, en disant que la pagana valoit mieux que la fanta; en fait de courage certainement, mais non en esprit. On pouvoit compter deux ou trois Empereurs, qui en avoient, deux auteurs comiques, quatre ou cinq historiens, sept ou huit poètes adorables, à la vérité, et trois ou quatre grands orateurs. Mais ils n'avoient ni musiciens, ni peintres, ni sculpteurs, ni architectes, ni philosophes. C'est du tems de Rome la fanta qu'ils y ont fourmillé, et qu'encore à présent ils fleurissent. Chaque Romain à présent fait des vers, chante et danse, car ils sont gais, et

XXXI-92

les autres ne l'étoient pas. Ceux-là et ceux-ci se ressembloit pour la vengeance, et jouent également du poignard; mais la figure des anciens étoit plus brave et leurs bras plus arrondis quand ils s'en servoient.

Les Grecs donnoient des médecins aux Romains, comme les Juifs en donnent à présent aux Turcs qui sont aussi paresseux et aussi tristes que les autres l'étoient alors.

Les Grecs avoient des peintres, des sculpteurs et étoient les héritiers des découvertes de hasard des Egyptiens et des Caldéens. Ils aimoient à rire et chanter, et étoient, malgré cela, aussi braves que les Romains qui sont restés farouches jusqu'à *Auguste* et *Virgile*. *Romulus* n'étoit pas philosophe; c'étoit le loup berger qui en a fait d'autres qui ont fait quelques héros, parmi lesquels je ne connois d'aimables que les deux *Scipions*.

A-t-on dit (oh sûrement) qu'il y a de la différence entre souhaiter et désirer? le



premier me paroît plus tranquille, le second annonce de la peine, si l'on n'obtient pas.

Depuis l'étude de la botanique et des reptiles jusqu'à celle de l'astre le plus éloigné de la terre, toutes sont agréables. Il y a tant d'intermédiaires qu'il y en a pour tout le monde, qu'on choisisse à son goût, et si on y prend goût, quel bonheur! On cherche, on travaille, on recueille, on se contente toute la journée. Si un fâcheux vient contrarier par sa visite ou question importune, on en sent le plaisir de s'y remettre de plus belle. Que le père, l'instituteur travaille à reconnoître le goût qui est propre à son fils ou élève, et qu'il lui apprenne tous les moyens de le satisfaire. Tant pis si l'on en a de pitoyable, comme la chasse, les chevaux, l'économie rurale. Il faut en offrir d'autre au jeune homme; mais enfin, tout vaut mieux que n'en pas avoir.

L'incertitude de l'emploi de la journée me fait de la peine. Je plains moins l'a-

XXXI-94



inant le plus malheureux que celui qui n'aime point; et l'officier, le ministre disgracié que celui qui n'a été rien du tout. Il n'a rien qui lui parle. Son imagination ne lui trace pas le passé. Son esprit rêve, sans songer; le présent, et son coeur ne se jetent pas sur l'avenir.

Je suis sûr qu'il y a plus d'eau, qui sort des yeux des femmes des quatre parties du monde dans un mois, qu'il n'y en a dans le Danube; celles qu'elles nous font répandre, ne peuvent gueres remplir qu'un ruisseau, jointes à celles des pertes que nous faisons.

Quand je suis excédé des injustices que je vois, des sottises que j'entends, des plaintes, des demandes qu'on me fait, et des malheurs des autres, sans compter

96

l'ennui des visites, des facheux contre lesquels on a beau se barricader dans la chambre; je suis tenté de me jeter non dans l'eau, mais à l'eau: c'est à dire de me mettre au milieu du Danube, loin des barques qui sont au bord; alors tout à moi, point seul par conséquent, je serai tranquille, et laisserai couler mes jours et le fleuve tranquillement ensemble.

Qu'on pense aux projets de ceux qui en font, ils sont tous contre eux-mêmes. On veut faire, on veut dire, on veut partir, on n'est bien nulle part; on est son ennemi, et on finit par être son bourreau. Qu'on vous accorde ce qu'on vous demande, vous en serez puni peut-être avant un mois. L'homme détruit ce qu'il bâtit, plante ailleurs ce qu'il a planté d'abord, efface ce qu'il a écrit, et se voit tous les cinq ans, lui et les autres, sous des rapports différens. Les sérieux passent la moitié de leur vie à

XXXI-96

regretter ce qu'ils ont fait dans l'autre et les gais à s'en moquer. Qui garantit le moment où l'on a eu raison? Toujours celui où l'on agit à ce que l'on croit; on s'imaginerait être content de soi; qu'on s'examine, on se jette de la poussière aux yeux à soi-même.

Quel maudit métier que le nôtre! on paye trop cher d'être en évidence. Les comédiens le sont aussi; mais il y a plus de gens en état de les juger, que les militaires. Ceux qui le sont, mais très ignorans, se croient en état de décider; de même ceux qui ne le sont pas. Cela va jusqu'aux femmes. On pouvoit, dit-on, empêcher ou faire le passage de cette rivière; l'ennemi étoit perdu, que pouvoit-il faire? s'il avoit été battu, il n'avoit plus de ressource; oui, sans doute, imbécilles que vous êtes, s'il vous avoit ressemblé. Mais calculés-vous le génie, les moyens, les positions militaires, les diversions, les forces

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. G*

des uns, la foiblesse des autres. Vous ne connoissés que la carte des postes. Les diplomates passent les fleuves sur leur doigt dont ils font un pont. Quelle faute, disent-ils, les généraux dérangent nos plans; pourquoi en faites-vous? Vous réglés la marche des armées dans une embrasure de fenêtre, et sans savoir ce qu'elles peuvent faire; vous écrasés l'ennemi, en prenant votre café après votre diner diplomatique.

Avés-vous servi, vu, lu, écrit et médité? Personne ne décide sur la menuiserie, la serrurerie; on fait qu'il faut être du métier. On dit son avis un peu plus haut sur la peinture et la musique; mais on fait qu'il faudroit les avoir étudiées. On respecte l'opinion de ceux qui s'y sont appliqué, mais un chambellan qui a porté la nouvelle d'un accouchement, qui passe pour une mission, et en a une véritable ensuite d'après cela, ou qui revient dans les affaires de son pays; un médecin qui au lieu d'aller chés son malade, s'arrête dans un café pour y lire la gazette; le bourgeois qui va s'y

délaisser le dimanche; la femme de la cour qui reçoit une lettre d'un mauvais officier son amant, parlent des torts qu'on a eus à la guerre.

Les auteurs ne craignent que les journalistes, et en appellent à la postérité, mais celle-ci ne peut juger que sur l'opinion des contemporains, qui parlent ou écrivent de travers.

Qui est en état, sans avoir eu même des commandemens importans, de savoir ce que peut une batterie supérieure en nombre ou en calibre à une autre, et la manière d'attaquer, ou défendre. Où sont, même dans les armées, les grands tacticiens?

Il n'y a peut-être pas dans de certains pays six personnes en état de décider, et plus de vingt millions s'en mêlent.

Un maître à danser a et donne une mine si bête, qu'il n'est pas dangereux pour une écolière. Celui qui apprend la figure, peut, s'il est jeune, donner du goût pour la sienne;

G 2

XXXI-99



100

mais, maris jaloux, mamans sévères, prénés garde à quatre mains sur le clavecin, qui se touchent et rencontrent quelquefois. Un sourire, un air de distraction en amène un d'intelligence, et si l'on chante, les *Duo* des coeurs sont souvent une suite des autres; rien n'est touchant comme une jolie voix, et je passerois plutôt à *Julie* d'aimer celui qui lui auroit appris des airs tendres, qu'une espèce de professeur de morale, qui tout de suite se met à la corrompre.

Méfiés vous pour le raisonnement et le jugement des gens actifs; les pieds, les mains font tort à la tête; c'est un besoin que l'activité pour ceux qui n'aiment pas à penser. Le Général, le Ministre que vous voyés toujours occupé, est un manoeuvre; l'artisan se remue, mais l'artiste fait beaucoup en ne faisant rien, ce sont les bras ou les jambes croisées qui agissent d'imagination. Voilà la première et la seule activité nécessaire. Je demanderai toujours à celui qui donne

XXXI-100

un conseil, que faites-vous toute la journée; et s'il me prouve qu'il l'employe toute entière à quelquechose, je dirai qu'il n'est capable de rien. On entend tout de travers, on se presse de parler, on ne réfléchit pas, on ne peut avoir ni confiance, ni considération, on cesse d'être juste, on ne se donne point le tems de comparer et de se rappeler; si l'on se souvient de quelquechose, c'est peut-être d'une autre manière que cela s'est passé. Je le répète: il faudroit une école de méditation, des heures fixées pour ne rien faire, et où, malgré soi, l'on seroit obligé de penser.

Le dessein est un des talens qui tue le plus l'imagination; ce regard servile sur l'objet à copier est même abrutissant; la musique est de même. Les yeux fixés sur un papier bien barbouillé, retiennent les idées et les rétrécissent. On peut varier les réflexions par les talens, pour reposer la tête: c'est à dire qu'une heure de dessein ou

XXXI-101

de musique peuvent s'accorder; mais pour peu qu'on s'y livre et qu'il y ait de l'habitude ou de la manie, il vaut mieux briser les crayons et casser les cordes de ses instrumens. Il faudroit apprendre à causer, comme on apprend à danser. La sécheresse qu'on met dans la conversation tue ceux qui s'y livrent avec le desir de plaire. On est poli, on est presque aimable, mais on n'est pas amical; c'est de l'être, de ne s'assujettir, ni assujettir personne à rien, qui est le laissés aller de la bonhomie, comme la grace est le laissés aller des manières. C'est dans le nord que ces deux là se trouvent. Il n'y a que les Polonois et les Russes vraiment sociables. L'Allemagne est roide, la France complimenteuse, l'Italie grimacière et l'Angleterre dédaigneuse.

Je voudrois bien savoir si les loix divines peuvent condamner un duel dont la cause seroit de blasphémer contre Dieu, la providence et la religion dominante d'un pays, et si les loix humaines peuvent sévir contre

un sujet du Souverain de qui l'on diroit du mal. Si l'on veut le discréditer dans son royaume, mépriser sa personne, son militaire, les parens, les généraux, même les ministres, auront-ils la cruauté de faire couper la tête ou mettre en prison celui, qui prend leur honneur à coeur. Il doit donc y avoir des exceptions dans les décrets portés sur des ames nobles et sensibles; c'est ici que la philosophie doit venir au secours de la jurisprudence et de la justice qui n'a pas de justice.

L'âme de celui qui s'est battu pour Dieu doit être plutôt sauvée s'il est tué, que celle du croisé qui passoit les mers pour aller reprendre Jérusalem. C'est un homme qui est en état d'une guerre plus sainte, et qui se dévoue à la mort comme dans une bataille. Les ministres du Seigneur et ceux des Princes devroient, ce me semble, expliquer et interpréter à cet égard les décrets du ciel et de la terre; il devroit en être ainsi de tant de loix trop générales.

---

Il devrait y avoir des tribunaux contre les tribunaux pour tant de choses qui n'ont pas de nom et tant de cas qui ne peuvent pas être prévus.

---

Quelle injustice sur les réputations des femmes! L'ai-je dit peut-être quelque part? Une hypocrite avec dix amans n'a qu'à faire quelque visite de vieille femme, et aller à des assemblées, on la déclarera bonne compagnie, et la sensibile ou l'étourdie mauvaise compagnie, pour une ou deux jolies petites aventures. Oh! que de pauvres juges et jugemens dans le monde! On peut les dédaigner sans les mépriser tout-à-fait.

---

Ce n'est pas par mauvais coeur; mais qu'est ce qui fait le goût pour les événemens bons ou mauvais? on en veut avoir d'une façon ou de l'autre. Mort, chute,



ruine, disgrâce, exil, incendie, orage; le premier qui vient en porter la nouvelle dans une société, est entouré, écouté et questionné sur les plus petites circonstances.

---

La fatuité est autre chose que la vanterie; la première est l'effet de l'amour propre qui annonce les succès et en attire d'autres. Je conçois qu'on s'y laisse aller; tant pis, si l'on devine. Mais l'autre prouve qu'on n'est pas accoutumé à en avoir, qu'on n'est pas fait pour cela et qu'on y met trop de prix. Malgré cela, y a-t-il presque un homme qui ne cherche pas à faire croire qu'il a été bien avec quelque femme. Le menteur en a surtout une manière à impatienter.

---

On nous reproche quelquefois d'avoir un mauvais goût; il n'y a pas de femmes

surtout qui ne le trouve, quand même celle qu'on a, est charmante; mais d'ailleurs on prend ce qu'on peut, c'est la possibilité, la facilité qui détermine, nous n'avons pas le choix. Mais pourquoi les femmes qui l'ont, en font-elles de si mauvais. J'en connois plus de cent qui n'ont pris que des magots, des mauvais sujets, des stupides, des gens de mauvais ton, des suffisans, des menteurs, des ennuyeux et quelquefois des subalternes.

Quel est l'homme sans envie? c'est le plus commun et le plus capital des capitaux. Qu'on voye la source du mal qui arrive dans le monde, depuis les bouleversemens politiques jusqu'aux intrigues de société, tout vient de là. Elle existe, même sans ambition, sans colère, sans avarice; on voit des gens envieux de ce qu'ils ne peuvent pas avoir; ce n'est que l'envie qui rend l'amour propre dangereux, car celui-ci sans

elle ne produit que le désir d'être supérieur à un autre. Je puis être fâché de n'avoir pas eu l'occasion de gagner une bataille, mais si je suis fâché qu'un autre l'ait gagnée, je suis un vilain envieux. L'envie est une colère sourde, prolongée; la colère sans envie est un premier mouvement dont on revient comme de l'ivresse. L'envie est la mère de la médifance, et la belle-mère de la calomnie, elle est le cachet de la médiocrité, elle prouve la suffisance et l'insuffisance, c'est la maladie honteuse de l'âme.

Pourquoi une femme qui par sa beauté, son esprit a autant d'amans et de succès qu'elle veut avoir, est-elle bonne, généreuse, indulgente? c'est qu'elle ne peut connoître l'envie. La folie de la plupart, est de croire qu'on est amoureux d'elles. Eh bien, cela les rend meilleures, celles qui voyent assés juste là dessus sont méchantes. L'amour propre et l'aveuglement des premières les rend excellentes. Malheur aux gens

XXXI-107

---

des deux sexes qui ont des prétentions sans avoir des droits, ou plutôt malheur aux gens qui ont affaire à eux dans tous les états de la vie et en société.

---

Il n'y a de gens aimables que ceux qui vivent avec des gens aimables, ils cessent de l'être lorsqu'ils ne font qu'en rencontrer. Accoutumés à dépenser sans recette, ils parlent, font des fraix, n'attendent pas qu'on en fasse pour eux; et ceux qui sont capables d'en faire s'en vont mécontents d'eux même et de l'homme aimable qui ne l'est pas pour eux, parcequ'il ne les écoute pas, et ne les met pas en valeur.

---

Ce qui me déplaît le plus dans la société c'est de voir les difficiles sur un projet quelconque sérieux ou autre de plaisir ou d'affaires. Il y a des pays surtout, où l'on ne voit jamais que ce qui est contre, jamais pour, jamais facile, des obstacles, des suites, des qu'en

dira-t-on? Il y a plutôt deux nez qui se ressemblent que deux esprits. S'il-y en avoit deux de même et deux coeurs aussi, ce seroit le bonheur suprême. Le créateur a eu sûrement ses raisons pour que cela ne soit pas; adorons les, après les avoir respectées, mais ne cherchons pas à les deviner. Peut-être que c'est, parceque ces deux esprits et ces deux coeurs dans deux jolies figures, par exemple, auroient trop de peine à mourir. Ce sont les chagrins qui en diminuent la crainte.

Comment une femme qui fait remarquer qu'une autre a des amans, peut-elle croire qu'on lui fera grace des siens? Les femmes sont plus jalouses et plus envieuses que les hommes, parcequ'elles n'ont rien à faire de sérieux, elles sont rancunières par légèreté, plus que par méchanceté, elles réfléchissent peu, parcequ'elles sont toujours occupées d'ouvrages de bagatelles, de toi-



lette et presque jamais de leur ménage. La vie des femmes est une enfance prolongée, elles en ont les joyes, les colères, les petites méchancetés, l'irréflexion et les goûts.

L'homme abuse trop d'être le seul animal qui rit. Il y met souvent de la niaiserie et un air de bonhomie après avoir parlé ou écouté.

Qu'on examine la mauvaise raison des succès qu'on a souvent dans la société. L'un y fait des dupes par une volubilité de langage que l'on prend pour de l'inspiration; l'autre par un arsenal de raisonnemens étudiés pour soutenir quelques paradoxes qui éblouissent, et sur lesquels on met la conversation. Qu'on y élève la voix, qu'on fasse une sortie pour ou contre une nation, pour ou contre un particulier, ou une opinion reçue, on sera admiré par des gens qui

XXXI-110

---

III  
avec de l'esprit pourtant n'ont pas celui de l'observation.

---

Qu'on se méfie de ceux qui ne disent que quelques mots qu'on interprète comme on veut, ou qui n'élèvent quelques difficultés que pour se rendre aussitôt. Ils auront bientôt des partisans: et de subalternes qu'ils font dans une société, ils s'érigeront en docteurs dans une autre. Le monde est peuplé de charlatans.

---

Quand on veut se faire honneur en revenant des opinions reçues, on dit, chacun a le droit de juger d'après soi. Voilà ce qui a donné le nom de la République des Lettres. Je consens à ce nom, puisqu'il existe, je ne fais pas pourquoi. Mais c'est de l'anarchie, lorsqu'un sot en profite pour juger autrement qu' *Horace* et *Boileau*.

---

XXXI-111

---

En s'élevant contre *Molière*, *Racine*, *Montaigne* et *La Fontaine*, on est en rébellion. Il est à la mode à présent d'être en insurrection contre les grands hommes, surtout de la littérature françoise. Pourquoi faire pleurer, dit-on, à une tragédie? il faut faire frissonner. Qu'on mène pour cela, à un cimetière ou sous une roue où vivent encore un peu quelques criminels. Cela ne coûtera rien et vaut mieux que payer à la porte pour une tragédie angloise ou allemande. L'esprit n'a plus de palais, si l'on peut s'exprimer ainsi, il boit de l'eau de vie.

---

Le poison et les poignards des Grecs et des Romains font l'effet qu'ils doivent produire, la terreur. Mais quand des gens habillés comme nous, ou des personnages modernes, présentent des atrocités sur le théâtre, on s'y accoutume, et l'on n'en a plus l'horreur que les crimes doivent inspirer. Il leur faut mille ans d'ancienneté

pour n'être pas dangereux; point de *Cor-day*, je passe *Judith*; point de *Robespierre*, je permets *Crebillon*.

Le petit talent de faire des vers sert au symptôme de l'amour. Si une femme n'en donne pas envie, c'est qu'on ne l'aime pas; et si même, sans cela, on n'a pas le besoin de lui écrire, une demi-heure après s'être séparé d'elle; c'en est encore une preuve.

On a beau avoir de l'esprit; si l'on juge mal un homme, une femme, une pièce de théâtre, on n'est capable de rien. L'imagination est, comme on dit, la folle de la maison; si elle est soutenue par l'éloquence, elle est bien dangereuse; si l'on a peu d'idées, mais si au moins elles son nettes, on peut être employé. Qu'on dise de bonne heure à un jeune homme: que pensés-vous de ce Monsieur, que vous voyés dans la société, de ce Général, de *Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. H*

XXXI-113

114

ce Ministre? ont-ils l'air instruit, penseur  
et pensant bien?

Le génie est un aveugle dont l'esprit doit  
être le bâton. Si on le lâche à ballon perdu  
il se trompe de route, s'égare, et fait la cul-  
bute. Le goût en doit tenir la corde pour  
le ramener à soi, quand on veut.

Le génie a fait gagner 12 batailles au  
*Grand Frédéric*, et perdre trois plus décisives,  
et manquer toute la guerre par le siège  
d'une place.

Le génie a son département dithyrambi-  
que, lyrique, et peinture et musique. L'es-  
prit et le goût ont tous les départemens. Pour  
un mot sublime de *Shakespear* que je trouve  
supérieur au moi et qu'il mourut; mon  
royaume pour un cheval, que de  
folies ne doit-on pas supporter.

XXXI-114



---

Le génie est un éclair; soutenu par la méditation, c'est la foudre; l'inspiration commence, la réflexion acheve.

---

Si un concierge des petites maisons, écrivoit tous les traits de génie des foux, il feroit une superbe tragédie angloise ou allemande. Lorsqu'en s'écartant un peu du vraisemblable, ou de la règle d'unité de tems et de lieu au théâtre, ou des cinq ordres d'architecture en bâtimens, on répare cette faute par un effet prodigieux; on doit fermer les yeux sur le tort de l'auteur et l'applaudir, en le priant de ne pas recommencer.

---

Plaisante façon d'écarter la raison! on dit: tout le monde le fait, on l'a dit; c'est le cadre qui doit être différent: mais le mot de sens commun signifie que le bon sens doit être général.

---

116

Tous ces prétendus délires sublimes sont aux dépens de l'instruction, ou sont des accès de vanité qui couvrent l'ignorance ou le défaut de logique.

Où trouver une égalité de poumons, et une justice distributive dans le tems que chacun employe à parler dans une discussion? on est prêt à prouver un fait, à citer un exemple, à proposer une comparaison, un rapprochement etc. on est éteint par le feu supérieur, une abondance de paroles: on perd la bataille sans avoir combattu.

L'amour propre des femmes dure plus longtems que celui des hommes, elles ont bien de la peine à quitter le nom de l'amour et accusent d'insensibilité ceux que leur figure ou leur âge empêchent de les aimer.

Quand une femme dit qu'elle s'ennuie, c'est comme si elle disoit: personne n'est amoureux de moi.

XXXI-116

---

Il est plaisant de voir leur sévérité pour quelques unes d'entre elles qui n'ont pas eu plus d'avantures, et leur facilité à leur en donner sur le rapport des faits et des menteurs; elles croient par là faire oublier les leurs.

---

C'est la moins riche qui est toujours l'opprimée. Une femme qui a un grand état est toujours vertueuse. Mais malheur à une pauvre petite étrangère, si elle s'avise d'avoir un amant: il n'y a que bonheur ou malheur dans ce métier là. La jolie femme passe alors pour mauvaise compagnie.

---

L'une dit, j'ai accouché en secret, je respecte le public, je crie contre les autres, je suis vertueuse. L'autre, je ne me cache pas d'avoir une intrigue, je ne suis point une hypocrite, je suis vertueuse. La première crie contre la seconde. Est-elle jalouse de sa stérilité?

---

118

Que de petites noirceurs et cruautés parmi ces dames ! que de pièges elles se tendent pour leur toilette et leur réputation.

On prononce bien légèrement sur l'honneur d'un Etat. Il n'est pas si chatouilleux que celui d'une Demoiselle sortant du couvent, ou d'un cadet de Gascogne qui n'a que cela, et la cape et l'épée. Le comble de l'adresse en gouvernement est de prendre une attitude de dignité, tout en se pliant aux circonstances.

Si l'on reçoit ce qu'on appelleroit dans la société un affront de la part d'un voisin, on ne peut pas faire périr deux ou trois cent mille hommes à la guerre, pour le vanger.

Que chaque Etat ne se batte que pour aris et focis, il y aura une paix éternelle.

S'il y a un doute pour des limites, une dotte, une succession, qu'ils plaident comme des particuliers ; il n'y aura plus de guerre

XXXI-118

dans le monde. Si l'un d'eux s'arme, fait des magasins, qu'on lui demande pourquoi. S'il repond: je suis maitre chés moi, c'est qu'il a de mauvaises intentions.

---

Les femmes sont nées contrariantes, elles trouvent une mauvaise raison à tout, et voyent des obstacles, et font des représentations. Cela sauve quelquefois leur vertu.

Le gouverneur, la gouvernante, le maitre d'hôtel, l'écuyer, tous les gens de la maison se plaignent toujours plus de Madame que de Monsieur. Comme on leur rétrécit l'esprit dans leur éducation, elles sont minutieuses, et n'ayant qu'une petite pension qui les nécessite à l'économie, elles n'apprennent pas à leurs enfans à être généreux. Madame se fait toujours mieux servir que Monsieur, et est sujete à prendre en guignon, les gens, comme les personnes de la société qui, pour un mot, souvent lui déplaisent.

---

XXXI-119



L'amant, l'ami, qui commencent à s'apercevoir que l'autre moitié d'eux même, a des défauts, cesse bientôt d'être l'un et l'autre. Il faut de l'aveuglement dans ces deux états. Si l'on ne croit pas la maîtresse, et l'autre ami parfait, chaque jour on découvre une imperfection de plus.

Je reconnois quelquefois la généalogie de l'opinion, le crédit d'un des oracles de la société, de ces sots qui y prêchent. L'ignorant s'en épaule, veut s'y faire un parti. Son espèce d'amie, ou d'amante le croit, va prêcher le même sentiment dans une autre société. Il gagne insensiblement; on y apporte les mêmes phrases pour le soutenir.

L'espèce d'ami de cette personne-là qui détestoit celui d'une autre, s'en rapproche. On ne dit plus qu'il est immoral, qu'on seroit fâché de vivre avec lui, on professe la même opinion souvent très erronée. Que de pauvres têtes on rencontre!

C'est souvent parceque l'on ne se donne pas la peine de penser par soi; Sans afficher la contradiction, qu'on se roidisse contre l'opinion très souvent, et l'on ne se trompera pas.

Il n'y a pas une ame sensible sur 200 ames, et encore celle là n'est souvent qu'effleurée ou exagérée. Tous ces desespoirs d'amant et d'ami, qui partent ou qui voyent partir, durent si peu ..... les impressions s'effacent si aisement .....

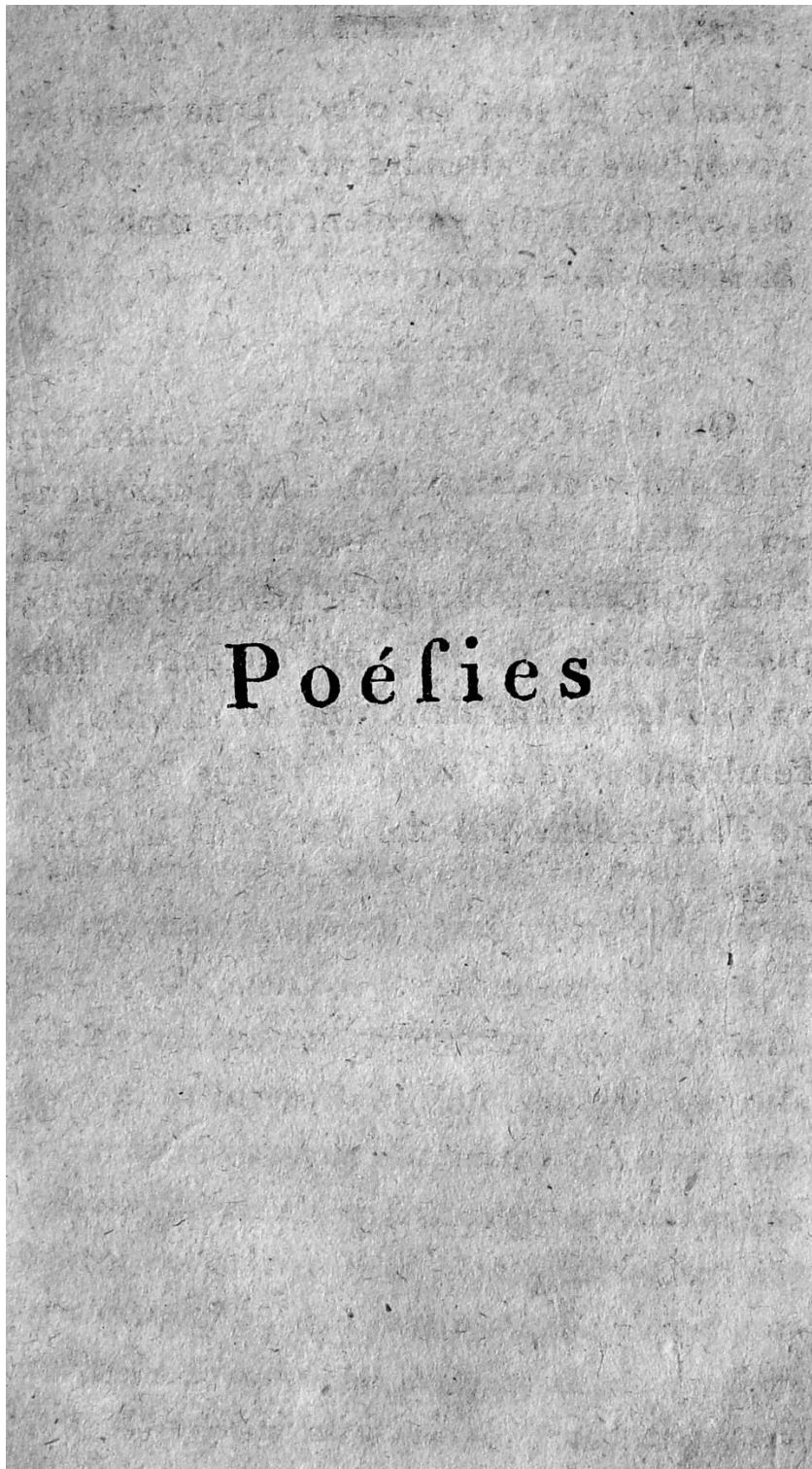
La preuve que cette grande sensibilité n'est pas dans la nature mais tient à l'éducation, aux exemples, aux propos, aux lectures, c'est qu'on n'en voit pas dans le peuple; on s'y épouse, ou l'on ne s'y épouse pas, en s'aimant ou sans s'aimer. 20 florins font peut-être manquer un mariage, on n'y pense plus. Voit-on pleurer un soldat, ou un payfan? ils quittent gai-

122

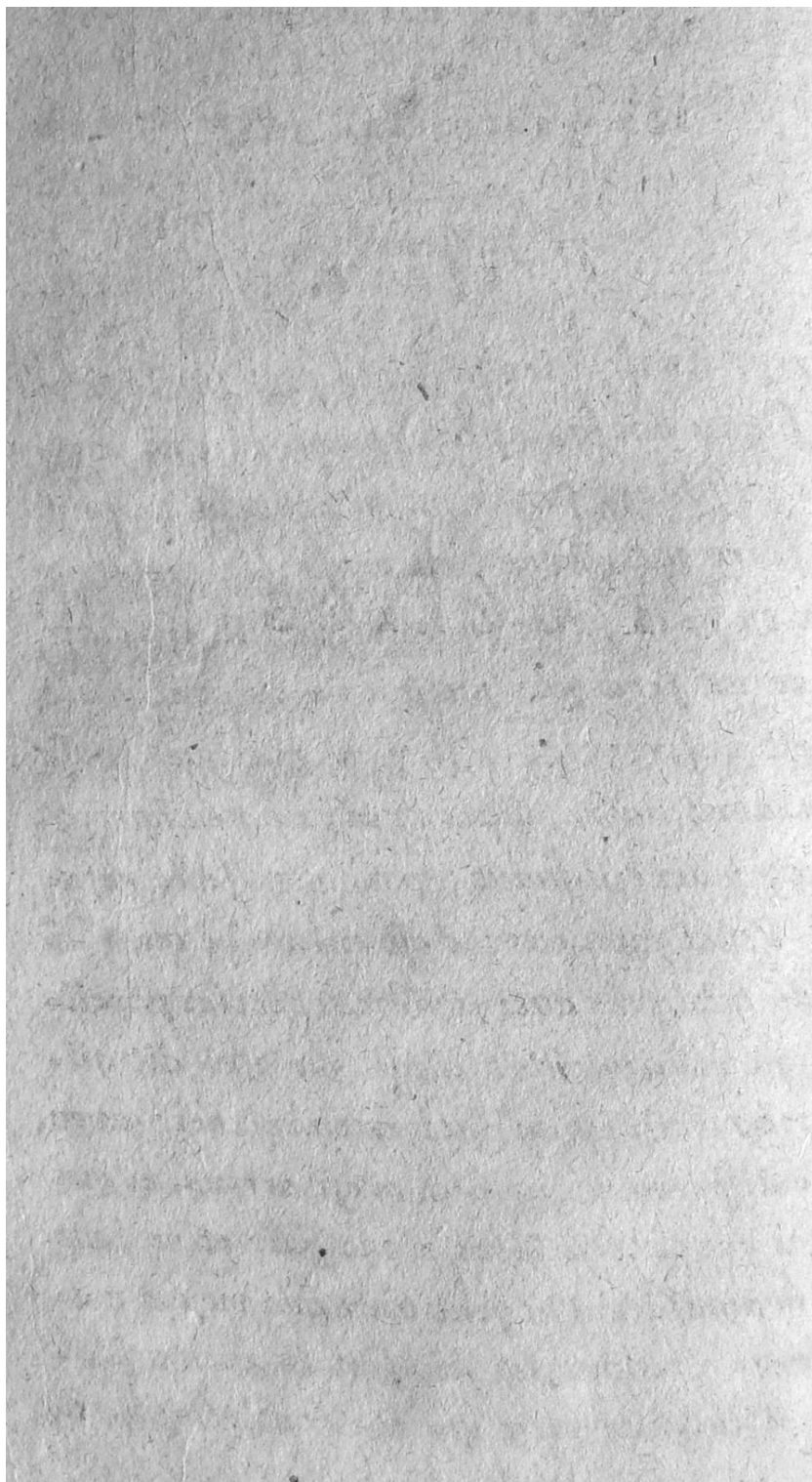
ment ce qui leur est cher, ils ne vont pas reconduire ou attendre au retour, ils n'écrivent point, ils y pensent peu, mais sont bienâises de se retrouver.

On diroit qu'il faut être gentilhomme pour aimer, et dame de qualité pour pleurer. L'ame est peut-être aristocrate. Le bourgeois aime pourtant la femme et couche plus avec elle que le grand seigneur. Elle va voir ses parens dans' une autre ville, il l'embrasse et va au cabaret. Tous ses amis ne s'assemblent pas chés lui pour le consoler.

XXXI-122



XXXI-123



XXXI-[124] blanche



# Les délices de Vienne

et

de ses environs

ou

les quatre saisons.

## Préface.

*Après avoir bien disserté plus sur le nom que sur la chose, et dit tous les lieux communs possibles, sur ce qu'on peut, ou ne peut pas faire un poëme, en prose; je prétends qu'on en peut faire sans poésie; il est clair que ce ne sera pas un poëme épique: mais s'il est descriptif, s'il y a quelque chose d'extraordinaire, mais vrai; de peu harmonieux, mais piquant; pourquoi se le refuser? Voici mon cas; c'est encore ce que j'ai dit de quelques autres demes bêtises pareilles, qu'on appelloit ainsi que j'ai dit ailleurs boutades, ou épîtres chagrines: avec cette différence que ceci m'est arrivé, et que toutes ces contrariétés n'ont fait et ne font que m'amuser. On sent bien que vu ma manière de prendre les choses, il y en a bien plus à côté de cela qui me font plaisir, et*

XXXI-[125]

*P r é f a c e.*

*que ce que je peins ici comme malheur, n'en est pas pour moi, mais pourroit en être pour d'autres.*

*On ne disoit pas de mal autrefois de ces petites pieces où au moins le naturel doit faire trouver grace. Ces Deshoulières la Suze et bien d'autres n'en auroient pas trouvé vis-à-vis des journalistes de ce tems-ci, mais bien vis-à-vis des gens de bonne compagnie, de leur société et de la cour. Ceux qui n'ont jamais su faire un vers, sont les plus difficiles; ils disent qu'avec de l'usage du monde, on en fait, si l'on veut: ou au moins qu'on s'y connoit et que l'on voit tout de suite si un vers est exacte ou mauvais, point du tout. Ces Messieurs en ignorent même le mécanisme, et ne s'aperçoivent pas d'un pied de plus ou de moins; ils pourront remarquer plutôt s'il n'y a ni grace, ni harmonie, comme dans ceux-ci, par exemple, où je conviens que l'une et l'autre en sont absentes.*

*Il y a quantité, depuis quelque tems, de dénigrans du descriptif. C'est un genre qui étoit estimé autrefois, et qui doit toujours*

XXXI-[126]

*P r é f a c e.*

*l'être, si l'on en a le talent. Le vrai doit toujours plaire, il n'y a point de minutie à le représenter en vers, en peinture et en musique. Myris et Girardeau se sont fait un très grand mérite dans leurs tapis, et les plus petits détails d'une chambre.*

*Il y a peu d'observateurs dans le monde où pour se venger de ne pouvoir pas l'être, on aime mieux trouver que rien n'en vaut la peine. Ils ne peuvent pas goûter ce qui leur échappe, et ce que les clairvoyants avides de rencontrer la vérité, saisissent avec plaisir. L'imitatif est fait pour plaire. Boileau l'a bien prouvé par son Assiette roulant contre le mur. Heureux les bons imitateurs et cet imitatif.*

*On vous dit dans ce petit commencement de siècle de paradoxes : cela est impossible, ou ridicule ; qu'importe une musique qui exprime les paroles ; elle peut aller à l'ame, comme dans un opéra, où un air touchant est sur une pantoufle. Qu'elle parle seulement aux oreilles, il ne faut n'y confondre, n'y réunir les arts. Mais n'est-ce pas y mettre le comble au contraire de les joindre ensemble, et*

XXXI-[127]

*P r é f a c e.*

*d'enchanter par la mélodie, la peinture et l'expression? Les instrumens se passent de paroles, on peut se les faire à soi même et se dire. Je suis sensible en entendant une harmonica; je vais à la chasse, en entendant le bruit des cors, et je vais à la guerre, en entendant les sons inspirans de la trompette. Mais on doit aimer dans un opéra la musique analogue à la situation de tendresse, de désespoir, de colère, de sensibilité et de joye rendue en beaux vers. Ainsi, l'on veut tout changer, renouveler ses idées, dit-on, ou les agrandir, et sous le prétexte, méprisant toutes les opinions reçues, retomber dans la barbarie, en cherchant mieux que ce qu'on a. Qu'on fasse des découvertes dans les sciences, si l'on peut; mais il n'y en a point à faire sur Dieu, la vertu, la morale et la religion. —*

*Si l'on veut en faire sur soi-même, on fera bien, mais on ne trouvera qu'ignorance, défaut de logique, écarts de l'esprit et présomtion.*

# Les délices de Vienne

et

de ses environs

ou

les quatre saisons.

## *L e P r i n t e m s*

O charmante saison en vers tant célébrée  
Veux-tu savoir ce que je dis de toi ?

Je n'ai qu'à te conter comment va ta  
journée.

Graces au tems qu'il fait, dans mon lit,  
tout à moi

Je passe doucement ici ma matinée.

Mais la nuit un tison par le diable en-  
flammé

Tombant, roulant hors de ma cheminée,  
Et m'étouffant de sa fumée,

A pressé le moment que je serai damné :

Et mon ballet, en feu mettant ma boiserie

Et ma glace en éclats ont menacé ma vie.

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17, I*

XXXI-[129]



130

Je me leve effrayé de n'avoir pas eu peur ;  
Car de dormir bien fort je jouis du bon-  
heur.

J'entends des cris affreux, c'est la pauvre  
*Nannette*

De ma chère *Christine* assés bonne sou-  
brette,

S'enfonçant à cheval presque sur un ton-  
neau,

Sans savoir que sous elle il étoit un caveau.

Je tremble en m'avancant, car j'entends du  
tapage,

Le vent vient d'enlever chés moi presque  
un étage,

Craignant qu'il ne m'enleve aussi; pour  
mon jardin

Je veux, tout en lisant, poursuivre mon  
chemin.

Mais sans m'en avertir au bout de la mu-  
raille

L'escalier est ôté parcequ'on y travaille.

Un gouffre sous mes pas me paroissoit ou-  
vert,

Je fus prêt d'y tomber, il n'étoit pas couvert.

XXXI-130

Un aiglon fatigüeux emporte six fenêtrés,  
Huit ou dix pots de fleurs, deux sapins et  
trois hêtres.

C'est pourtant, dans ce mois, me dis-je,  
le printemps.

De la reine des fleurs, la rose, c'est le tems,  
Point de petit auteur qui ne chante la rose,  
La disant chaque jour nouvellement éclore.  
Point du tout, je la cherche, et c'est au  
mois de Juin

Et le printemps passé, que la rose nous vient.  
Du charmant mois de Mai je cherche la  
rosée,

Et ne vois que frimats, et grêle et giboulée,  
Grelottant, frissonnant pour les jours d'un  
maçon

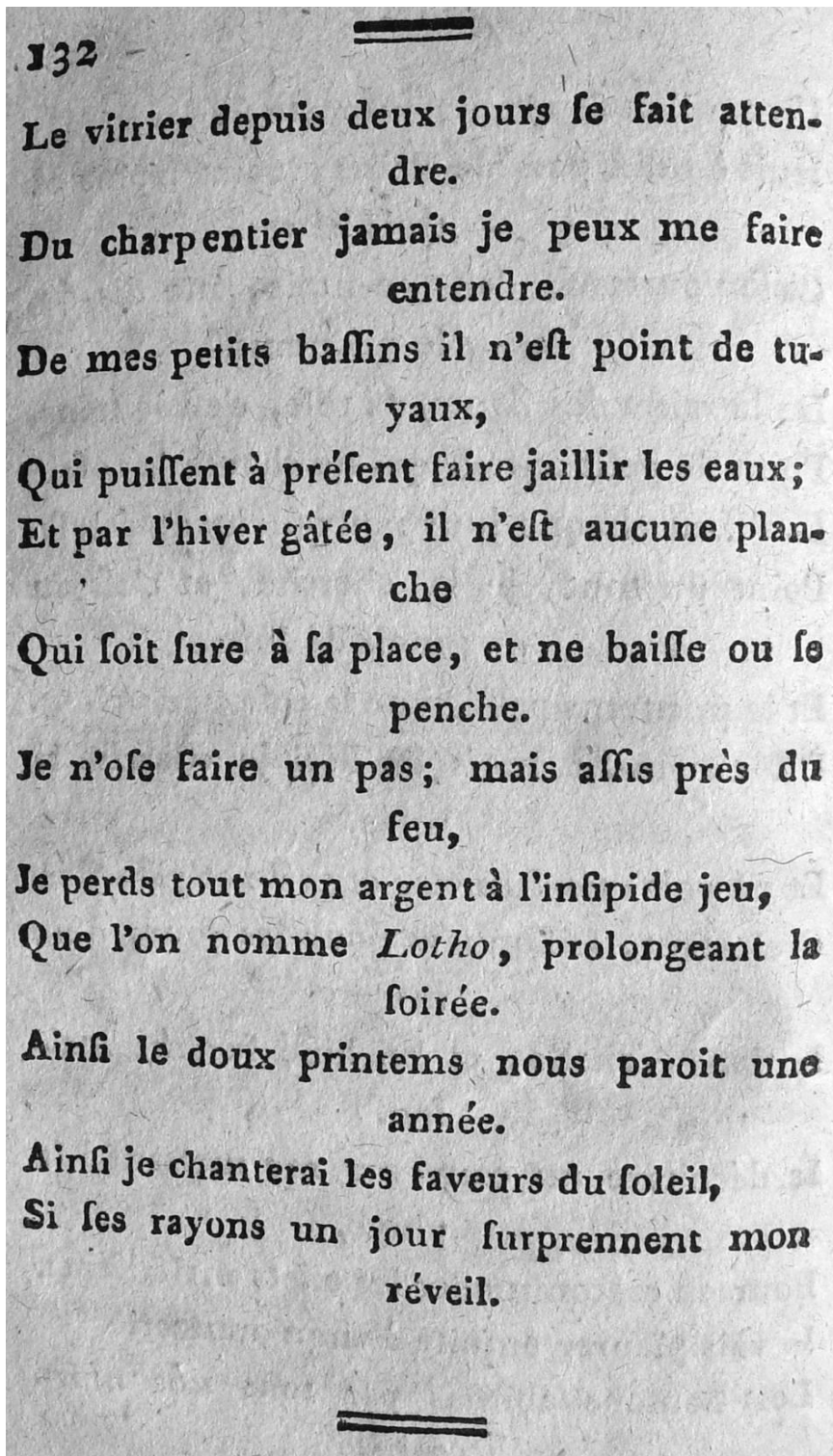
Je tiens l'échelle, et lui hissé sur ma mai-  
son.

Je découvre un couvreur me mettant à la  
pluie,

Pour en raccommoder les effets malfaisants.

Je vais pleurer ensuite à mon orangerie

Les boutons abimés par tous nos oura-  
gans.



XXXI-132

*L'Été*

Renonçant au Printemps (d'autres cli-  
mats peut-être

Ici l'ont empêché de venir comparoitre)

Au moins l'on jouira des bonheurs de  
l'été.

Ma montagne n'étant point, à mon gré,  
tenable,

Au plus vite j'en pars, et vole à la cité.

Pour voir si la saison pour moi sera trai-  
table.

Nous verrons donc enfin uu ciel d'or et  
d'azur,

Riche, brillant mais calme, image d'un  
coeur pur.

Mais grand Dieu! quelle averse! et quel  
éclair! la foudre

Tombe à vingt pas, et met tout un village  
en poudre.

Je n'en peux plus de chaud, et je vois en  
sueur,

L'ouvrier malheureux et l'oisif promeneur.

Je vais me reposer sur un banc aux spe-  
ctacles

134

Aux fauxbourgs comme en ville, on pro-  
met des miracles.

Transpirant et pressé je maudis mon mal-  
heur;

La musique, et la danse, et la pièce et l'ac-  
teur;

Aucun ne fait son rôle, mais chacun se  
surpasse

En inintelligence, ignorance et disgrâce.

J'en sors avant la fin, et je cherche au  
*Prater*

Pour me remettre un peu, l'influence de  
l'air.

Il est intercepté par deux mille carrosses

Où de fots fainéants trainés par quatre rosses,  
Parlent, sans s'en servir, d'argent, de beaux  
chevaux,

D'ombre, de Wirth, de chasse et selle à tout  
propos.

Je ne rentre chés moi que couvert de pouss-  
sière,

Et par des maladroits jeté dans une ornière.  
Me promenant ailleurs, trouvant un exer-  
cice,

XXXI-134



135

Les juremens, les bruits me mettent au  
supplice.

Faut-il comme au printems s'enfermer  
donc chés soi?

Vous vous amufés bien; me dit-on, qui?  
moi!

Comme les jours sont longs! plus longtems  
je m'ennuye.

Le printems et l'été raccourcissent ma vie.

*L' A u t o m n e*

Pour la santé du corps et celle de l'es-  
prit

A la campagne encor c'est là qu'on en  
jouit.

Que de plaisirs va nous offrir la chasse,

Après perdrix et cerfs, nous aurons la  
bécasse;

Je vais, je grimpe et perce au milieu des  
brouillards;

Tirer coq de Limoge est des heureux ha-  
zards.

Mais ayant tout manqué, peu vu, blessé  
peut-être,

XXXI-135

136

En rentrant au chateau je n'ose plus pa-  
roître ;  
Des chiens ou des enfans me chassent du  
fallon,  
Où je trouve un concert de flute et violon.  
Je compte sur le tems du concert des ven-  
danges,  
Agreste, mais plus gai que le concert des  
anges.  
Je dis, je vais donc voir ces heureux moi-  
sonneurs,  
Dont les fruits, ou les bleds valent mieux  
que les fleurs ;  
Que j'ai voulu cueillir au moins sur ma  
prairie,  
Ou bien dans mon parterre abimé par la  
pluye.  
Au lieu de pampres verts, je vois des écha-  
las :  
Où font donc, dis-je alors les Chaslas, les  
Muscats ?  
Hélas ! nous y comptons, mais dans cette  
contrée  
Vient tout-à-coup la petite gelée

XXXI-136

137

Dans nos vignes, nos champs, distillée en  
verglas,  
Qui nous prive de tout et porte les dégâts.  
L'hiver souvent se trompe et dévancant  
l'automne.  
Il s'empare, à grand bruit du trône de  
*Pomone.*  
Plus de chants dans nos bois, on cherche le  
bois mort.  
Nature l'est aussi. Plaignés tous notre sort,  
Nous disent tristement, vigneron et ber-  
gere;  
On ne voit plus chés nous, que la pauvre  
fougere.  
De même qu'au Printemps que j'ai peint  
disparu,  
Avant que l'on ne l'ait un moment apperçu;  
Je vais dans ma maison chercher la che-  
minée,  
Et déplorer ainsi ma triste destinée.

*L' H i v e r*

Enfin au moins voilà la saison décidée  
Et la nature est belle encore que glacée.

XXXI-137

138

**Je découvre par tout perles et diamans  
Et même des rubis au milieu des autans,  
Quand de son char doré descendant dans la  
                plaine**

Le soleil sur la neige imprime son haleine.  
C'est le tems des plaisirs. En forçant nos  
chevaux

Nous les attraperons en course de traîneaux.  
Mais hélas de son rhume on n'a qu'une  
réchute

Que l'on doit à la bife, ainsi qu'à mainte  
chute.

On revient en grondant, blasphémant le  
plaisir,  
Et jurant qu'après lui, l'on ne veut plus  
courir.

Sur le bruit que l'on fait de votre maladie  
D'ennuyeux vous avés votre porte assaillie.  
Messieurs, bien obligé, je sortirai demain.  
De peur de vous manquer on entre le matin.  
Je me souviens des vers, dis que je suis  
malade,

Que l'on ferme ma porte, et qu'on  
la barricade.

XXXI-138

139

Mais il n'en est plus tems. Venés ce  
soir au thé,  
Et puis voir des acteurs de la so-  
ciété,  
Me dit un obligeant. Je m'y porte avec  
peine.  
Je me défends longtems, mais enfin l'on  
m'entraîne.  
J'y baille, je m'endors; on trouble mon  
sommeil:  
En me disant: jamais vit-on rien de  
pareil?  
Après avoir envain, évitant la froidure  
Cherché dans tous les coins ma modeste  
fourure,  
Je suis allés adroit pour sortir le premier;  
Mais deux heures, hélas! j'attends sur l'es-  
calier.  
A demain, à la cour une cérémonie,  
D'un grand bal et souper qui doit être  
suivie.  
Le lendemain diner avec grand appareil,  
Où sont avec l'ennui tous les grands de  
l'état.

XXXI-139



140

Jurant contre l'hiver, le printems et l'au-  
tomne,  
L'été, le ciel, la terre, et l'air qui pleut ou  
tonne,  
Me retirant chés moi, je médite, je lis;  
Contre le monde entier, je me plains et  
j'écris.  
De ces quatre saisons quelle est donc la  
morale?  
C'est que chacune en soi me paroît infer-  
nale.

*A la Comtesse Nicol. Esterhazy, dont le  
mari joua si bien dans les deux Pri-  
sonniers. Les 12 derniers vers y ont rap-  
port. Elle me demanda la suite de  
Valerie, et je la lui envoyai avec ceci.  
Cette Tante est la Comtesse de Chan-  
clos.*

O Vous l'honneur de mon pays,  
Vous que *Rubens* auroit pris pour modèle,

XXXI-140

Du moins de la nature ayant son coloris,  
 D'une Tante, en vertus, copiste si fidèle,  
 Recevés donc avec bonté  
 Ce trait de mon obéissance.  
 Car aux ordres de la beauté,  
 Je n'ai pas encor résisté.  
 Pour mon *Gustave* ayés de l'indulgence.  
 Un de terre ressuscité  
 Ne peut avoir bien bon visage.  
 Souffrés que *Valérie* aussi tendre, aussi sage  
 Se tire de ceci du mieux qu'elle le peut.  
 Un pauvre auteur ne fait pas ce qu'il veut.  
 Mon Kaltenberg est prêt à Votre usage,  
 Pour resserrer les noeuds de Votre mariage,  
 Des que je verrai Votre époux  
 Ne pas Vous adorer tout autant que nous  
 tous.  
 Est-il méchant? oh non; inconstant, infidèle? ....  
 Oh non; ennuyeux, non; difficile, jaloux?...  
 Oh non; est-ce une tête avec peu de cer-  
 velle? ....  
 Oh non; laid, triste? Oh non: il est digne  
 de Vous,

142

Tous vos jours seront sans nuage.  
Je ne puis pas prévoir le plus léger orage,  
Et de lui, malgré moi, je dois dire du bien,  
Car pour être parfait, il ne lui manque  
rien.

*On faisoit une loterie de présens. Je ne  
trouvai qu'un mauvais petit coeur, où il  
y avait je ne fais plus quelle platitude.  
Je l'enveloppai avec ceci.*

C'est bien là ma devise, elle est vraie,  
elle est bête,  
Et vaut mieux que l'esprit, un pareil jour  
de fête.  
Chés *Elisa*, mon coeur est sans cesse pré-  
sent.  
Sans être un beau présent, de bon coeur je  
Vous l'offre,  
Mais je crains qu'il s'élance en sortant de ce  
coffre,

XXXI-142

143

Allumé par ma flamme inspiré par Vos  
yeux.

Quand je Vous vois, des coeurs, il est le  
plus joyeux.

*Son Nom est dans ces vers, il nous avoit  
lu la veille de la maniere que je le dis  
ici sans flatterie.*

Cher Prince qui valés mieux que tous  
ces heros

Dont vous faites valoir la pensée et les mots  
Enchantant à la fois notre ame et nos oreilles  
On ne fait plus de qui sont toutes ces mer-  
veilles.

Et ce Oreste, Orosmane, ou bien est-ce l'au-  
teur

Qui touchent notre esprit, ou pénètrent le  
coeur?

Non, c'est *Belofelsky* communiquant sa  
flamme

A l'aide de ses sons d'un organe enchanteur  
Qui fait penser, pleurer, et fait parler à  
l'ame.

XXXI-143

144

---

*A i r :*

*O ma tendre musette.*

( Je ne fais plus pour qui. )

1er. Couplet.

On ne peut vous surprendre,  
Quand on est comme vous,  
Vous devés vous attendre  
A votre effet sur nous ;  
Voyez différents ages  
N'en pouvant faire assés,  
Cherchants par leurs hommages  
Près de vous des succès.

2e. Couplet.

De loin on vous admire,  
On vous aime de près,  
Vous avez un empire,  
Les coeurs sont vos sujets,  
Votre scéptre est la grace,  
Avec l'égalité,  
Votre trône à sa place,  
Assis sur la bonté.

---

XXXI-144



*Couplets, pour la fête de Madame la Comtesse Bucquoy.*

1.

Niece, élève, amis, amies  
Acteurs, parents, spectateurs,  
Voudroient tous passer leurs vies,  
Avec la Reine des coeurs;  
De spectacles pour Vous plaire  
Vous offrant la quantité  
C'est par notre savoir faire  
En sauver la qualité.

2.

Une belle et longue pièce  
Auroit pu Vous divertir,  
Spectacle de cette espèce  
Ne coute pas un soupir.  
On n'en attrape que l'ombre  
Courant après le plaisir,  
Et quoiqu'il soit un peu sombre,  
Il pourra Vous divertir. \*)

\*) Ceci a rapport aux ombres chinoises que nous avons  
ainsi données, et qui étoit un des spectacles que  
nous avons donné.

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. K*

XXXI-145

146

*Mal entendu, attrape, surprise, et reponse  
à une allusion sur ma livrée.*

A qui donc pourroit-on, juste Dieu, se  
fier ?

L'Appollon de Voltaire envoye à mon lever  
En belles rimes inédites

Des vers pour me mystifier.

Il parle de réponse à des choses point dites.

Elle arrive bien tard, dit-il, pour ce que  
j'ai reçu.

En ce moment mon esprit est déçu.

Mais enfin la couleur de rose

De l'esprit et du cœur de ce cher Appollon

Qui parfaitement en dispose

Et qui depuis longtems, dit-on,

De tous mes serviteurs encadre la personne,

Fait que je reconnois l'auteur

Dont l'amabilité jamais ne l'abandonne

Et qui sans cesse avoit fait mon bonheur.

XXXI-146

147

*Billet du matin pour remettre un dîner à  
un autre jour.*

Sur l'air: du haut en bas.

Tel est mon cas.

Je vais chés une femme tendre

Faire un repas,

Qui sans vous ne me plaira pas.

Car pour vous voir, et vous entendre,

Un jour de plus je dois attendre

Notre repas.

D'un impromptu

Je viens de me donner la peine

En impromptu

Sans sel et sans esprit pointu.

Votre homme croyant qu'il me gêne

Il est parti comme une renne

Sans impromptu.

K 2

XXXI-147

148

*Fadeur dans une adresse à un dessert à une  
Femme douce sans fadeur sur l'air : de la  
fougère.*

La douceur de notre vie  
Doit recevoir des douceurs  
Sur cette si douce amie,  
Dieu repandit ses faveurs,  
Elle en repand elle même  
Sur les heureux serviteurs.  
On dit partout que l'on aime  
Celle à qui vont ces douceurs.

*Sur le même air de la fougère. Couplet  
chanté à la fin de la pièce de M. Vau-  
tour par Me. Zulkoff qui rougit aisé-  
ment, et dont le rôle donna occasion aux  
deux premiers vers.*

Je rougis de ces affaires  
De compte, dettes, d'argents.  
Mais de toutes les premières  
Sont pour Vous mes sentimens.

XXXI-148

Le jour de Votre naissance  
Est la fête de mon coeur :  
Car dès notre connoissance,  
Vous aimer fait mon bonheur.

*Sur le même air par le jeune Prince Bazile  
Dolgorucky, jouant M. Surenne dans la  
même pièce pour la fête de Me. Di-  
midoff.*

De vin j'ai ma marchandise  
En vain je fais ce métier.  
Un vin fort à votre guise,  
On ne veut pas me paier.  
En vain je voudrois vous dire  
Tout ce qu'on pense de vous.  
Est ce en vain que l'on soupire ?  
En grace, dites le nous.



150

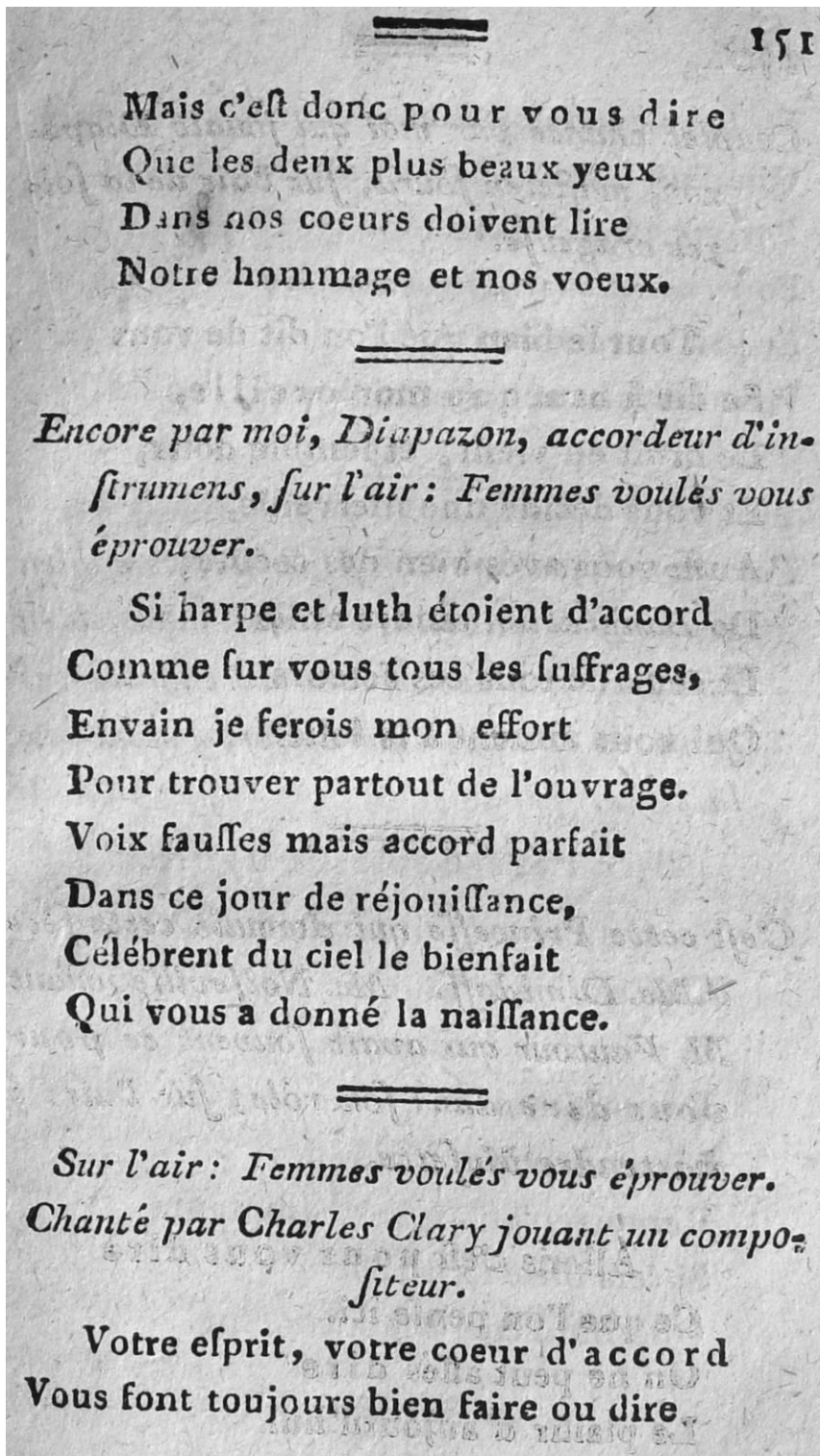
*Couplet chanté par moi qui jouait Diapason, musicien sourd, sur l'air de la soirée orageuse.*

Tout le bien que l'on dit de vous  
Se dit si haut qu'à mon oreille,  
Le bruit en vient, et semble doux,  
Et vous décidez une merveille,  
Aussi vous avez bien des coeurs;  
De *Bangration* tendre amie  
Et ceux de tous ces acteurs  
-Qui vous aiment à la folie.

*C'est cette Princesse qui donnait cette fête à Me. Dimidoff. Me. Noisville jouant M. Vautour qui avait souvent ce pour vous dire dans son rôle; sur l'air: ô ma tendre Musette.*

Allons c'est pour vous dire  
Ce que l'on pense ici.  
On ne peut allés dire  
Le plaisir d'aujourd'hui.

XXXI-150



XXXI-151

152

---

Et l'on s'apperçoit bien d'abord  
Que l'un et l'autre vous inspire.  
Par votre sensibilité  
Pour votre charmant caractère.  
Et par votre vivacité,  
Vous savés attacher et plaire.

---

*Par notre petite Christine devenue bien  
grande, bien belle, bien aimable, bien  
sûre, et qui outre tant de charmantes  
qualités chante à merveille, jouant une  
laitière.*

Sur l'air de la Fouyère.

On me croit intéressée  
Chacun à son intérêt.  
Je voudrois être payée,  
Donnés moi ce qu'il vous plait.  
Méritant votre tendresse:  
Rendés m'en argent comptant.  
Si cela dure sans cesse  
Que mon coeur sera content!

---

XXXI-152

*Fragment d'une lettre au Chevalier de Monpas, à qui j'avois fait faire connoissance avec mon Cousin le Prince de Salm, Archevêque de Prague.*

Ce fut, Monsieur! ô moment dé-  
lectable,  
Chés l'Archevêque où vous etiés à  
table,  
Que vous plutes d'abord, à ce prélat aimable  
A ce Pontife respectable,  
Ce Prince d'Empire honorable,  
Et Prince d'un sang respectable,  
(A la guerre bien mémorable)  
Qui de sabre fort maniable  
Quoique Evêque seroit capable  
S'il étoit attaquable,  
De pourfendre un coupable;  
Grand Seigneur charitable  
Dont l'aspect n'est pas redoutable.  
Dites au cousin adorable  
Par son coeur affable  
Du mien ineffaçable:  
Non gravé dans le sable

XXXI-153

154

Que mon attachement pour lui sera durable,  
Mon sentiment inaltérable,  
Surtout inexprimable,  
Tant il est pour moi confortable.

Je ne suis qu'un Mars en carême,  
Cher Chevalier que j'estime et que j'aime.  
Mais Venus est toujours la même,  
Sa beauté, sa bonté suprême  
Pour elle exige un sentiment extrême  
Que de bien prouver on voudrait être à  
même.

XXXI-154



*Pour cette fois-ci, je suis impartial, point enthousiaste, presque de sens froid et juste en disant que c'est adressé à la plus belle femme qui existe. On peut être exalté sans être exagéré. Oh! comme elle sera étonnée si par hasard, elle trouve ceci imprimé, elle rougira peut-être: cela lui ira à merveille, mais elle ne peut pas nier, sans mentir, sa supériorité sur tout ce qui est connu.*

Encore si j'étois le cigne de Mantoue,  
Que dans des vers charmans Voltaire chante  
et loue  
Mes derniers chants seroient dignes de vous.  
Ce chant du cigne alors à l'oreille bien doux  
De là pénétreroit peut-être jusqu'à l'ame:  
Et vous me sauriés gré de n'oser nommer  
flamme  
Un sentiment plus vif encore mille fois,  
Que celui qui d'amour ose emprunter la  
voix,  
Jamais ma muse au moins ne sera prophanée;  
De ma tête et mon coeur c'est la dernière  
année.

XXXI-155

156

Et je puis à l'abri de l'admiration,  
Encore prononcer mon adoration.  
Je jure par le Styx, et par vous, et vos  
                charmes,  
Que l'on ne peut à d'autre en vers rendre  
                les armes.  
Que ma main plutôt sèche, et que l'encre  
                en poison  
Transformée à l'instant me serve de boisson.  
Bien loin de moi, fuyés intéressés hom-  
                mages  
(Sans être intéressans) à ces froides images  
A qui l'espoir, la mode, ou la facilité  
Assurent des succès dus à l'oïiveté.  
O vous qui savez tout, et gardant l'ano-  
                nime,  
Verrés que votre nom n'entrera point en  
                rime:  
Rappelés vous Jean Jacques écrivant à Sara  
A lui même cachant combien il l'adora.  
Il étoit, comme moi, se querellant pour  
                l'age:  
Un coeur plus jeune encor je reçus en par-  
                tage.

XXXI-156

157

Il parla trop du sien, le mien au moins se  
tait.

Et je veux que ce soit votre premier secrêt.  
Le couchant de mes jours, des vôtres voit  
l'aurore.

Et dans cette saison que le soleil colore,  
L'aurore et le couchant paroissant éloignés  
Sur un bel horizon se trouvent rapprochés.  
Je pers, je fuis ainsi que le Parthe timide  
Lançant son javelot. Sans percer votre Egide  
Le mien peu dangereux à vos pieds va  
mourir.

Mais ramassés le au moins pour votre sou-  
venir.

Qu'un petit portefeuille enferme ma pensée.  
Des parens elle peut fort bien être ignorée.  
Les petits . . . . lorsqu'ils le trouveront  
De ce grand connoisseur le nom demande-  
ront,  
Et diront, en sautant, maman fut  
adorée.

Et l'on peut bien alors se douter que l'auteur  
De la plus belle rose étoit l'admirateur.

XXXI-157

158

Vient ce 1<sup>r</sup> Juin 1807.

*A l'un des plus grands, et sûrement le plus  
aimable des maitres de chapelle. Son  
nom est Pär; et ces deux points font  
qu'on prononce comme il est écrit ici.*

**Cher Pär sans Pair, mais Père du théâtre,  
Où de ton art divin chacun est idolâtre,  
De mes oeuvres divers au lieu de qualité  
Je veux t'offrir du moins l'énorme quantité.  
Elle est due à ce tems, qu'ayant très peu pour  
vivre**

**Je trouvois doux de faire et vendre un livre.  
Et selon mes besoins, tout en le grossissant  
J'y cherchois peu d'honneur, mais plutôt  
de l'argent.**

**Imprimant bien ou mal et bravant la satire.  
Ainsi le bon Walther, qu'à Dresde tu connois,  
D'abord obligeamment se chargea de tous  
fraix.**

**Des acheteurs, de moi, souvent l'on me vit  
rire.**

**L'on y trouve tantôt des incorrections,  
Tantôt des changemens dans les opinions.**

XXXI-158

159

Au 17<sup>me</sup> tome, encor fais qu'on t'admire,  
 En me faisant l'honneur d'y choisir l'opera  
 Pour tes célestes chants qui plus te con-  
 viendra.  
 Mais puisque tu reviens à présent de la  
 guerre,  
 Il faut bien t'ennuyer aussi du militaire;  
 Si j'étois comme toi brillant dans mon métier  
 Sans doute des héros je serois le premier.  
 Des bords de la Vistule aux rives de la Seine,  
 En faisant oublier les *Gluck*, les *Picinis*,  
 Tu vas porter ta gloire embellissant la scène  
 Par tes prédécesseurs commencée à Paris.  
 Affés longtems *Lulli* la rendit languoureuse.  
*Rameau* rendit moins fade une Reine amou-  
 reuse.  
 A chaque rôle enfin tu rends la verité.  
 J'aime encor mieux ton goût que ton puis-  
 sant genie.  
 Quand sans caricature avec tant de gaité  
 On te voit enchânter la bonne compagnie.  
 L'un dit, quel grand talent! quelle amabilité!  
 L'autre dit, quelle voix! et quelle bon-  
 hommie!

XXXI-159



160

---

Autant d'admirateurs, autant il a d'amis.  
Parmi ceux là, cher *Pair* je dois être compris.

Si j'ose t'envoyer mon très mauvais ouvrage,  
Crois que de l'amitié, c'est un sincère hommage.

---

*Couplets à la fin d'un spectacle, donné en surprise à la parfaite en tout Comtesse Zamoiska, née Princesse Czartoriska.*

Du ferin qui me fait envie.

On dit toujours à chaque fête  
Et l'on en est las à présent,  
Que le coeur vaut mieux que la tête  
Et l'esprit que le sentiment.  
On chante cela d'un air bête  
On n'y fait pas attention.  
Ainsi l'on célèbre une fête  
Mais on a bonne intention.

---

XXXI-160

161

**La foirée orageuse, ou femmes vou-  
lés-vous éprouver.**

Puis l'on entre dans le salon  
Qu'a dit l'auteur, que veut-il dire.  
Je ne l'ai pas compris, dit-on :  
Allés cependant pour en rire.  
Monsieur, vos couplets sont charmans.  
On fait que les vers de commande,  
Si l'on met le mot sentimens  
N'exigent pas qu'on les entende.

**C'est bien par la faute du sort, ou  
femmes voulés-vous éprouver.**

Voulant pénétrer l'intérieur  
De ce qui se passe en famille  
On croit se faire de l'honneur  
En disant tendre mère et fille.  
On ajouterait finement  
Parfaite épouse et bonne amie ?  
Embarrassés, embarrassant  
Les yeux tourneroient sur Sophie.

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. L*

XXXI-161

162

---

Avec les jeux dans le village.

On va dans le martyrologe,  
Insulter la sainte du jour,  
Pour comparer, faire l'éloge  
Du bel objet de notre amour.  
Ou bien dans la mythologie,  
On tache de trouver un trait.  
Mais dans ces deux ciels, de Sophie  
On ne peut trouver un portrait.

---

Femmes voulés-vous éprouver.

On deviendrait bien ennuyeux,  
De vouloir peindre ce mélange,  
De la beauté fixant les Dieux  
La figure et le coeur d'un ange.  
Au pauvre faiseur de couplet  
Si malgré lui ce mot échappe.  
Il en sera tout stupefait.  
Pour lui la fête est une attrape.

---

XXXI-162

163

*Après ces pauvres couplets pour lesquels il n'y avoit point de place et qui n'ont pas pu être chantés, en voici un impromptu pour Mons. et Mad. de Vargemont qui s'appelle aussi Sophie, et à l'occasion de toutes les surprises qu'il y a eu ce jour là, et pour les en remercier.*

**Air: Femmes voulés-vous éprouver.**

A trompeur, trompeur et demi  
C'est un proverbe, une vengeance.

Vargemont ailleurs que chés lui  
De fêtes a-t-il la puissance?

A sa place nous chanterons  
L'aimable moitié de lui même.

Et jamais assés leur dirons  
Combien ici chacun les aime.

L 2

XXXI-163

164

*Au Lt. Colonel Dettinger qui me fait un  
procès, que j'aime malgré cela et qui  
m'avait fait de jolis vers.*

Puisse ton Apollon ne pas toucher Themis.  
Si de tes vers son esprit est épris,  
Adieu tout mon bon droit: ton avocat in-  
digne

En tirera parti contre ton ami Ligne.  
Puisse-tu mon ami pour prix de ta leçon  
Sans cédille, occuper bientôt ce joli nom.  
Puisse ta jolie écolière \*)  
Par ton exemple en vers, apprendre à le  
bien faire.

Que l'hémistiche soit marqué par un baiser.  
Sans cela du repos, ce seroit abuser.  
Enlacés vous tous deux, ainsi que deux syl-  
labes.

De l'hiatus les oreilles malades  
Exigent qu'on sache enjamber:  
Et sur un mot sonore heureusement tomber.  
Et puisse enfin ta rime masculine  
S'accorder richement avec la féminine.

\*) Il m'avait envoyé en même tems des vers pour appren-  
dre à la maitresse à en faire.

XXXI-164



165

*Reponse à M. Ouvaroff qui dès l'age de  
10 ans montre un talent extraordinaire  
en poésie, et qui à 20 ans est parfaite-  
ment aimable.*

On a peut-être déjà dit  
Au sujet d'échange d'esprit  
Que c'est de l'or contre du cuivre.  
Quand la Muse dont je suis ivre  
Vous fournit des vers si charmans  
Pour les miens aussi peu piquans.  
De bon coeur je leur rends les armes.  
Sans cesse répandés vos charmes  
En vers comme en société.  
Croyés qu'en amabilité  
Au moins votre fameux poète  
N'eut jamais tiré de sa tête  
Rien d'aussi joli, de pareil  
A votre agréable réveil.

XXXI-165

166

*Au même Monsieur Ouvaroff, en lui envoyant  
une ode sur un sujet que je n'ose pas  
nommer, et qui est plus et moins que  
celui de Piron dans sa superbe ode, que  
je n'ose point nommer à qui: et puis une  
épigramme, épitaphe d'un évêque de  
Pise qu'on m'a donné en bouts-rimés et  
qui m'a fait faire quelques vers delicta  
juventutis meae.*

Chantre d'amour et de mélancolie  
Fait pour chanter le moineau de Lesbie  
Et la grace et le goût  
En un mot fait pour tout!  
Reçois ces vers dégoutans de luxure  
Dont je regarde les horreurs  
Ainsi que d'anciennes erreurs.  
D'une muse jadis impure  
Lorsque l'ivresse de mes sens  
Me tenoit lieu de sentimens.  
Ainsi pour préserver la facile jeunesse  
Pour dégouter d'une autre ivresse  
A laquelle peut-être à Sparte on fut enclin  
On avoit la pratique

XXXI-166

De noyer dans le vin  
Dans la maison un domestique.  
Mais tu n'as pas besoin de ce contre poison;  
Et ta délicatesse autant que ta raison  
Ont orné ton berceau par les soins de Mi-  
nerve  
Qui t'y jetta la science, et la verve.  
Ne t'en fers pas pour chanter un cocu,  
Qui pour venger son front arma toute la  
Grèce;  
Ni pour louer de Junon la vertu  
Et de Venus trop blamer la tendresse.  
A l'autre épique abandonne un cagot  
Qui sans les charmans vers, ne paroîtroit  
qu'un sot.  
Laisse à l'auteur de la satire  
De Rome et de Paris, le plaisir de médire;  
Mais tu peux ajouter encore à l'art d'aimer,  
En te montrant celui de plaire et de charmer.  
Ne dis pas tous les jours ainsi que fit Horace  
Que la mort chaque instant peut venir pren-  
dre place.  
Et plein d'un mauvais vin nous offrant un  
flacon

XXXI-167

168

Boire à notre santé rival d'Anacréon.  
J'aime à t'ouïr nommer Montagne  
Dont le coeur babillard bat si bien la cam-  
pagne.

La Fontaine reçoit furement ton encens.  
Des mêmes Dieux que moi je te crois ido-  
lâtre.

Nous adorons les pères du théâtre.  
Nous n'aimons pas les vers de Messieurs les  
amans,

Fades ou fats, ennuyeux, languissans  
Et dont la Muse étique  
Bien plutôt qu'ezotique  
Les empêche d'être piquans.  
Pour la femme que tu desirer  
Aujourd'hui fais un madrigal.  
Puis échappant à son empire  
Demain sans en dire du mal  
Qu'un épigramme un peu sur elle fasse rire.  
L'amour n'est rien qu'un carnaval.  
On s'y masque tout comme au bal.  
Et c'est un tems d'ivresse et de folie,  
A qui l'on peut donner quelque instant de  
la vie,

XXXI-168

Mais l'amitié, mais les beaux arts,  
 Mais ta sublime poésie,  
 De tes beaux jours doivent remplir les parts.  
 Celle de la diplomatie,  
 Pour diriger ou bien profiter des hazards  
 Qui sont à la suite de Mars,  
 Peut occuper quelquefois ton génie.  
 Mais le plus sûr ne mettant prix à rien  
 Est de se divertir, et de faire du bien.

*Au Prince Belezelsky à qui la femme que je  
 nomme, a dit que je le contrefaisais dans  
 ses distractions, et qui s'en venge par des  
 contes sur mon compte, des épigrammes  
 contre moi, et ce que son amabilité s'  
 sociale le lui fait dire et faire tous les  
 jours. Quatorze ou quinze vers ici  
 font son portrait.*

Aimable calomniateur  
 Qui fais semblant pour mon malheur  
 De croire ce qui sort de deux lèvres de rose  
 Et qui contre moi t'indispose!

XXXI-169



170

Tout à la fois elle est Eve et serpent,  
La méchante Princesse en qui l'esprit abonde.  
La première femme du monde.  
Echappe à son enchantement,  
A ses sons de Syrenne, à son air séduisant.  
Fais moi, comme à Spada, le tourment de  
ma vie;  
Et reste à mes cotés, chaque jour, je te prie.  
Tu ne prouves que trop faisant attention  
A ce qu'a dit *Bagration*,  
Que la beauté se fait très bien entendre  
Et que de la distraction  
Tu fais bien souvent te deffendre.  
Est-on bien malheureux quand avec ta dou-  
ceur  
Le plus excellent ton, un organe enchan-  
teur,  
La gaité de l'esprit, et de la bonhomie,  
L'air qui prouve qu'il reste encore un grand  
seigneur,  
Ta grace, et ton bon goût; on entend, je  
vous prie  
Monfieur de répéter (et je vous en  
supplie)

XXXI-170

171

Ce que vous m'avés fait l'honneur  
De dire? est-ce donc là, conviens, te faire  
injure?

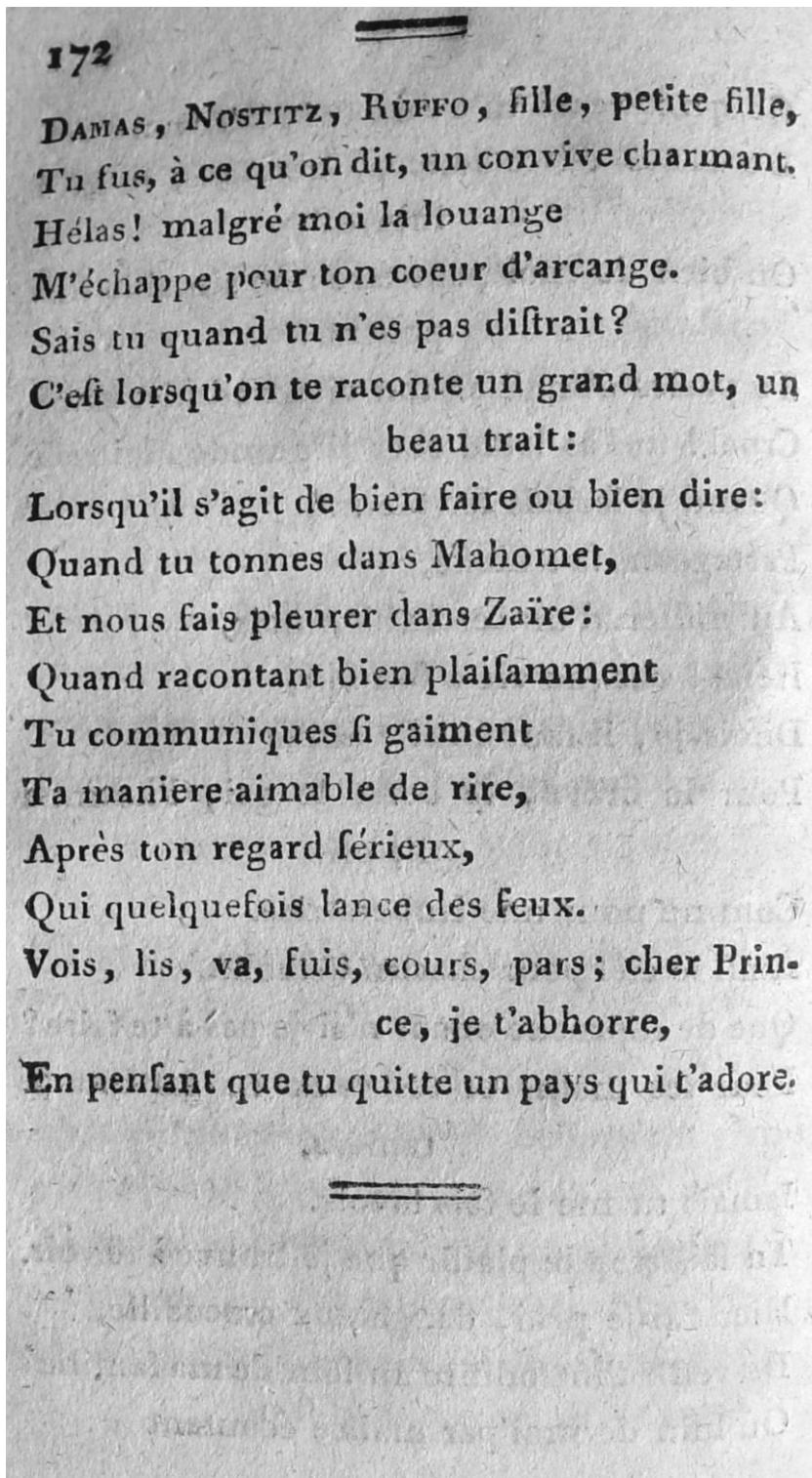
Ou bien de moi peut-être une aimable im-  
posture?

Tu parles d'angliser ton vieux admirateur  
Cruel! tu l'as laissé chés la grande Maitresse  
Quand je sechais ses pleurs,  
Partageant sa tristesse,  
Au milieu d'un cercle bien noir,  
Hélas! chaque vie a son soir,  
Disois-je, il faut qu'elle finisse  
Pour le brave, le bon, le gai, l'homme  
d'esprit

Comme pour une Imperatrice.  
Ainsi le ciel pour chacun l'établit.  
Que de reproche encor n'ai-je pas à te faire?  
Pour tes mains et tes yeux en gardant ta  
tanière,

Jamais tu me le fais savoir.  
Tu fais trop le plaisir que je trouve à te voir.  
Hier t'ai-je prié, dangereux crocodile,  
De venir t'introduire au sein de ma famille?  
Où loin de moi par malice écoutant

XXXI-171



XXXI-172

173

*Vraisemblablement en donnant une montre,  
ou une horloge, je ne me souviens plus  
à qui.*

Chaque heure sans vous voir est siècle  
de tourment.

Et chaque heure avec vous ne dure qu'un  
moment.

Cette heure que le ciel vous donna la nais-  
sance,

Nous fait penser chaque heure à la recon-  
noissance.

L'heure qui certain jour fixera votre cœur  
Sera pour un amant un siècle de bonheur.

*Impromptu à la suite d'un billet au Comte  
Roger Damas, dont le laquais atten-  
doit ma réponse.*

O toi le plus aimable chevalier,  
Que j'aimois dès sa tendre enfance,  
Qui portai le myrthe et laurier  
Avec toi hors de France!  
Je t'ai vu brillant au couchant,  
Dans un autre genre au levant

XXXI-173

174

Contre les enfans de Byfance,  
Au midi tu me fis honneur.  
Et la gaité d'esprit, ta charmante vaillance  
De ce qui te connoit te confacre le coeur.

*Epitaphe épigrammatique sur la mort d'un  
nommé Marquis, chien de M. le Che-  
valier Ohara.*

Pour nous faire pleurer n'ouvrés pas  
un tombeau  
Au moins quand on est mort, fuyons la flat-  
terie  
Chevalier, votre chien ne m'a point paru  
beau.  
Il avoit l'air d'un finge, et par toute la vie  
Je peux prouver aisément qu'il l'étoit.  
Faisant ce qu'il a vu, ce chien nous imitoit:  
Et comme finge il vous aimoit à la folie.

XXXI-174



175

*E n v o i :*

Je pourrois sur la mort vous faire un  
Madrigal.  
Mais j'aime mieux du vrai le ton un peu  
brutal.  
Vous croyés qu'au Marquis personne n'est  
égal.  
Il faisoit trop souvent chés vous du baccanal.  
Il génoit en dansant quand vous donniés un  
bal.  
Aux chiennes il vouloit ôter l'air virginal  
En remuant la queue avec l'air amical.  
O vous pour qui la guerre étoit un carnaval  
Qui du feu de Czesmé vit jadis le signal  
Dans ce fameux combat où votre général  
Mit en l'air tant de Turcs, et leur brave  
amiral !  
De la prise de Malthe expliquant le local  
Avec tant de courage à Paul l'original.  
Chevalier, ennemi du mensonge et du mal,  
Et chés qui la franchise est un point prin-  
cipal ;  
Prenant la vérité pour guide et pour fanal !  
Sans exiger de vous un aussi bon regal

XXXI-175

176

Que Monsieur le Marquis, puisque je suis  
frugal

Et que je suis pour vous tout aussi cordial,  
Je demande la place à votre coeur loyal :  
Si jamais Odonel veut être mon rival  
Je lui porte en son sein le coup le plus fatal.

*On avait fait des vers pour la Comtesse  
Rosalie où il y avoit pauvre moi à  
chaque couplet. Voici mes malheurs  
que je lui raconte.*

Hélas ! le pauvre moi, le plus pau-  
vre de tous

Est celui qui ne songe, et ne cherche que vous  
Qui débute d'abord par aller au théâtre  
Pour voir une beauté dont l'on est idolâtre.  
Elle est au Parc me dis-je, et ne vois qu'  
élégans,

Elegantes du Graben ou manchots du  
vieux tems

Vieille affreuse figure, ou jeunes corrompues,  
Pour provoquer le vice à moitié toutes nues.  
Je vais au Cassino croyant vous rencon-  
trer.

XXXI-176

177

En superbe uniforme y venant me montrer.  
 Je fends la foule, cours et regarde et m'en-  
 nuye;  
 Sur ma bouche expiroit le nom de ....  
 Je la redemandois aux échos d'alentour.  
 Enfin toute ma nuit, passe comme le jour.  
 Tout autant éveillé, sur un lit détestable  
 J'ai donné mes voisins et tout le bal au  
 diable,  
 Soupers, valze, écossoille et bruit de violons,  
 Et partout près de moi, tapage de démons.  
 Sans réveil, je me leve, et je vole à  
 l'Ecluse,  
 Où chaque jour, dit on, l'on se plait et  
 s'amuse.  
 C'est celle de mes pleurs que je ne peux  
 retenir,  
 De vous voir mourant du desir.  
 Hélas ! si votre coeur n'est pas autant de  
 roche  
 Que celle dont enfin avec peine j'approche.  
 De la fameuse où je grimpe pour vous,  
 Il doit être touché de mon tendre courroux.

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. M*

XXXI-177

178

---

Je rentre pour sortir ; j'écris, j'aime, j'enrage  
Et je vais pour vous voir me mettre encore  
en nage.

---

N'osant pas l'autre jour donner ces vers  
moi - même,  
D'une autre main je pris l'innocent strata-  
gème.  
De crainte qu'on se môque et des vers et de  
moi  
Qui comme l'univers de vous recus la loi.

---

Avant de raconter mes malheurs du  
mardi  
Je veux encore parler des malheurs du  
Lundi.  
Sur ce rêve où naguères on vit de la Russie  
Une jeune beauté près de perdre la vie ;  
Presque le même sort pensa m'être fatal.  
Mais je n'ai vu personne ici se trouver mal.  
Dans chaque rue, au parc cherchant ce que  
j'adore

XXXI-178

179

Je suis plus malheureux cent fois que hier  
encore.

Je le fus comme on fait chés elle, comme  
au bal.

Sans la voir, chaque jour me paroît une  
année:

Je commence bien mal ma troisième journée.  
Je l'avois bien prévu. Merkenstein et sous  
l'eau.

Nous sommes accablés d'un déluge nouveau.  
Comptant trouver ma nymphe au bois, à  
la prairie,

Je désertois déjà la grande compagnie,  
Abjurant ma famille, et maudissant le tems,  
Je vois la déité qui charme tous mes sens.  
Puis-je vous voir, ce soir, lui dis-je, et la  
voix douce

Par un terrible arrêt m'éloigne et me re-  
pousse.

Je pars désespéré. Pour consoler mon coeur,  
Ici je laisse au moins s'exprimer ma douleur.

*Parodie de fête, pour l'inauguration de  
mon temple sauvage à Töplitz: On me*

M 2

XXXI-179



180

*dit: nous voulons vous surprendre: et faites les couplets, car personne de nous, n'en sait faire. Je m'assis dans un grand fauteil ridicule, avec l'air imposant, je me surpris, je me chantai en contre-vérité. Cela fut plus gai à voir, et entendre qu'à lire. Je fais grace de plusieurs autres couplets.*

*Suite d'une plaisanterie de société sur les prétendus amans de Me. . . . , beaucoup trop sage et femme très aimable, qu'on tourmente souvent et qui se défend à merveille. Elle fut obligée de me chanter ce couplet.*

**Sur l'air: femmes voulés-vous éprouver.**

**Vous ne pensés qu'à mon honneur.  
Si par hazard, je le conserve,  
C'est que vous prêchés la pudeur;  
Et même encor plus de reserve.**

XXXI-180

181

Des Italiens, des Polonois,  
Vous faites éviter le piège :  
Et de vos leçons les effets  
Sauvent ma vertu qu'on assiège.

*Sur le même air. Chanté à moi par la Prin-  
cesse Dolgorucki.*

Votre mérite me séduit.  
Je vous trouve si raisonnable,  
Que votre raison me conduit  
A devenir bien plus traitable.  
Je vous écoute, et je vous crois.  
L'un ennuyeux : l'autre impossible :  
Et j'aime jusqu'à votre voix  
Que je trouve même sensible.

XXXI-181

182

*Chanté par Mr. et Me. la Comtesse Charles  
Clary.*

Sur l'air du Vaudeville de la soi-  
rée orageuse.

Nous venons sans voix vous chanter  
Vous remercier dans ce temple  
De ce que vous voulés donner  
A vos enfans si bon exemple.  
Ami de la sobriété  
Et l'ennemi de la paresse :  
Vous n'avez de qualité  
A montrer que de cette espèce.

Sur le même air.

*Par la Comtesse de Buquoi.*

Au temple de la volupté  
Ici je viens enfin me rendre.  
Quelle architecture, et Bon Thé \*)  
Et quel plaisir chez vous d'en prendre!

\*) J'ai tant crié contre les Thé qui m'ennuyent souvent  
et qui content tant, que j'avais promis de lui rendre  
la véritable signification, en ne donnant que du Thé  
simplement sans avoir rien à manger.

XXXI-182

183

---

Pour vous les couplets coutent peu,  
Et ne fatiguent pas la tête.  
L'amour, Apollon sont en jeu.  
Ils m'inspirent dans cette fête.

---

Sur le même air.

*Par la Princesse Catiche Dolgorucki qui  
danse comme un ange.*

L'innocence aime la candeur:  
La candeur aime l'innocence.  
Et la pureté de mon coeur  
Trouve au vôtre sa ressemblance.  
Mais une chose seulement  
Excite un peu ma jalousie.  
C'est votre grace qu'en dansant  
Je n'aurai jamais de ma vie.

---

XXXI-183

184

---

*Au Moment qu'on ceignit ma tête d'herbes  
de potager, ou de bruyère, par Mr. et  
Me. de Marfan; avec cor, cornets de  
poste, et flageolet: et moi me rengor-  
geant, chacun avec l'air interdit, ad-  
mirateur et respectueux.*

**Sur l'air de la soirée orageuse,**

**Vous êtes au dessus des Dieux.**

**Vous avez gagné cent batailles.**

**Après deux cent assauts fameux,**

**Vous renversâtes les murailles.**

**Malgré cela, modérateur,**

**Vous ne voulés pas de louanges.**

**Votre conduite, et votre coeur**

**Est pur comme celui des anges.**

---

**Héros, comme législateur**

**Vous n'avez partout qu'à paroître:**

**Bon catholique et beau parleur**

**Du monde vous êtes le maitre.**

**Avec pompe et si bien vêtu**

**Cette auguste cérémonie**

**Met sur son trône la vertu**

**Dans le temple de la folie.**

---

XXXI-184



18;

---

*Reponse préparée, chantée par moi.*  
Sur un air charmant de Himmel,  
à la Princesse Basile Dolgorucki.

Lorsque l'on dit que l'on vous aime,  
C'est dire qu'on aime l'honneur.  
Et c'est pour s'estimer soi-même  
En prouvant son goût, et son coeur.  
L'amour marchant avec la gloire  
Me fait encenser vos appas :  
Et c'est une double victoire  
Qui vers vous dirige mes pas.

---

*Suite, c'est à dire, autre couplet sur le  
même air.*

Vous êtes chaque jour nouvelle,  
Et vingt personnes à la fois.  
Ou comme aimable ou la plus belle :  
Ou faite pour donner des lois.  
Etes-vous un mortel, un ange,  
Sans malice, un démon d'esprit ?  
Mon coeur démêlant ce mélange,  
Sur votre sexe m'éclaircit.

---

XXXI-185

186

---

*Pour la même, qui me dit, faites dans  
l'instant des vers contre moi.*

Je n'aime point l'avis d'un sot public  
Admirateur d'une belle Princesse:  
Et je prétends la juger ric-à-ric;  
Qu'a t-elle donc? un grand air de noblesse.  
Et puis c'est tout. Grace, esprit, tact et  
goût:

De l'amabilité, de la bonté dans l'ame  
Qui pour le bien de tout genre l'enflamme,  
La beauté séduisante. Eh bien, et puis  
c'est tout.

D'Athènes et de Rome elle a l'heureux mé-  
lange.

La moderne la prend sans doute pour un ange,  
L'ancienne en auroit fait son idole autrefois.  
On lui croit du talent, et même de la voix:  
Et puis c'est tout; on la trouve admirable.  
Et moi, ce qui s'appelle, être fort désirable.  
Eh bien, je vous le jure, en vérité, c'est  
tout;

Peut-être qu'en l'aimant, on a fort mauvais  
goût.

---

XXXI-186

187

*Vers à un autre, écrits sur mes tablettes au  
crayon, pendant une chasse de sanglier à  
Eisenberg.*

Plus belle que l'aurore étoile du matin,  
Planète plus brillante au haut de l'empirée  
Que les globes qu'on voit de matière éthé-  
rée.....

De vous seule j'attens ma vie et mon destin.  
Soyés pour moi le ciel d'une belle soirée.  
Ainsi que sur la mer se tournant vers le  
Nord

On voit se décider le trait de la bouffole;  
Ainsi vers vous aussi se dirige mon sort.  
Arrêtés le tems qui s'envole:  
Soleil en plein midi, bel astre d'orient,  
Qui dans mon coeur fixe la canicule,  
Puisque chés lui l'amour est un feu dévo-  
rant,  
Vous serés de mes jours le dernier crépus-  
cule.

XXXI-187

188

---

*A M. le Comte de Lanjus.*

Cher Comte, je vous dois l'hommage des  
idées,

Qui sur l'un de vos ponts, tout en vous at-  
tendant

S'offrirent dans ces vers dénués de pensées,  
Où la raison vaut mieux que le raisonne-  
ment.

Mais l'amitié pour vous, couple aimable,  
excellent

Vient aisément, et sans que l'on y pense.

Puisse la vôtre être sa récompense.

Par tous mes soins seulement du présent

Vous verrez l'abrégé d'une philosophie,

Moins de réflexion que de tempérament,

Mais qui vaut mieux que du génie.

---

*Epître à la pensée.*

Penser ou non penser, loin de moi, je  
vous prie :

Ne troublés pas l'instant que dure notre vie.

Ce n'est qu'en un jardin que j'aime cette  
fleur.

Notre pensée a nous, à la pâle couleur :

XXXI-188

189

Et sur les animaux ce don de préférence  
Ne peut point exciter notre reconnaissance.  
Je pense, disoit-on, par conséquent, je suis.  
Réfléchir est pour nous ce qui seroit de pis.  
Pour moi, graces à Dieu, repoussant la  
pensée,  
Sur l'avenir, sur rien, mon ame est agitée.  
Je crois, sans y penser, son immortalité.  
Et je deviendrois fou si je voulois compren-  
dre  
Athéisme, cahos, néant, éternité.  
Aux sciences non plus, je ne puis pas m'en-  
tendre.  
Physique, Astronomie entrent mal dans  
l'esprit  
De qui heureusement jamais ne réfléchit.  
Non, de moi-même ainsi je ne serai point  
dupe.  
Au lit jusqu'au diner, j'écris, lis et m'oc-  
cupe.  
Chaque pensée, hélas! est tournée au mal-  
heur:  
A la mort, la vieillesse et pertes de son coeur.  
A peine de nos jours a commencé la trame,

XXXI-189



190

Qu'en pensant à leur fin, on afflige son ame.  
Tantôt l'on voit du tems étinceler la faux.  
Et tantôt d'Atropos aiguïser les ciseaux.  
Du sommeil éternel la nuit est un emblème.  
L'hiver de ses vieux ans présente le tein  
blème.

Aurore de la vie, enfance, à chaque pas  
Tu marches sans penser chaque jour au  
trépas.

L'illusion qui touche à la première vue  
Cède bientôt sa place à la vérité nue :  
Affreuse, décharnée et qui porte en nos  
coeurs

La possibilité, l'approche des malheurs.  
Si je pensois, je verrois la richesse  
Loin de moi s'encourir ainsi que la jeunesse.  
Je serois pauvre, et vieux ; et je ne le suis  
pas.

Je verrois que la cour de moi fait peu de cas.  
Je maudirois une beauté cruelle :  
Ou celle qui pour moi seroit par trop fidelle.  
Des autres le malheur en seroit un pour moi.  
Je me plaindrois, ou bien regretterois un  
roi ;

XXXI-190

191

**Des chasses, des jardins, une belle cam-  
pagne;  
De bons poissons de mer, chere de bon aloi:  
Des huitres, des omar, du bon vin de  
champagne:  
Des conversations qu'on n'a plus aujourd'hui,  
Que tant de sots nous livrent à l'ennui:  
Fêtes, jeux, opéras, parfaite comédie,  
Et quelquefois aussi peut-être ma patrie!  
Non, non, sans y songer; une plume;  
écrivons.  
Et s'il se peut après, nous nous rendormi-  
rons.**

*Pendant que Madame de \*\*\* chantait un  
air que je crois elle a fait, je substituai  
ces paroles ci, à celles qui étoient à  
côté de sa musique.*

**Pour arrêter souvent un incendie  
L'eau qu'on y verse allume les brafiers.  
Loin de l'éteindre, ainsi ma belle amie  
L'augmente encor par un de ses baisers.**

XXXI-191

192

**Tout à l'amour des charmans sacrifices,  
Me font trouver ici le paradis  
Puis l'amitié me comble de délices  
Mes sens d'abord et puis mon cœur en sont  
ravis.**

**L'estime arrive en la voyant si bonne,  
Puis on admire et talent et beauté;  
Puis on adore et chérit la personne  
Et la constance est pour l'éternité.**

**Pendant ce tems toujours même folie,  
Même raison et ces mêmes desirs.  
Ainsi jusqu'aux derniers jours de la vie  
Le même amour nourrira nos plaisirs.**

XXXI-192

193

*Au Comte Charles d'Harrach qui s'est fait  
recevoir médecin et chevalier Teutonique,  
et qui vaut encore mieux que tout ce que  
je dis ici de lui.*

Puisse un jour le Dieu d'Israël  
Te traiter aussi bien que les Dieux de la  
fable.

En attendant que l'un te place dans son ciel,  
Sers les autres toujours par tout, au lit, à  
table.

Cher Charles aussi savant que bon, parfait,  
aimable.

Epidaure est dans Vienne: et ton temple  
vaut mieux.

Il est dans tous les coeurs de tant de mal-  
heureux,

Dont tu bannis le danger, la souffrance,  
Par tes soins et par la science.

Et quelquefois ta générosité

Au lieu de médecine étant le seul remède

Ton coeur à ton esprit vint lui prêter son  
aide.

Il vaut mieux que la faculté.

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. N*

XXXI-193

194

Et j'aime à voir la bienfaisance  
Arriver au secours de l'art conjectural  
Après avoir employé la puissance.  
Au lieu de noblement voir panser un  
cheval

Laissant là les plaisirs d'une noble écurie,  
Du manège et Prater; tu cours à l'hôpital  
Pour panser un héros défendant ta patrie,  
Qui pour six sous, presque a perdu la vie.  
Tu vois un moribond, au lieu d'aller au  
bal.

Chassant les préjugés d'une oisive paresse  
Qu'on crut jusqu'à présent des titres de no-  
blessé,

Tu prouves que l'humanité,  
Est le plus beau quartier des gens de qualité.  
On vit allés des Harrach à la guerre.  
On les connut savans en genre de traité.  
Sans déroger à leur antiquité  
Tu pris une utile carrière.  
Poursuis; interroge la terre  
Dans les simples, les minéraux.  
Soumets à ton pouvoir les poisons d'Amé-  
rique.

XXXI-194



195

---

Rajeunis la Salerne antique.  
Les passions sont les plus grands des maux.  
La meilleure recette est la philosophie.  
Pour ceux qui n'en ont pas, ayons de la pitié.  
Pour le plaisir et l'honneur de ma vie,  
Je suis fier de ton amitié.

---

*Enigme*

*dont le mot est l'Entrainement.*

Je suis plus que l'amour, qui n'est qu'un  
feu follet  
Moins que la passion, mais pourtant d'a-  
vantage.  
Je ne calcule point, mon espoir, mon hom-  
mage.  
Je ne raisonne point, mais fais bien un por-  
trait.  
Je ne suis que l'instinct d'un coeur rempli  
de flamme.  
Je laisse aller mon esprit et mon ame.  
Je cède à la beauté, sans me savoir séduit;  
Et comme le torrent, sa marche me conduit.

---

N 2

XXXI-195

196

*Portrait et Enigme  
dont le nom est la Princesse.*

Je paroïs d'abord agréable.  
On se doute aisément que je suis fort aimable,  
Mais en m'examinant de près,  
C'est encore autre chose, on me trouve adorable.

On reconnoit de l'esprit dans mes traits.  
Et ce qui ne fait point de tort à mes attraits  
La bonté dans le coeur avec de la franchise.  
Un naturel heureux et bienveillant.  
J'ai grand air, une grace exquise  
Et je m'embellis en parlant :  
Presque plus encore en chantant  
Je tiens du lys et de la rose.  
Ma taille est à vrai dire une perfection  
Mais mon état fait, que l'on n'ose  
A soi même avouer pour moi la passion.

XXXI-196

197

*On disoit par plaisanterie que la Suède  
alloit faire la guerre à la Prusse: et je  
dis à la Princesse de Solms qui s'appelle  
Frédérique, soeur de la Reine, si la  
Prusse succombe, voici ce que je chan-  
terois, si j'avois de la voix: sur l'air  
de la première Romance.*

Presqu'autant qu'elle encore aime la  
gloire  
Pour la venger elle et sa noble soeur  
Quittant la vie au milieu de victoire  
Mon dernier jour seroit jour de bonheur.

Invokerai Frédérique et Louise  
Fiers ennemis tomberoient sous mes coups.  
Par moi province alors seroit conquise  
Et vos deux coeurs, mourant, battant pour  
Vous.

Priant l'amour et le Dieu des armées  
De m'assister en valeureux combats.  
Plus belle encor de toutes destinées  
Vous nommerois, recevant le trépas.

XXXI-197

198

*Elle aime à chanter une romance vieux  
français sur une charmante musique  
qu'on vient de lui envoyer et près de  
partir pour Vienne, voicy ce que j'écri-  
vis sur son papier.*

Pleurez mes yeux las! Sens déjà l'ab-  
sence

Par souvenance être pis que la mort.

Mes derniers jours sont donc tous à souf-  
france

De plus la voir ne peux porter le sort.

D'abord la vis, fus frappé de ses char-  
mes \*)

La vis encor : plus encore elle a plu.

Puis part encor : dans mes yeux point de  
larmes. \*\*)

Ils en sont pleins, je pars. Las! l'ai trop  
vu. \*\*\*)

\*) C'était à A . . . . , puis à D . . . . , puis ailleurs,

\*\*) Elle partit pour C . . . . elle en revint,

\*\*) Et moi, je pars.

199

Coulez ruisseau qui soulage mon ame.  
De ses beaux yeux qu'une seule le jour  
Que mort éteint d'un tendre coeur la  
                                flamme  
S'y montre un peu ; benirai lors amour.

*A la même*  
*sur un autre air de romance qu'elle chante*  
*aussi à merveille.*

Prends, oïseleur, prends moi dans tes  
                                filets  
Dit l'oïfillon en d'autre pris toi même.  
Moins malheureux, car oïfille m'aime :  
De toi me moque et pense à ses attraits.

Dieu me punit. Léger comme un  
                                oiseau,  
J'eus quelques torts : Toi même prends y  
                                garde.  
Pour point changer. Quitte point, mais  
                                regarde  
Ce qu'on a vu sur terre de plus beau.

XXXI-199



200

---

*Impromptu sur des bouts-rimés qu'elle m'a  
donnés.*

Quel bonheur de trouver de la delica-  
telle

Dans un objet charmant inspirant l'alle-  
gresse

Avec elle il n'est point de momens ennu-  
yeux

Et pour toute sa vie on lui dresse ses vœux.

---

*Autres bouts-rimés aussi donnés par son  
Altesse Royale.*

Lorsque l'on aime une femme char-  
mante

On l'admire toujours soit qu'elle danse ou  
chante,

On voudroit pour la voir pouvoir changer  
son sort

Et ne se séparer que quand l'affreuse mort  
Vient nous chercher ici grace à l'ordre du  
Diable

Qui de tous nos péchés veut nous rendre  
comp table.

---

XXXI-200

---

*Inscriptions à Carlsbad.*

Pour quelque ennuyeuse Héloïse  
On voit souvent un faux Saint Preux  
Sur un rocher aussi dur qu'eux  
Exprimer froidement le feu qui l'électrise.

---

*Autre encore.*

Parmi tous ces esprits de pierres  
Quelques pauvres amis, quelques pauvres  
amans  
Gravent ici leurs sentimens  
Que peut-être on ne leur rend guères.

---

Voici ce qui m'engagea en gardant l'a-  
nonyme, comme on pense bien à faire gra-  
ver la première dans le roc, à droite du  
ruisseau, et la seconde à gauche; ennuyé de  
voir tant d'inscriptions que les galans au-  
teurs s'imaginent être bien sentimentales, je  
mis ces deux là tout au milieu, pour les dé-  
jouer, s'ils y ramènent l'année prochaine, les  
objets qui les ont inspirés. Il y en a, entre  
autres, des Polonaises qui sont extreme-

---

ment longues, et où j'ai lu vingt fois le nom d'amour. Enfin, comme on ne peut pas faire un pas sans en trouver, en voici une encore que j'ai mise près du temple de Dorothee.

Sur ce Stambuch en promenades,

Je vois avec plaisir les amours des malades.

Une déclaration étant souvent interrompue par l'effet salutaire des eaux, ces deux vers y ont rapport; et comme il y en a à la source, par un abbé françois, près de la cinquantaine de petits cabinets, dont un amant sacrifie quelquefois la clef à son amante plus pressée que lui, voici ce que je mis au bas, puisque dans cette inscription, il étoit question d'Apollon et l'Amour.

Apollon et l'Amour, quoiqu'en dise l'auteur

S'échappent de ces Lieux en fort mauvaise odeur.

---

203

*Une Femme bien laide vouloit se faire passer pour Polonoise. Je lui demandai des Bouts-rimés. Malgré moi cela m'obligea à lui faire cette petite méchanceté qui n'est pas dans mon genre. Mais cela lui plut et nous amusa.*

O vous que j'idolâtre, adorable — The-  
cla

En vain l'envie au teint livide et — pâle  
Voudroit ternir vos traits belle Terriblovska  
Votre génie aussi brillant que — mâle  
S'éclaire, plait, instruit, environné de —  
fleurs.

A ce tableau charmant, on ne voit aucun  
— ombre

Un mot de votre part enchaîne tous les —  
coeurs

Voyez à vos genoux des esclaves sans —  
nombre.

XXXI-203

204

*Je ne fais plus où je trouvais des vers dé-  
testables sur le sujet auquel je répondis  
ceci :*

A tant d'acteurs parfaits, auteur de la  
fumée,  
Tu n'aurois dû jamais unir ta destinée.  
Tes vers sans tact, sans mesure et sans goût,  
A la cour d'Apollon seront sans renommée;  
Ils te feront disgracier partout.  
Peut-être les vertus habitent dans ton ame  
Mais du génie il te manque la flamme.

*Boutade, Sortie, Colere, Impromptu de  
circonstance.*

Un père malheureux se plaint à vous en  
vers;  
Une fille me fait écrire de travers.  
Cette Christine entend, dessine et lit de  
même,  
Pourquoi donc se fait-il que partout chacun  
l'aime?

XXXI-204



205

*La Princesse Gallizin, Fille d'André Schuwaloff, c'est tout dire, avoit fait des vers en faveur de sa campagne, qu'elle appelloit Canton vilain, pour répondre à ceux du Prince Belofelsky, qui en avoit fait sur la sienne qu'il appelloit Canton joli, dans une espèce de Voyage dans le genre des deux Auteurs que je cite ici. Cela me donna envie de parler de ma petite Campagne et je lui envoyai ces vers-ci. La Princesse est logée dans la maison de Seilern, d'où elle peut voir mon Refuge.*

**Mon louable Canton, car il tient  
de la Suisse,  
Brave l'Auteur des vers pleins de sel, de  
malice  
Qui déjoua Canton joli  
De Bachaumont Belofelski.  
Chez moi vous trouverez quelque peu de  
Chapelle,  
Car dans une jadis le grand Sobiesky,  
Pour sauver l'Autrichien et vaincre l'Infidèle**

XXXI-205

206

Y fit force signes de croix.  
Voyez-là de chez vous au milieu de mes  
bois.  
C'est sûrement pour rendre à la nature  
Qui vous traite si richement,  
Que vous aimez l'art qui fait la parure :  
Il ne vous manque donc pas un charme, un  
talent.  
O cher Canton vilain ! près de votre  
génie,  
Que ne puis-je y passer ma vie !  
Dans tous les genres vos succès,  
Dus à l'esprit autant qu'à vos attraits,  
Vous êtes bien la plus digne héritière  
De celui que chanta Parni, Dorat, Voltaire.  
Avant de perdre et ma tête et mon cœur  
Il faut bien que je me presse  
De chanter ma Princesse  
Sans être encore son flatteur.

XXXI-206

207

*Au Prince et à la Princesse de Lobkowitz  
sur ses deux Châteaux.*

Eisenberg, pardonnez mon antique hé-  
résie.

J'abjure pour Raudnitz mon ridicule amour.  
N'importe cependant quel seroit mon séjour,  
Si j'y passois avec vous deux ma vie.

*Impromptu en bouts-rimés donnés par  
M. Ouvaroff.*

J'avois pendu mon sabre au croc  
J'avois rendu mon coeur presque aussi dur  
qu'un roc.

Détestant un gourmand, parlant crème à  
pistache

Dans la société fuyant chaque gouache,  
Je cultive les fleurs qui viennent dans ce sol.  
J'aime de la musique et dieze, et bémol.  
Et je vis avec moi, solitaire dans Vienne.  
Il n'est de vie heureuse, à présent que la  
mienne.

XXXI-207

208

Je brave et guerre et paix, l'envie au regard  
louche :

Ne pensant qu'au plaisir, je rirois d'une  
mouche

---

*A Me. d'Eybenberg veuve du Prince de Reufs  
Henry XIV. qui me demandoit pardon  
du mauvais diner qu'elle me proposait.*

Je ne demande pas ce que l'on sert à table,  
Un met plus délicat me conviendrait bien  
mieux,

C'est ce que cache aux yeux

Une enveloppe aimable ;

Mais' soit pas paresse ou vertu

Dont le froid est souvent de ce nom revêtu,

On ne peut point toucher au coeur de ma

Baronne.

Je n'en aime pas moins la charmante per-  
sonne.

XXXI-208

209

*A Me. de Réck, soeur de la Duchesse de  
Courlande, qui est à Carlsbad.*

Le beau nom d'Elisa retentit dans mon  
cœur.

A la porte de mon bonheur,

A douze milles de distance

Peut-elle à notre égard user d'indifférence?  
Deux nièces, Ambrosi, moi son adorateur,  
Pourrons-nous nous passer de sa belle pré-  
sence?

Je volerais d'abord à ce Sprudel affreux  
Qui d'elle nous privant me paroît odieux.

Mais des apprêts de mariage  
M'empêchent de porter moi-même mon  
hommage.

Venez le recevoir, vraie image des Dieux.  
Dans ce cœur si serein, ainsi que le vi-  
sage,

Je vois les champs Eliséens.

C'est au nom d'Elisa, c'est à cette grande  
ame

Qui du bien respire la flamme

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. O*

XXXI-209



210

Qu'on doit ce beau séjour, paradis des  
payens.

Je vous l'ai déjà dit peut-être.

Mais ce trait répété me semble lumineux.

C'est à l'état des bienheureux,

Qu'on pense en vous nommant ou vous  
voyant paroître.

Courrez donc, Elisa, venez, arrivez  
nous.

Que le sublime Göthe aussi vienne avec  
vous.

Qu'il se montre en ces lieux, ce brillant mé-  
tère,

Dont le ciel des Germains s'honore et se  
colore.

Vous êtes fure alors, de combler tous nos  
vœux.

Ah! j'en fais un moyen, même presque in-  
faillible.

Il se trouve à Teplitz beaucoup de malheu-  
reux :

Malades et blessés, pauvres et languoureux;  
Des besoins de conseil, ou quelque ame  
sensible

XXXI-210

---

**De consolation peut-être susceptible:**

**Ou quelques têtes d'amoureux**

**Affectés ou bien ennuyeux**

**Que de guérir il est possible.**

**A la poste à l'instant vous allez envoyer,**

**Votre ame à leur secours va d'abord galoper.**

**Votre nom, dans mes vers, trente fois peut**

**se lire :**

**Et l'on verra quelque fois qu'il m'inspire**

**Pour que vous leur fassiez honneur,**

**Je leur dis: allez tous chez Walther l'imprim-  
meur.**

---

*A la Comtesse Potocka née Mysczielska qui  
venoit de faire présent, d'un cachet en  
diamant, et qui connoit beaucoup l'Ab-  
bé De Lille.*

**La belle ame chérit les vers.**

**Mais l'esprit est gâté par ceux du plus grand  
maître**

**En ce genre qui fut jamais dans l'univers.**

**Comment puis-je à vos yeux vouloir oser  
paroître?**

212

C'est à votre bonté, que j'adresse ceux-cy.  
C'est cette aimable bienveillance,  
L'égalité d'humeur, la douceur, l'indul-  
gence

Que j'ose implorer aujourd'hui.  
Je n'ai pas encor vu de vous une journée  
Qui par quelque beau trait n'eut pas été  
marquée;

Et quand de l'amitié vous écoutez la voix  
Quand hier d'un beau présent ma fille fut  
dotée:

Vous aviez un bon coeur jusques au bout  
des doigts.

La grace fut avec la bienfaisance  
Par vous d'un accord bien parfait  
Du bon goût, de magnificence  
Précisément c'est là votre cachet.

XXXI-212

213

*Sur le Stammbuch de Me. Narischkin, où  
j'ai trouvé, comme dans tous les autres,  
des mauvais desseins, des faux vers, de  
la mauvaise prose rimée, ou des cita-  
tions ridicules, et où je me môque de  
moi-même, qui ai le malheur de trouver  
toujours ces maudits album où je suis  
obligé d'écrire.*

Je n'ai point de jardin, je n'ai point de  
crayon.

D'autres auteurs, je hais une citation  
Qui prouve seulement qu'on a de la mé-  
moire;

Mais qu'on est malheureux en application:  
Qu'on écrit mal, et fait des fautes à foison.  
Et de tous les albums voilà l'exacte l'histoire.  
Au lieu de fleurs, de fruits et de ces beaux  
desseins,

Je préfère le coeur à l'ouvrage des mains.  
D'aimer les Narischkin il se fait une gloire.  
Tant d'autres écrivains parlent de vos vertus.  
Votre talent de plaire, est ce qui vaut le plus.

XXXI-213

214

*Sur la feuille où il y a leurs portraits par-  
faitement ressemblans.*

Famille aimable réunie  
Qui suives en naissant les loix de l'harmonie  
Que nous aimons tous à vous voir !  
Mais quoique fort beaux en peinture  
Nous préférons que ce soit en nature :  
Pour père, mère, enfans on voudroit vous  
à voir.

*Qu'on devine si l'on peut.*

Mon premier est je crois un pronom  
possessif  
Et l'on fait mon second en commençant sa  
vie ;  
Vers le lieu , le moment , qu'elle sera finie  
Mon tout est tout esprit, coeur et genie actif.

XXXI-214



215

*Sur un air charmant, à la Princesse de Solms,  
sur un air du fameux Himmel, si bien  
chanté hier par Votre Altesse Royale.*

Entre tous les moyens de plaire,  
Princesse, Vous deviez choisir.  
Jamais à la cour de Cythère,  
Même on a su les réunir.  
De Vous voir, et de Vous entendre,  
Cela paraît trop à la fois.  
Et si Vous chantés un air tendre,  
C'est abuser de Votre voix.

Outre tout cela qu'on admire  
On éprouve d'autres malheurs.  
Le bien de Vous qu'on entend dire  
Vient embarrasser tous les coeurs.  
Ils ne savent quel parti prendre :  
On ne peut pourtant pas s'enfuir.  
Il vaut mieux encore se rendre,  
Vous voir, Vous entendre, et souffrir.

XXXI-215

*A Madame Krudner.*

Voulez-vous un portrait nouveau ?

Peut-être on vous dira que ce n'est qu'un  
tableau.

Point du tout. D'un génie elle tient l'exi-  
stence ;

C'est celui de la bienfaisance,

Avec autant d'esprit que le mauvais

C'est le seul qu'elle a de ses traits.

Le bon qui lui donna la superbe ori-  
gine,

La rendit quoiqu'en prose et Corneille  
et Racine,

Jean Jaques, la Fontaine, et souvent  
Montesquieu.

Et peut-être que Prométhée

Ne fit son vol dans l'empyrée

Que pour l'animer de son feu.

Pour faire pardonner tant de magnificence

Et ne pas éblouir les yeux,

Le cadre le plus simple en ôte l'apparence ;

Renfermant les objets, qui sont si précieux

La dorure séduit dans une galerie :

217

Et le nombre des fots, que l'on voit le plus  
fort

Laisse du coloris de Rubens la magie  
Pour admirer la richesse du bord.

Le portrait dont je parle y profite au con-  
traire.

Ce cadre de simplicité

Fait, que sans allarmer à tous elle fait plaire :

Et sa supériorité

Trouve grace devant la médiocrité.

Telle on a vu la moderne Uranie,

De Voltaire autrefois tendre et sublime amie

Parler chiffon et Newton tour-à-tour.

Celle qu'ici je peins et cherche en ce séjour

Est douce, bonne, gaye et toujours indul-  
gente

N'est jamais merveilleuse et jamais impor-  
tante ;

Parle sagesse au sage et de folie aux foux.

Ecoute et dit autant de bêtises que nous.

Et pour tout réunir dans un parfait ensem-  
ble,

Ce n'est qu'à son portrait que seule elle res-  
semble.

XXXI-217

218

*Au Comte Alfred Potocki qui est très grand  
et très aimable.*

O second grand Alfred qui l'emportés  
sur l'autre ;  
Qu'est ce que celui là, quand on connoit le  
nôtre ?  
Sans doute qu'il vainquit et baptiza Hetro.  
Sans doute qu'aux Danois il donna le ratro.  
Il créa le commerce, Oxford, et la marine,  
Et des langues favoit la grecque et la latine.  
Mais mon Alfred à moi d'un bon pied est  
plus grand,  
Quand après son travail quelquefois il  
s'étend.  
Il vous mène de front commerce et poli-  
tique,  
Agriculture et morale, et physique  
Et sur un pont fameux, plus que le pont  
Euxin,  
Je le vis des guerriers mettre l'art en pra-  
tique.  
Ton nom brille déjà, cher Alfred, en  
musique,

XXXI-218

219

Je te crois même aussi du goût pour le des-  
sein.

A diner, à souper ton agréable mine,  
Nous fait appercevoir l'amateur des Sal-  
mi, \*)

L'aimable et bon convive, et l'excellent ami.  
Pus-tu jamais trouver une femme divine  
Qui parle, life, et chante ainsi que ma  
Christine,

Tu sens ce que je pense et sur elle, et sur  
toi.

Entre vous deux je suis bien plus content  
qu'un Roi.

Mais j'ai bien mal occupé ma journée  
Quand loin de tous les deux, je passe une  
soirée.

Ton vigoureux et prompt, et chaud tem-  
perament

S'allumera peut-être, en voyant un amant  
Parler dans ma très peu comique comé-  
die, \*\*)

\*) C'est le nom de la plus belle des femmes de Vienne  
que nous ne connaissons que de vue.

\*\*) Je lui avais envoyé un de mes Drame.



220

Tendresse, passion, ardeur et sentiment.  
Ton vigilant esprit rira des rapsodies,  
Qu'un concours de bêtise a fait naître sou-  
vent.

Avec Arthur \*) convive, à table ronde  
Les aimables beautés, dont ce pays abonde,  
Jouissés de la vie; elle n'est qu'un moment:  
Et ne doutés jamais de mon attachement.

*Reponse à une Invitation le 1<sup>er</sup> Avril.*

Non ce ne sera point de l'Avril un pois-  
son,  
Que je vous verrai ma voisine.  
Du bon goût je prendrai leçon.  
Je bénirai votre ame si divine.  
Dont tant de préjugés bannirent les amours  
Qui vouloient se montrer au sein de nos  
beaux jours.

\*) C'est le nom de son frère, l'un des plus beaux et des  
meilleurs des jeunes gens qu'il y ait jamais eu.

XXXI-220

# *Table des Matières.*

L'Art de voyager	-	-	p. 1
Réflexions sur les deux Condé	-	-	45
Ecart	-	-	55
Les délices de Vienne	-	-	125
A la Comtesse Nicol. Esterhazy	-	-	140
A Elifa	-	-	142
Au Prince Belofelsky	-	-	143
Couplets	-	-	144
Pour la fête de la Comtesse Bucquoy	-	-	145
Mal entendu et réponse	-	-	146
Billet du matin	-	-	147
Fadeur à une femme sans fadeur	-	-	148
Couplet chanté par Me. Zulkoff	-	-	148
— — par le Prince Basile Dol-	-	-	
gorucki	-	-	149
— — par moi	-	-	150
— — — —	-	-	151

*Mel. T. 31. Oeuvres mêlées T. 17. \**

XXXI-[221]

<b>Couplet chanté par le Comte Charles</b>		
Clary	-	151
— — par Christine	-	152
<b>Fragment d'une lettre au Chevalier de</b>		
Monpas	-	153
A la plus belle femme etc.	-	155
A Mr. Paer, Maître de chapelle	-	158
Couplets à la fin d'un spectacle	-	160
Impromptu pour Mr. et Mad. de Vargemont	-	163
Au Lt. Colonel Dettinger	-	164
Reponse à M. Ouvaroff	-	165
Au même M. Ouvaroff	-	166
Au Prince Belofelsky	-	169
En donnant une montre	-	173
Impromptu au Comte Roger Damas	-	175
Epitaphe sur la mort d'un chien	-	174
A la Comtesse Rosalie	-	176
Suite d'une plaisanterie de société	-	180
Au moment qu'on ceignit ma tête d'herbes de potager etc.	-	184
A la Princesse Basile Dolgorucki	-	185
Pour la même	-	186

XXXI-[222]

<hr/>		
Vers écrits pendant une chasse de fan-		
glier à Eifenberg	- -	187
A M. le Comte de Lanius	- -	188
Epître à la Pensée	- -	188
Pendant que Madame de . . . . chan-		
tait etc.	- -	191
Au Comte Charles d'Harrach	-	193
Enigme	- -	195
Portrait et Enigme	- -	196
A la Princesse de Solms	- -	197
A la même	- -	198
A la même	- -	199
Impromptu sur des bouts-rimés	-	200
Autres bouts-rimés	- -	200
Inscriptions à Carlsbad	- -	201
Bouts-rimés	- -	203
Impromptu	- -	204
A la Princesse Gallitzin	- -	205
Au Prince et à la Princesse de Lobko-		
witz	- -	207
Impromptu en bouts-rimés	-	207
A Me. d'Eybenberg	- -	208
A Me. de Reck	- -	209

XXXI-[223]

<hr/>		
A la Comtesse Potocka	-	211
Sur le Stambuch de Me. Narischkin		213
Enigme	-	214
A la Princesse de Solms	-	215
A Me. Krudner	-	216
Au Comte Alfred Potocki	-	218
Reponse à une Invitation le 1. Avril	-	220
<hr/>		

XXXI-[224]